

L'ILLUSTRÉ

REVUE HEBDOMADAIRE SUISSE



IMB. CANT. ET DIST.
Dépôt légal
LAUSANNE

B 1663

ESPOIRS DU SKI SUISSE

Ces sympathiques skieurs sont (de g. à dr.) les frères Milo et Raymond Fellay de Verbier (Valais). Il se sont révélés l'année dernière parmi les meilleurs de nos jeunes espoirs. (Voir en pages 3 de ce numéro notre reportage sur la relève des as du ski) (Photo en couleurs Holzer-Bertholet)

N° 2
PRIX 50 CT.
LAUSANNE
XXXIV^e ANNÉE
7 JANVIER 1954
France Fr. 55 Italie lire 120
La reproduction des textes, illustrations et cartes est interdite, sauf accord formel avec la Rédaction

LA RELÈVE DE NOS AS DU SKI

Sur qui la Suisse pourra-t-elle compter pour défendre ses couleurs aux championnats du monde qui seront courus à Aare (Suède) à la mi-février? L'équipe nationale ne sera définitivement choisie qu'après les championnats suisses à Wengen et à Grindelwald (4-7 février). Mais une sélection approximative se dessine déjà, sous réserve de quelque forfait, accident ou défaillance. Pour le saut, en déléguant Andreas Daescher et Fritz Schneider, nous seront honorablement représentés; ils restent les meilleurs spécialistes suisses, mais sont sans illusion face aux sauteurs scandinaves. Pour le fond, ce n'est pas encore cette année que nous aurons découvert chez nous une vedette dépassant la qualité moyenne du continent. Les disciplines alpines nous offrent, comme d'habitude, plus de chances. Nous avons en Bernard Perren, le souriant Zermattois, un descendeur qui peut légitimement briguer le titre de champion du monde. Et les Fredy Rubi, Hans Forrer et André Bonvin ne partiront pas sans espoir. Pour le slalom, René Rey, Georges Schneider, Louis-Charles Perret et Fredy Rubi ont largement fait leurs preuves. Fernand Grosjean reste toujours notre spécialiste du slalom géant.

Les jeunes « espoirs »

Dans la catégorie des « espoirs », nos dirigeants du ski inscrivent les jeunes inconnus

qui se sont révélés dans les compétitions de la saison. Ce sont les candidats à la gloire sportive. Ils sont invités à des cours d'entraînement et leur progrès sont minutieusement observés. Les meilleurs sont appelés à courir leur chance dans les compétitions internationales. Parmi ceux-ci, il en est un qui a tout particulièrement attiré l'attention. C'est le Valaisan Raymond Fellay, de Verbier. S'il manque encore de routine, il s'est révélé comme le plus fort au point de vue athlétique et technique. On comptait beaucoup sur le Zermattois Charly Furrer, fils d'un ancien champion du monde; mais il est depuis quelque temps aux Etats-Unis et ne semble pas devoir rentrer en Suisse cet hiver. Il reste quelques noms encore dont on entendra parler: Maurice Trombert (val d'Illeiez), Fernand Moillen (Diablerets), Alex Kaltenbrunner (Davos), Andreas Ruedi (Klosterters), Jean-Pierre Stauffer (Genève).

Voilà pour les disciplines alpines. Pour le combiné nordique, Louis-Charles Golay (Le Brassus) s'est révélé comme le plus prometteur. Quant aux spécialistes du fond, Victor Kronig (Zermatt), Fredy Huguenin (La Brévine), Raphaël Rey (Les Cernets) et Roland Boillat (Saignelégier) se sont inscrits en tête de la liste des « espoirs ».

Phénomène remarquable: depuis quelques saisons, la Suisse romande, et particulièrement le Valais, fournit la majorité des coureurs de nos équipes nationales et de nos « espoirs ».

RAYMOND FELLAY, UN CHAMPION PROMETTEUR



Le Valaisan Raymond Fellay passe pour l'« espoir » No 1 de nos jeunes skieurs. Il a 22 ans. En 1952, comme junior aux championnats valaisans, il gagnait dans toutes les disciplines alpines devant son frère Milo. Aux championnats suisses, il était premier au slalom géant. En 1953, comme senior, il gagnait encore au slalom géant et se classait deuxième à la descente. D'autres épreuves ont confirmé sa classe internationale. Son frère Milo, 21 ans, lui est à peine inférieur. Nos photos: ci-dessus à gauche, Milo dans son travail de boulanger; à droite, Raymond, contrôleur au téléphérique. Ci-dessous, les deux frères en pleine descente; de gauche à droite, Milo et Raymond. (Photos Holzer-Bertbolet)



Fredy Rubi, vainqueur de la course, décolle, s'envole et plane.



André Bonvin, arrivé quatrième, passe l'obstacle avec une élégance parfaite.



René Rey cabriole, mais ce maître maîtrisera la situation.



Georges Schneider garde ses lattes parallèles, mais écarte les bras comme un sauteur.



Fernand Grosjean pédale et s'efforce visiblement d'abrèger son saut.



Hans Forrer démarre dans l'azur sans compromettre son équilibre et sa confiance en soi.

LE MÊME OBSTACLE RÉVÈLE LE STYLE DE QUELQUES AS

Aujourd'hui, les champions de descente ne sautent plus des bosses pour impressionner le public. Il y a entre eux des différences si minimes qu'ils voient dans le moindre obstacle le gain ou la perte possibles d'un dixième de seconde. Passer le passage d'une bosse fait appel au répertoire des finesses techniques des spécialistes. La théorie de la plus grande efficacité veut que le skieur « avale » la bosse. Son corps reste souple et ramassé, ses skis doivent épouser la courbure du sol. Le saut, pour spectaculaire qu'il soit, se paie toujours par une perte de vitesse et une rupture de cadence. Toutefois, le tempérament de chaque individu l'emporte souvent sur la règle. Six des meilleurs descendeurs suisses nous en fournissent la preuve. L'objectif les a tous saisis au même endroit et nous pouvons comparer.

CLAIRE BLOOM

La plus mystérieuse étoile de l'écran

★ A l'« Old Vic Theater », entre deux actes de *Tout est bien qui finit bien*. La porte du salon d'habillage No 2 s'entrouvre. A contre-jour paraît Claire. Elle s'incline avec grâce. Vient à nous, souriante, légère, en une fraîche et tendre fille prête à entrer dans un jeu enfantin. Le moment d'après, elle chante avec une éclatante gaité une mélodie de Purcell. On lui lance comme un hameçon une question, elle y mord et la voici qui émerge de la mélodie. Un peu contrite, comme prise en faute, elle penche la tête de côté; elle s'effraie, elle s'effare, elle quête un tacite pardon. Immobile, Claire nous avait fui; elle ne l'avait pas fait exprès.

Le rêve rêvé

Un autre jour, sa mère l'excuse: «Voyez-vous, Claire est vite fatiguée». Ce mot n'explique pas tout. La jeune fille verse le café; elle a visiblement peur que ce soit à côté des tasses. Que son regard s'évade et elle s'y prend mieux. Elle adopte la même attitude en face du réel prosaïque et de tout ce qui l'entoure: les choses se font quand elle n'y fixe pas son attention. Elle respire mieux dans les jardins enchantés de l'art et de la fantaisie musicale. Les journalistes et leurs questions saugrenues la gênent: comment peut-on mettre en parallèle la réalité supérieure de l'art et sa vie privée, ses plaisanteries, ses habitudes personnelles? Ainsi doit aller sa pensée alors qu'elle sourit désarmée et oppose un silence aimable à des questions dont le sort à vrai dire nous importe peu. A dix ans, Claire lisait Shakespeare et déclamaient Poe: «Tout ce que perçoivent nos sens n'est qu'un rêve rêvé...»

Il est certes facile de lui faire réciter qu'elle fréquenta la « Guildhall-School of Music and Drama », qu'Eileen Thorndike lui enseigna l'art de la scène, qu'elle suivit les cours de la « Kensington Dramatic School » (d'où sortit aussi Laurence Olivier) et qu'elle prit des leçons de danse classique et de chant. Elle confirme qu'à l'âge de quinze ans, elle joua son premier rôle à la BBC (une expression d'indicible innocence passe dans son sourire: «Oui, ce premier rôle était celui d'une catin»). Elle voudrait oublier son premier film *The Blind Goddess*; mais elle a conservé bon souvenir de la *Lady's not for burning* de Christopher Fry et de l'adaptation d'une pièce d'Anouilh *Ring round the moon*; elle y tint dix-huit mois durant un emploi de second plan. Son ascension commença là. Claire nous explique pourquoi elle préfère la scène à l'écran:

— On y agit comme une partie dans un tout, mais ce tout n'est pas perceptible lors des prises de vues cinématographiques; notre propre jeu nous paraît étranger lors de la première projection. Une exception: Chaplin.

Ce ne sont là que feuillets tombés du calendrier et maigres renseignements prêts à être servis et distribués sur demande, ni plus ni moins que des programmes imprimés. Point d'anecdotes vécues, intimes. A quoi bon? Les meilleures ne sont qu'échappatoires...

La pure vérité

Baucoup d'observateurs s'y tromperont. Claire est ennemie de la pose et nullement

cabotine. Elle n'est pas actrice en ville. Un jour, elle nous reçut chez elle sans fard, sans rouge et sans poudre. Et ce n'était pas une attitude. Le plus souvent, elle est étrangement repliée sur soi, perdue dans ses pensées, puis elle se retourne vers nous d'un bond, repasse les portes de notre monde quotidien, pleine de vitalité et d'humour, désarmante de naturel (il nous semble qu'en ces métamorphoses, elle reçoit ou rejette tour à tour le poids des ans). Elle habite à Chelsea une maison fort à sa convenance et empruntée à un livre d'images, petite, à deux étages, aux murs chaulés, aux portes peintes en jaune et ceinte d'une barrière d'une rutilance d'œuf; sa chambre est une miniature tapissée de blanc et d'or, avec une cheminée à gaz que garde un curieux chien de porcelaine; elle partage ce logis avec une mère attentive à tout et chez qui l'on monte par une étroite échelle de marine; Claire a beaucoup de livres ne traitant presque tous que ce seul thème: le théâtre.

Elle ignore plus les profanes qu'elle ne les méprise et j'ai pu m'en persuader lorsque, tirant de ma poche un hebdomadaire américain connu pour ses enquêtes consciencieuses, je lui montrai un grand article consacré à elle.

— Je ne voudrais pas vous bombarder de questions oiseuses, dis-je, et me déclarerai satisfait si vous voulez bien me confirmer que tout ce qu'on dit de vous est la pure vérité.

Je lui tendis la revue. Elle lut l'article, se mit à rire, corrigea, secoua la tête.

— C'est faux, s'écria-t-elle; je me demande d'où sortent ces inventions. Mais non, je n'ai jamais obtenu de prix à la « Kensington Dramatic School ». Et ceci, tenez, lisez: je por-



La jeune actrice reçoit parfois ses visiteurs sans s'être mis fards, poudre ni rouge. Elle n'affronterait jamais le public sans avoir eu recours aux adjuvants réclamés par la scène.

terais des robes de fillette et des talons plats. C'est idiot! Je vous en prie, regardez-moi; je suis beaucoup trop petite pour porter des talons plats! On prétend ici que je cours les



Il vaut mieux pour Claire ne pas regarder ce qu'elle fait lorsqu'elle s'occupe de sinécures matérielles. Elle peut remplir entièrement une tasse de café en n'y pensant qu'à moitié.

magasins de mode, mais que j'y fais le désespoir des vendeuses en n'achetant jamais rien. Ma mère serait bien heureuse si c'était exact!

Quelques heures plus tôt

— Non, très exagérée aussi cette histoire avec Peter Brook, continue Claire. Je comprends bien que les journaux aient besoin d'anecdotes hautes en couleurs...

En fait, Brook avait bien déclaré un jour en public que le rôle de Juliette dans *Roméo et Juliette* devrait être joué par une actrice de quatorze ans; Claire l'avait appelé au téléphone et lui avait dit: «J'ai quatorze ans».

Mais ce n'était pas là le coup d'audace qu'on a dépeint; à cette époque déjà, Peter Brook était l'un des familiers de la jeune fille. Ceci encore: la découverte de Claire par Charlie Chaplin. On a prétendu que le frère de Chaplin avait en vain passé au crible Londres et Paris dans l'espoir d'y découvrir une vedette pour *Limelight*; il n'aurait rencontré Claire et ne l'aurait enlevée à sa scène londonienne que la veille de son retour aux Etats-Unis. Il n'en a pas été ainsi. C'est l'auteur dramatique Arthur Laurents qui, ayant vu Claire jouer dans *Ring round the moon*, attira sur

elle l'attention de Chaplin. Les photos de la jeune fille firent impression sur le célèbre auteur-acteur. Il convoqua Claire à New York, afin de lui faire tourner une bande d'essai.

— Ecoutez donc ce qu'ils ont écrit là! Il paraît que les essais n'auraient pas donné satisfaction; je serais rentrée à Londres en larmes et l'heureuse nouvelle de mon engagement m'y aurait surprise au bout de quatre mois. Que c'est bête!

Claire redresse la tête et déclare fermement: — Je fus la seule à qui Chaplin fit tourner un bout d'essai. Et alors, il n'avait pas encore une idée précise de son film. M'aurait-il confié le rôle principal si les essais avaient été alors mauvais?

Ce rôle apporta une gloire mondiale à Claire Bloom. Mais quelques heures auparavant, elle remporta le grand succès qui pouvait lui venir du théâtre. Avant le départ de *Limelight* à la conquête du globe, Claire joua le personnage de Juliette sur la scène de l'« Old Vic ». Les critiques les plus exigeants de Londres lui accordèrent le titre de « meilleure interprète de Juliette dans les temps présents ». Des semaines durant, le théâtre joua à guichets fermés. Claire avait vingt et un ans. W. R.

LA GLOIRE A
VINGT-DEUX ANS



L'un des grands connaisseurs du monde du théâtre et du film écrivait à propos de Claire Bloom, la partenaire de Chaplin dans «Lime-light» et la Juliette de l'Old Vic Theatre: «Personne ne sait au juste ce qu'elle est et ce qu'elle cache». A la fois secrète et naturelle, rêveuse et enjouée, la jeune Anglaise semble ne connaître de son difficile métier que les sommets et les joies. (Photo en couleurs: Werner Rings)

PUBLIC TELEP



Margaret Truman joue une scène comique avec Cesar Romero qui représente un sénateur démocrate essayant de se faire réélire en téléphonant à la fille d'un sénateur républicain.

Margaret Truman opte pour le music-hall

Alors qu'aujourd'hui son père semble accaparer l'actualité plus qu'au temps où il était à la Maison-Blanche, Margaret Truman a réussi finalement à réaliser l'ambition de sa vie : faire carrière sur la scène non pas en tant que fille du président, mais par ses propres moyens. Pour arriver à ce résultat, Margaret Truman a dû prendre une décision sérieuse : renoncer à devenir une cantatrice. L'opéra, les concerts, les récitals, c'est possible quand on est la fille du président. Pour une simple jeune fille, sans talent exceptionnel, cette voie n'offre aucun avenir. Margaret s'en est aperçue. C'est pourquoi elle est devenue comique de cabaret. Dans cet emploi, elle a obtenu un grand succès au Canada, où ce reportage photographique a été réalisé.



Margaret en scène avec Martha Raye, célèbre comique américaine : « Pour nous autres femmes, les hommes, c'est comme le gouvernement américain : il paie toujours et n'est jamais remboursé ! »

« Mon oncle est un grand homme. Il a tout vu : la cour, l'exil, la prison. Il a beaucoup de défauts, mais ses erreurs, il ne les a pas commises tout seul. Les principaux responsables doivent être cherchés dans son entourage ! »

C'est ce que vient de déclarer à notre reporter une ravissante jeune fille de vingt ans, Mlle Malek Diba. Cette opinion est fort compréhensible. Car Malek Diba, fille d'une princesse royale d'Iran et d'un riche industriel, est la propre nièce du docteur Mossadegh. Née à Téhéran, elle habite Paris depuis douze ans. Le dessin l'a toujours passionnée. Elle est l'élève du célèbre affichiste Paul Colin.

Au mois d'août dernier, elle fit un voyage en Iran. C'est la dernière fois qu'elle devait voir son oncle. Celui-ci lui demanda ce que l'on pensait de l'Iran en Europe. « On pense, lui répondit franchement la jeune fille, que ta politique d'isolement n'est pas bonne ! » Ce disant, elle n'apprenait sans doute rien au vieux renard. Lorsqu'elle quitta Téhéran, la rue était en proie à l'émeute et les complots se tramaient dans les palais.



Malek Diba est née à Téhéran, il y a vingt ans. Très tôt, elle quitta l'Iran pour vivre à Paris, dans un somptueux appartement du Bois de Boulogne. Elle a posé pour notre reporter devant le portrait de son grand-père, le père du docteur Mossadegh.

« MON ONCLE MOSSADEGH... »



Malek hésite. Elle ne sait pas encore si elle va se consacrer à la peinture, au dessin de mode ou à la publicité. Mais à vingt ans, tous les espoirs sont permis.



Passionnée de dessin, Malek est depuis 1952 l'élève du célèbre affichiste Paul Colin. Pour pouvoir travailler en paix, elle a aménagé une chambre de bonne en atelier.

LE DROIT DE LA JUNGLE

UNE GUERRE OUBLIÉE



A la frontière australo-asiatique, le théâtre d'une guerre oubliée! Ceram appartient aux Moluques du Sud et voit les Javanais combattre sur son territoire.

Quand, scrutant la mappemonde, les hommes politiques réunis aux Bermudes à dessein de sauver la paix ont posé leur regard sur l'archipel indonésien, sans doute ont-ils gardé, un instant, le silence. La paix? Voici plus de trois ans qu'elle n'est plus qu'un mythe, là-bas, à l'ombre des sagoutiers et des muscadiers, dans la touffeur de la jungle, sous le ciel tropical des îles aux épices. Armés de fusils, de couteaux, d'arcs et de flèches, les soldats de la « République des Moluques du Sud » s'y battent en effet sans répit, opposés aux troupes organisées de la puissance centralisatrice de Java.

TEXTE ET PHOTOS DE WERNER RINGS

Comme on le sait, la guerre terminée, la Hollande victorieuse perdait après trois siècles et demi de domination son empire colonial des Indes. En hiver 1949, les « Etats fédérés d'Indonésie » furent créés sous les auspices de l'ONU. Les îles Moluques, celles du sud, affranchies ainsi de la tutelle néerlandaise, exprimaient aussitôt le vœu d'être admises au sein des Nations unies en qualité de partie intégrante de l'Etat indépendant des Indes orientales, lequel, de sa part, joignait la Fédération indonésienne. Java, les Pays-Bas,

l'ONU leur accordèrent alors, de même qu'à tous les territoires faisant partie des dits Etats fédérés, le droit de souveraineté nationale et celui de se retirer, à volonté, de la Fédération indonésienne. (Accord du 11 mars 1947, convention de Linggadjadi du 25 mars 1947 et convention de La Haye lors de la « Round Table Conference » du 2 novembre 1949.) Peu de temps après, les Javanais, au mépris de tout accord international, envahissaient Pasundan, Madoura, puis Timor, brisaient la résistance des fédérés de Macassar et soumettaient petit

à petit au gouvernement de la République de Djakarta les îles demeurées plus sauvages.

Le nouveau-né s'enfuit

« Où est-elle, notre liberté? » se demandaient les insulaires d'Amboine, l'une des Moluques du Sud.

D. J. Kaibutu, chef de la B.B.R. M.S. (la plus forte organisation politique d'Amboine) combat en Hollande pour faire reconnaître la « République des Moluques du Sud ». A La Haye, sur une affiche, l'évocation de la guerre de la jungle : « Du sang sur Amboine ».



« L'étranger hollandais s'en va ; l'étranger javanais arrive! » Prenant l'accord international à la lettre, ils proclamèrent aussitôt leur indépendance. C'était le 25 avril 1950. La « République des Moluques du Sud » était née. Trois semaines plus tard, les derniers soldats des forces néerlandaises quittaient l'île. Deux jours... Les corvettes javanaises entreprenaient le blocus. La guerre commençait. Au milieu d'août, Buru tombait aux mains de l'ennemi, les bombardiers de Djakarta ravageaient Amboine. Novembre voyait les troupes javanaises aborder aux rivages de l'île. Ce furent des semaines de combats acharnés, puis la jeune république se décida à quitter le berceau de ses origines pour gagner Ceram, l'île la plus vaste de ses territoires.



Après des moulins à vent, des femmes nées sous les sagoutiers des îles aux épices. Elles aussi, le destin les a vaincues.



Enfants de soldats, enfants de la guerre se précipitent quand le facteur apporte le courrier de 52 camps. Lui, la mine triste, il laisse faire : une fois déjà, la Hollande a capitulé en Indonésie.



Wemay, femme de soldat, reconforte son mari, prisonnier de guerre au Japon, puis au service des troupes coloniales néerlandaises, maintenant cuisinier du camp à Singel...



Parade au jour du destin... Le 25 avril 1950 est née la « République des Moluques du Sud ». Où sont aujourd'hui ses soldats ? Tombés dans la jungle ou relégués en Hollande...



Loin de la jungle, dans la cour d'un camp, revit la tradition des fiers guerriers d'Amboine. Duel jusqu'à l'épuisement... Seront-ils soldats ? Rendront-ils grâce, un jour, à la Hollande ?



25 décembre. Dans 53 cours de 53 camps, en Hollande, des soldats d'Amboine saluent les couleurs de leur République, et le 25 de chaque mois, jour de sa naissance, ils renouvellent leur geste.

Le prix de la fidélité

Les événements avaient placé la Hollande devant un dilemme. Vingt-cinq mille hommes de ses troupes coloniales, en effet, les meilleurs étaient d'Amboine. Récemment encore, ils s'étaient battus pour leur souveraine. Qu'advierait-il d'eux au moment du départ des Néerlandais ? Déjà leur nombre avait passé à 4000. (Douze mille démobilisés, 6000 libérés réglementairement après deux ans de service, 1000 dans l'armée indonésienne, 2000 enfin partisans de la toute nouvelle république.) Donc ils restaient 4000 fidèles, 4000 que le gouvernement des Pays-Bas se refusa d'abandonner, 4000 qu'il ne pouvait se permettre de voir combattre cette Indonésie qui lui avait promis de veiller sur

ses intérêts dans ses anciennes possessions, 4000 dont une récompense en argent n'eût que trop faiblement reconnu les mérites. D'un trait de plume, il les décréta soldats hollandais et les transporta en Europe avec femmes et enfants ; 12 000 natifs de l'île d'Amboine envahissaient ainsi la mère-patrie surpeuplée. En deux ans, dans 53 camps, deux mille enfants ont vu le jour...

Ils attendent, grelottants...

Voici le troisième hiver qu'ils passent dans les brumes de l'Occident, ces habitants des tropiques. Un conflit né dans l'étuve de la forêt vierge les retient là, paralysés par les morsures de l'âpre vent d'hiver, le vent qui fait tourner les vieux moulins et siffle dans leurs ailes, le vent

qui rend vibrantes les fenêtres des camps. Ils attendent, grelottants autour de poêles chauffés au rouge, eux, les hommes des troupes de choc de l'armée coloniale, eux, les fiers guerriers, fidèles sujets depuis des générations. Transis, ils mettent et mettent la tourbe au feu. Ils sont démobilisés. Ils ne portent plus l'uniforme. Ils se demandent si c'est bien là juste récompense de leur loyauté. Ils n'avaient jamais eu qu'un désir : servir, comme leurs aïeux. Mais la patrie, où est-elle ? Les enfants apprennent le hollandais, fréquentent avec des enfants hollandais les écoles hollandaises de villages hollandais. Habités à la discipline, les pères attendent sans un mot, attendent que leurs droits soient faits réalités. La légalité de la « République des Moluques du Sud » a été reconnue. La

« Société néerlandaise pour le droit international » a ratifié sa constitution (juin 1950). Les jugements de la Cour d'Amsterdam (novembre 1950), de la Cour de cassation d'Amsterdam (février 1951), de la Cour suprême de la Nouvelle-Guinée (mars 1952) l'ont confirmée. On tarde néanmoins à reconnaître alors ses représentants diplomatiques.

Partout la jungle

En juin 1950, Amboine en appelait à l'ONU. Quatre mois plus tard, le cas était soumis au Conseil de sécurité. Usant du bien d'autrui comme du sien propre, la République indonésienne s'opposa alors à toute intervention dans ses affaires intérieures. Et quand même Warren Austin, président du Conseil, re-

commandait une rapide mise à l'étude de l'affaire, la chose en resta là. Le droit s'était égaré dans la jungle ! Mais la révolte gronde. Les Atjehs des Célèbes viennent de se soulever contre Java. Dans la brousse de Ceram, les Moluquois combattent sans trêve pour leur république. Les espoirs des indigènes d'Amboine groupés autour des poêles hollandais se réaliseront-ils ? L'ennemi sera-t-il vaincu ? En attendant, la Hollande continue de pourvoir à l'existence de ses fidèles « compatriotes ». Elle les loge, les nourrit, elle les garde à l'abri du danger loin du sol natal qu'ils pourraient défendre. Justice ? Injustice ? Qui saurait le dire ?

Etrange époque où nous vivons : le sauveur s'y fait geôlier, la fidélité s'y fait fatalité, la liberté s'y fait prison. Werner RINGS.



Silvia Soumoukil à l'école communale de Woerden. Avec le fils du chauffeur Koos Visser, elle a appris le hollandais. Blond et noir... Deux mondes réunis !



En 350 ans, la Hollande a converti ses fidèles sujets. Cent seulement, sur les 14 000, sont musulmans. La famille Tubarea appartient à cette minorité. Elle prie Allah.



Au-delà des mers, la guerre dans la jungle. Ici, ils attendent, impuissants, la conclusion du drame.

Le supplice de la question sans douleur

Une machine à détecter le mensonge venant d'être mise en service par la police des Etats-Unis, Georges Verpraet, spécialiste des problèmes de criminologie, retour d'un voyage d'étude en Amérique, nous décrit son fonctionnement. Le lie-detector va poser aux moralistes un problème analogue à celui du pentothal, cette drogue surnommée sérum de vérité parce qu'elle amène un relâchement de la volonté consciente et des inhibitions propre à laisser filtrer ce que l'on a « derrière la tête ». Ici encore, on va parler d'effraction morale, de torture mentale. Les partisans des méthodes d'enquêtes scientifiques répliquent : « Préférez-vous le passage à tabac, les « aveux spontanés », le « troisième degré », les arrestations arbitraires, le prévenu gardé des mois ou des années en prison sans jugement? Préférez-vous condamner un innocent sur des déductions ou punir infailliblement le coupable? »

A Tulsa (Oklahoma), on retrouva, au cours du printemps, le cadavre d'une fillette de 11 ans, disparue depuis trois semaines. Les soupçons se portèrent sur un voisin, Buster Youg-wolfe, un Indien de 21 ans, déjà condamné, qui n'avait pas d'alibi.

Au bout de trois jours et trois nuits d'interrogatoire serré, la police annonça triomphalement que le mystère était éclairci : l'Indien avait avoué. Une visite à la prison convainquit cependant l'avocat désigné d'office — l'accusé étant sans argent — que l'Indien était innocent. « On lui a arraché de faux aveux par l'épuisement », prétendit-il. Le défenseur finit par faire partager à l'Attorney l'idée folle qu'il s'était mise en tête : envoyer l'Indien à 400 km. de là, à Kansas-City, pour le faire passer au « détecteur du mensonge ».

Dernier témoin avant le jugement, le capitaine Hoyt, de la police de Kansas-City (qui avait déjà éprouvé 6052 sujets au lie-detector), déposa à la barre pendant 40 minutes. Il expliqua les techniques nouvelles et conclut sur un ton péremptoire et émouvant : « Les tests prouvent que l'Indien disait la vérité quand il affirmait n'avoir pas tué la petite fille... »

Ebranlé dans ses convictions, le procureur retira son réquisitoire de peine de mort. « Sur la foi des tests, déclara-t-il à la cour, je ne peux pas, en conscience, vous demander de condamner cet accusé. » Relâché après un verdict d'acquiescement, l'Indien est maintenant retourné auprès de sa femme et de son bébé.

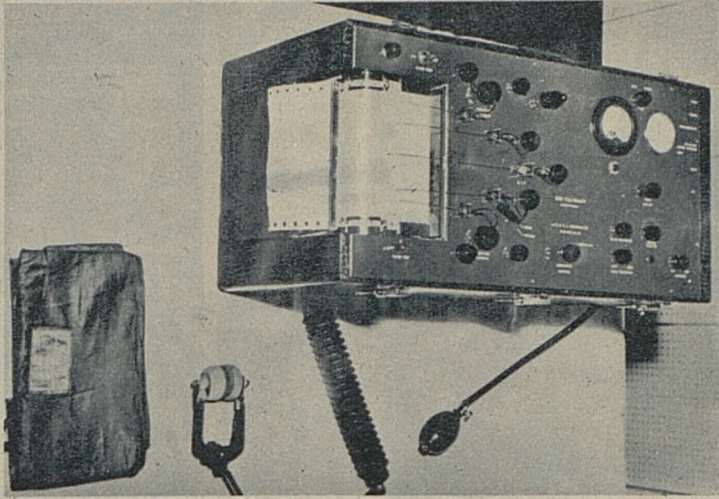
Dans le laboratoire criminel de Chicago

C'est à Chicago, berceau du lie-detector que Mr. John E. Reid, de l'Institut de Recherches criminelles, me dévoile les mystères de l'étonnante « machine à déceler le mensonge ». Il a baptisé son engin « polygraphe ».

Il me présente l'étrange appareil : un coffret métallique, guère plus grand qu'un poste de radio. Aussi scrupuleusement que le baromètre enregistre les changements atmosphériques, trois stylets encrent simultanément sur un rouleau de papier se déroulant à une vitesse uniforme, les trois courbes des variations du pouls, de la respiration et des réactions électriques du corps.

L'opérateur est assis derrière un bureau dans lequel est encastré le fameux appareil. Perpendiculairement à lui, légèrement en retrait, le sujet est confortablement installé dans un large fauteuil ; il fume tranquillement dans une position de détente et les jambes croisées.

« Regardez droit devant vous », lui recommande-t-on.



Les réactions organiques, sous la pression du mensonge, sont enregistrées en trois courbes : ce sont les variations du rythme respiratoire, du rythme cardiaque et de la résistance cutanée.

Un étrange accoutrement

Autour de sa poitrine et sur sa chemise bleue à carreaux est tendu un tube de caoutchouc : le « pneumographe » transmettra à l'enregistreur les variations de volume de la cage thoracique.

Des électrodes palmaires — sortes de petites antennes fixées au bout des doigts — reliées à un « galvanomètre » feront apparaître les réactions électriques de l'épiderme. Celles-ci se manifesteront sous forme d'une augmentation de courant due à la diminution de résistance de la peau pendant la simulation.

Au bras gauche est enroulé un brassard gonflé à une certaine pression et semblable au garrot utilisé par le médecin pour prendre la tension artérielle. Les battements de l'artère humérale déplacent de petites quantités d'air dans le « cardio-sphygmographe » ; elles agissent sur la plume. De même, tout accroissement ou diminution de la pression sanguine modifiera le volume d'air et se traduira par une montée ou une descente du diagramme.

On ajoute encore un système pneumatique (deux soufflets sous les avant-bras et un soufflet double sur le siège) pour déceler le moindre effort musculaire du patient, aussi bien des jambes et des pieds que des bras et des mains.

Tel se présente le Reid polygraph. La préparation dure environ un quart d'heure. Au cours de l'entrevue préliminaire, et sans que fonctionne l'appareil qui permet à l'opérateur de dresser la liste des questions appropriées à son type de personnalité :

— L'officier de police, explique-

t-il, m'a arrêté devant les abattoirs pour excès de vitesse. Pourtant, je roulais à moins de 40 km. à l'heure, le maximum autorisé...

— Etais-tu en état d'ébriété?

— Juste une gorgée de bière. Le médecin m'a ordonné de ne pas boire.

— N'aie pas peur. Je vais te poser quelques questions. Si tu ne dis pas la vérité, la machine le révélera. Je joue franc-jeu, n'est-ce pas?

L'interrogatoire comprend seulement dix questions directes. Les questions « pertinentes » sont mêlées à des questions « neutres » sans aucun rapport avec l'enquête et dont la réponse est déjà connue de l'opérateur. Ces questions de contrôle servent de comparaison pour éliminer les facteurs de frayeur et d'impressionnabilité.

— Réponds simplement par « oui » ou par « non ».

De longues réponses compliqueraient l'interprétation des courbes. Les dix interrogations se succèdent, espacés d'une vingtaine de secondes afin de laisser assez de temps entre chaque question pour que la perturbation éventuelle se manifeste, s'inscrive et que le niveau redevienne normal.

Le sujet nie toutes les accusations portées contre lui. De brusques crochets de la courbe sont pourtant observés pour les questions décisives.

L'opérateur se garde bien de lui dire : « Tu es un menteur ». Il lui tend un jeu de cartes numérotées. Le sujet en choisit une : le 7. Sans le montrer à l'opérateur, il la remet dans le tas, bat et coupe maintes fois avant de rendre le paquet.

— Tu répondras non à chaque fois, lui enjoint l'opérateur qui lui présente alors une à une toutes les cartes du jeu.

— As-tu pris le 3? le 5? le 13? le 7? le 15? le 8?...

Avec le même flegme, l'accusé répond négativement pour chaque carte. Significative est alors la lecture du graphique. La courbe est normale, sauf une chute soudaine à la quatrième question, révélant que le sujet a retenu sa respiration.

— Tu avais tiré le 7, conclut l'opérateur.

— C'est vrai, répond l'autre, interloqué.

Le test des cartes a une valeur psychologique certaine. Il tend à prouver que la machine révèle bien le mensonge et qu'on ne peut pas s'en tirer en mentant.

De fait, au cours d'un nouvel interrogatoire, l'accusé admit avoir bu trois ou quatre bouteilles de bière fortement alcoolisée.

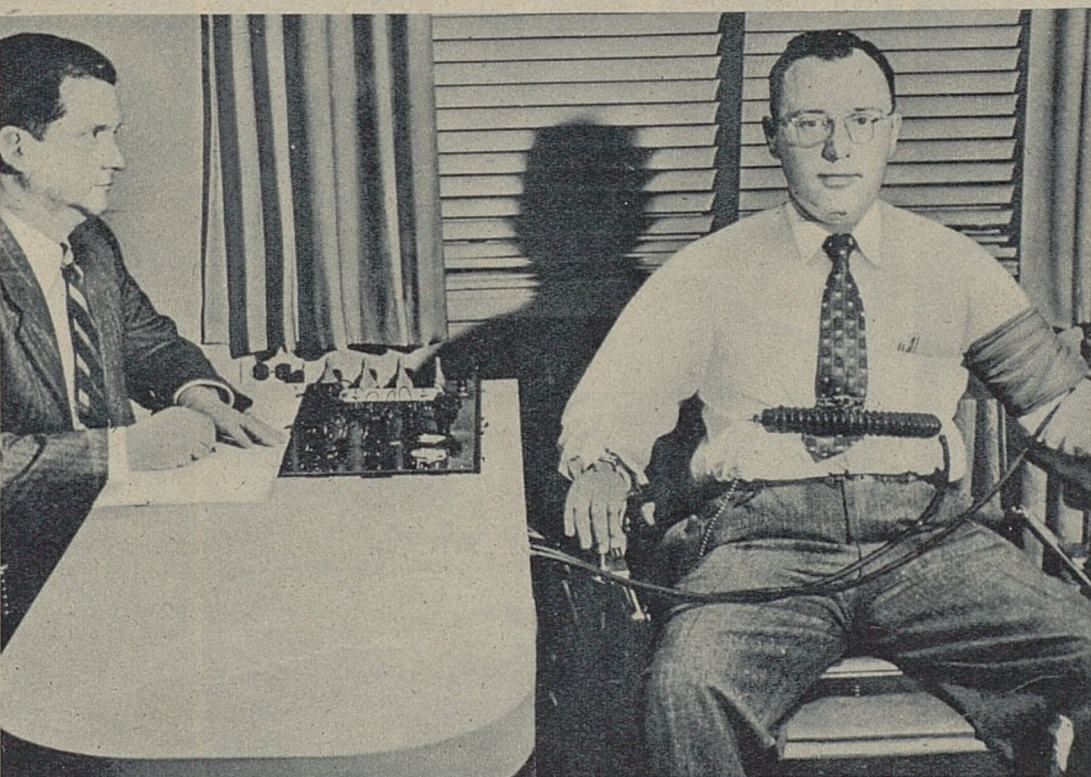
0,0007 % d'erreurs

« Ne peut-on défier l'appareil, tromper l'examineur, fausser les variations de la courbe? Ne craignez-vous pas qu'une connaissance approfondie de l'instrument ou des mouvements imperceptibles des muscles (il suffit de tenir le bras raide ou de remuer les orteils) permettent de contrôler, d'altérer ou de cacher ses réactions émotionnelles? »

A cette objection, John E. Reid réplique : « Certes, des réactions de la pression sanguine peuvent être provoquées artificiellement, volontairement par la contraction ou la détente musculaire. Mais de telles réactions simulées peuvent être différenciées des véritables indications de complexe de culpabilité, à l'aide d'un nouveau procédé que j'ai fait breveter. On ne peut plus « vaincre » le polygraphe... »

Les experts américains ne mettent pas en doute le haut degré d'efficacité de l'appareil. Sur 4280 suspects de délits ou de crimes « testés » depuis quatre ans, Mr. John E. Reid et ses associés ont observé 2759 réactions d'innocence et 1334 réactions de culpabilité ; 187 cas sont restés indéterminés, car le graphique est difficile à interpréter lorsqu'il s'agit de gens mentalement instables.

Le nombre d'erreurs connues vérifiées par un aveu ne dépasserait pas 3, soit 0,0007 %. Il est cependant prudent de ne pas soumettre au « polygraphe » des individus présentant des symptômes pathologiques, des lésions cardiaques et de l'artériosclérose.



Dix questions sont posées au suspect par l'opérateur. Autour de la poitrine de ce dernier est tendu un tube en caoutchouc (pneumographe). Le bras gauche est doté d'un brassard (cardio-sphygmographe). Un galvanomètre est fixé à la main droite et un système pneumatique est installé sur le siège.



Tahira, Sadiqa, Nasim, Abassi, quatre jeunes filles qui vont être mes élèves. Elles sont dans leur dernière année à la faculté des Beaux-Arts de l'Université de Lahore. Nous allons tantôt faire leur connaissance, mais auparavant disons ce que nous faisons dans la première ville du Punjab. A peine arrivé à Lahore, je tombe sur la vive Mrs. Anna Molka Ahmed, une Polonaise d'origine, qui est à la tête de la faculté des Beaux-Arts. « Comment ! Vous avez suivi des cours sur l'art hindou à Paris, vous êtes mon homme ! Depuis deux mois, je cherche en vain quelqu'un qui puisse enseigner cette discipline, car vous savez, à Lahore, il n'y a plus un Hindou et nous sommes loin des foyers de culture non musulmane. »

Ainsi donc, deux jours plus tard, par une plaisante matinée de novembre, je donnais mon premier cours aux jeunes filles précitées. Ajoutons en passant que, depuis une année seulement, cette faculté est mixte, ce qui explique la prédominance de l'élément féminin.

Dans la société musulmane, où la vie de famille a conservé toute son importance, l'éducation des jeunes filles demeure assez stricte. Sortir seule avec un jeune homme est rarissime, pour ne pas dire exclu. Les soirées dansantes n'existent pas et le flirt est inconnu. Un tel régime qui, chez nous, semblerait bien sévère, n'a pourtant rien d'étouffant. Rarement j'ai rencontré tant de spontanéité.

Expériences vécues par un pédagogue

AMBIANCE UNIVERSITAIRE À LAHORE



Midi! Malgré la chaleur, Tabira et Nasim ne craignent pas de rentrer chez elles à bicyclette, sous un soleil de plomb.

Devant l'université, de gauche à droite, Tabira, Sadiqa, Abassi et Nasim en conversation. Il n'est pas rare de rencontrer des étudiantes voilées dans la cour. Dans la classe où j'enseigne, Sadiqa est la seule qui porte à l'extérieur la traditionnelle « bourka », sorte de cape noire qui recouvre la tête et descend jusqu'aux pieds. A peine arrivée à l'université, Sadiqa ne nous cache plus ses yeux malicieux et laisse sa bourka au vestiaire.

Bien qu'il soit situé en pleine ville, l'« Ewing Hall » comporte un vaste jardin, où nous nous retrouvons. Debout, le Dr Alvi et moi. Alvi vient de terminer ses études de médecine et a obtenu une bourse pour les Etats-Unis. Il promet de venir me voir en Suisse lors de son voyage.



Cet article, dû à un Neuchâtelois devenu professeur d'art indien à l'Université de Lahore, est intéressant parce qu'il permet au lecteur de se faire une idée des problèmes de tout genre que rencontre un pédagogue européen en activité au milieu de l'immense fourmilière humaine du Pakistan. Cet effort, associé à beaucoup d'autres, tend à la création d'une élite académique; il est suivi, compris et encouragé par de nombreux milieux pakistanais.

néité, d'enjouement que parmi mes étudiantes. Fraîcheur, délicatesse, qui auraient fait les délices de celui qui écrivit « A l'ombre des jeunes filles en fleurs »...

Nous faisons très vite bon ménage et de malicieuses, mes étudiantes deviennent parfois même un peu taquines, ce dont je ne saurais trop me formaliser. Jouer au magister avec une classe de quatre Pakistanaïses, lorsqu'on donne son cours à l'ombre des palmiers, serait un brin ridicule.

A côté de leurs cours théoriques, nos damoiselles apprennent à peindre. L'enseignement demeure très « classique ». On se cantonne dans un certain réalisme: créer la vie dans une peinture et s'en tenir à ce qu'on voit, savoir dessiner. Les audaces de certains peintres d'avant-garde ne sont pas très bien vues ici à l'université. L'opposition entre « anciens » et « modernes » est virulente, car plusieurs peintres pakistanaïses sont à cent lieues du réalisme de l'école du Punjab et ne craignent pas de se lancer dans l'art abstrait, telle la charmante Zubeida Agha.

Allons maintenant nous asseoir au « Coffee house », quartier général des avocats, écrivains, bohèmes...

On y trouve de tout: l'homme aux longs cheveux qui vous rappelle Saint-Germain-des-Près; l'aimable flâneur, le parasite, celui dont on dit: « Il ne fait rien dans la vie »; mais aussi quelques jeunes gens brillants, comparables à nos meilleurs étudiants européens. Je retrouve la même ambiance que sur telle terrasse parisienne ou dans tel café de Neuchâtel.

Au « Coffee house », seul le turban du garçon vous rappelle que vous êtes en Orient. La pensée de l'Islam ne trouve guère de place dans les conversations où un tel prône les bienfaits du marxisme, un autre les vertus du libéralisme. Même la poésie, une des fleurs les plus délicates de l'Orient, se modernise. Si d'aucuns s'adonnent encore au ghazal, une des formes classiques du poème persan, nombreux sont ceux qui, aujourd'hui, s'expriment en ourdou avec une âme de surréaliste ou d'existentialiste!

La politique tient une large part dans les conversations. Ici, on est plutôt dans l'opposition, du genre critique-tout. Lors de la crise gouvernementale en avril, je me croyais à Paris: sarcasmes et bons mots accablaient ministres sortant et en-

trant. Chacun y allait de ses potins et commentaires.

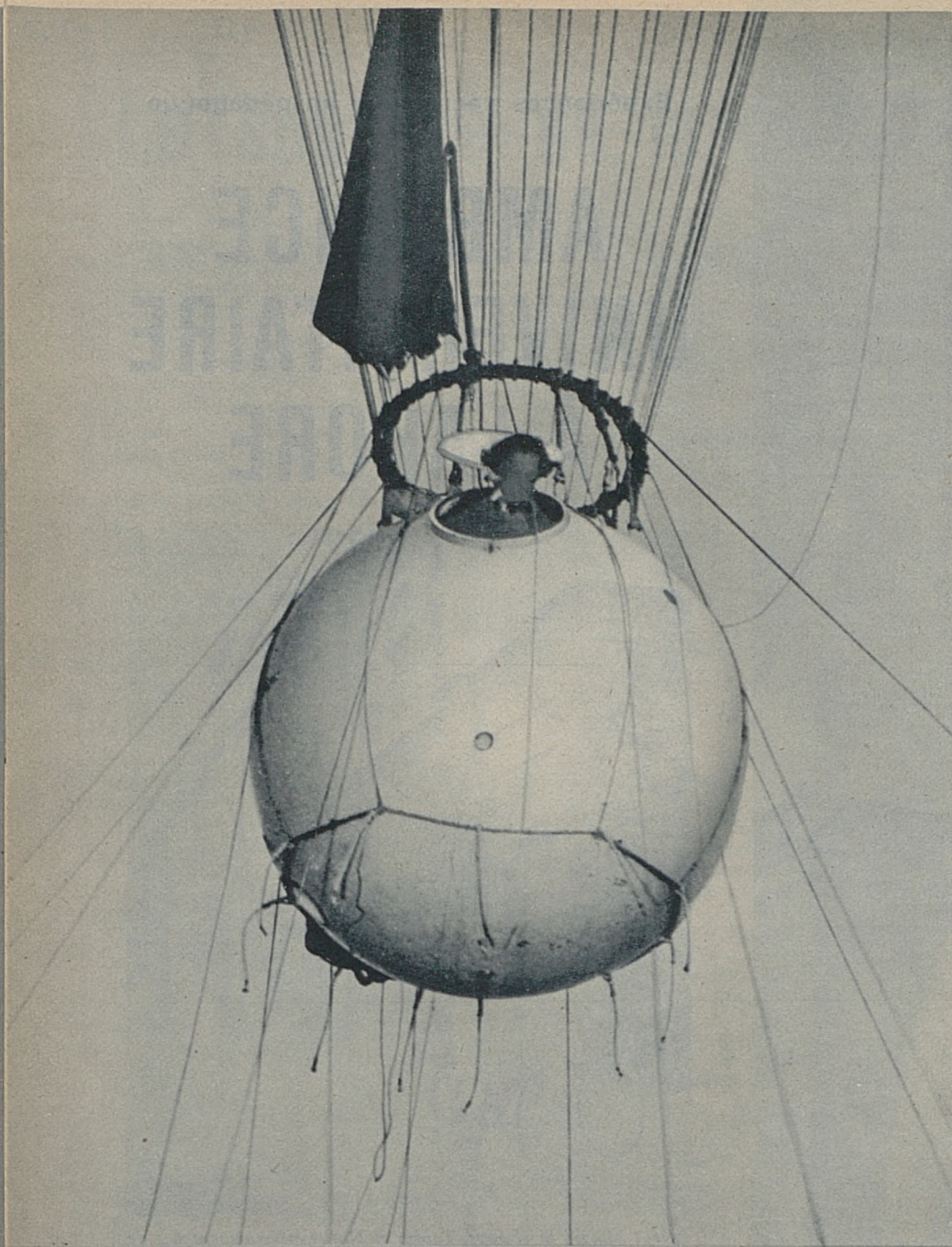
Terminons notre promenade par l'Ewing Hall, le collège (dans le sens anglais du mot, sorte d'internat), où je loge, seul Européen au milieu de Pakistanaïses, avec lesquels je m'entends fort bien. La plupart sont déjà « post-gradués », certains donnant, comme moi, des cours à l'université. Nous nous retrouvons à l'heure des repas, l'un venant du « Medical college », un autre de l'institut de Chimie, le troisième de son cours de psychologie. J'affronte sans trop de peine la cuisine épicée du Punjab. Les menus sont simples: en général, un seul plat, composé de pommes de terre, de légumes et de mouton, le tout accompagné de galettes de blé, *ischapattis*, dont on se sert pour manger au lieu de fourchette et de cuiller.

Le soir, à part un western américain ou un film indien peu affolant à mon goût, les distractions sont rares, aussi ne sort-on pas beaucoup. On le voit, la vie de Lahore est tranquille; et pourtant, elle a son charme: on est moins bousculé qu'en Europe, menant une existence qui n'est pas une course perpétuelle contre la montre. Gilbert ETIENNE.

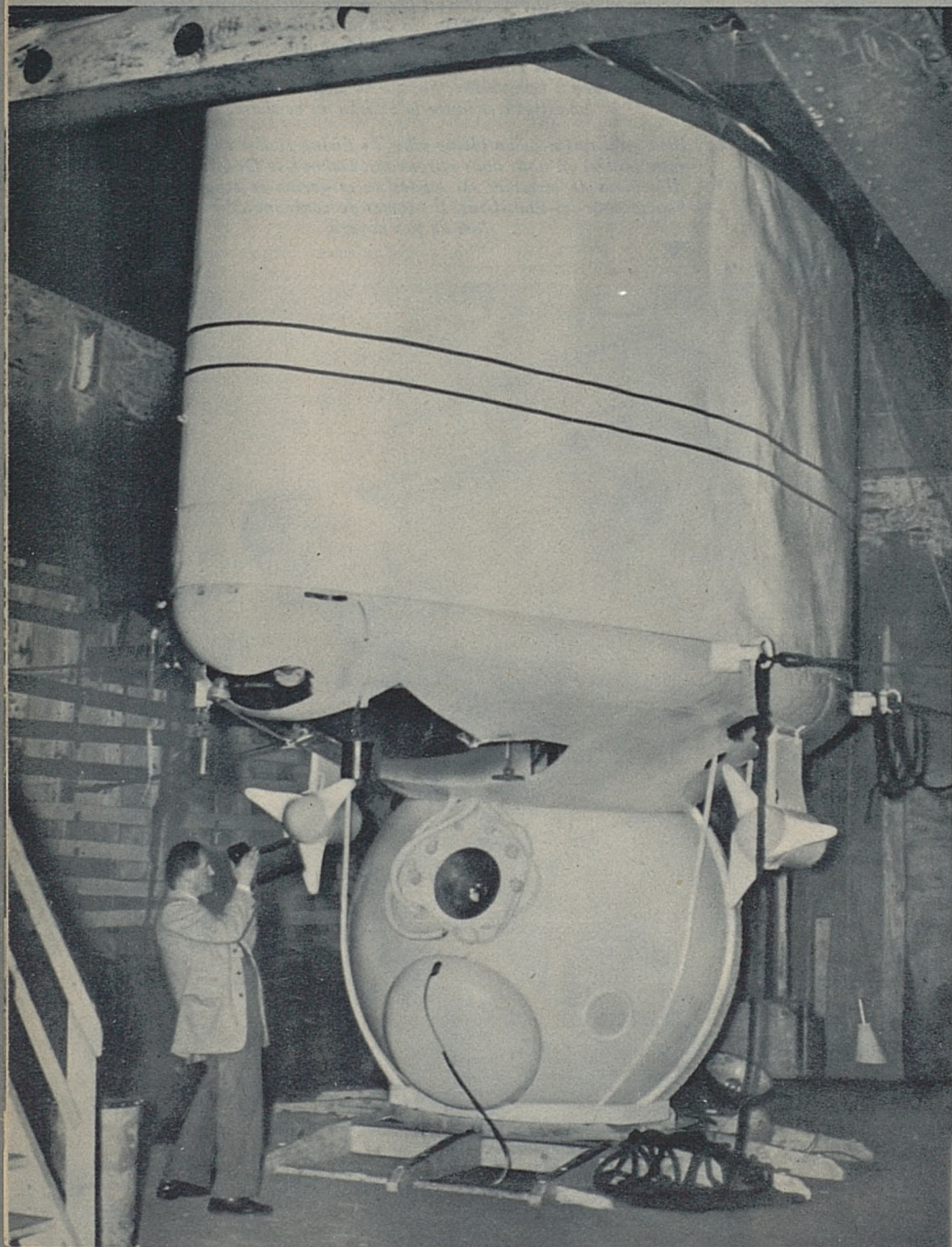
PAR
RAYMOND
DAROLLE

Les aventures

DE LA STRATOSPHERE AUX ABYSSES



Après avoir battu tous les records d'altitude, le professeur se détourne du ciel et rêve aux abîmes sous-marins. Il construit alors son premier bathyscaphe, nouvelle nacelle sphérique suspendue à un flotteur rempli d'essence.



RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS. Professeur à l'Université de Bruxelles depuis 1922, Auguste Piccard a pu, grâce à l'aide du « Fonds national de la recherche scientifique » belge, construire l'engin qui devait lui permettre de devenir « l'homme le plus haut du monde ». En 1932, il s'envole avec son compatriote Kipfer, monte à 15 781 mètres d'altitude et après quelques incidents dramatiques se pose sur un glacier tyrolien. Du jour au lendemain, le voilà célèbre. L'année suivante, le savant renouvelle son exploit avec Max Cosyns. Partis de Zurich, les aéronautes se posent le soir-même en Lombardie, et l'Italie leur réserve un accueil déllrant. Le « FNRS » devait servir en 1934 à une troisième et dernière expédition stratosphérique. Cosyns, seul cette fois à bord, se retrouva dans une région désertique de Yougoslavie et pendant 48 heures, le monde resta dans l'ignorance de son sort. Satisfait des observations scientifiques effectuées lors de ces trois expéditions, Piccard détourne alors ses regards du ciel et poursuit désormais un autre rêve : celui d'explorer les abysses sous-marins.

4

Un soir d'août 1948, un journaliste se présente aux chantiers de la « Mercantile Marine Engineering », à Anvers, où l'on procédait à l'ultime révision du bathyscaphe à bord duquel Auguste Piccard se proposait de descendre à 4000 mètres sous les mers. Il savait qu'il y rencontrerait le savant. Il se présenta à lui et, fort embarrassé pour lui expliquer l'objet exact de sa venue, il lui tendit la dépêche qu'il avait, le matin même, reçu du rédacteur en chef de l'agence de presse américaine dont il était le correspondant à Bruxelles. Piccard prit le papier, manœuvra ses lunettes à doubles verres dont il est particulièrement fier et il lut l'étonnant message que voici : « Sachez quelles villes englouties le professeur Piccard compte retrouver ».

Le journaliste craignait que son interlocuteur, agacé, ne se fâche. Il n'en fut rien, Piccard se mit à rire de bon cœur.

— Voyons, dit-il, si je savais ce que je vais trouver au fond des mers, pourquoi y descendrais-je ?

C'est la curiosité, en effet, qui lui avait inspiré sa nouvelle vocation. Il était, le premier, monté dans la stratosphère. Il voulait être le premier à descendre dans les abysses, à pénétrer dans ce monde mystérieux des grandes profondeurs, où il découvrirait sans doute une faune apocalyptique dont les océanographes soupçonnaient à peine l'existence.

Beebe détenait le record de plongée depuis 14 ans

Depuis quatorze ans, le record de plongée appartenait à l'Américain William Beebe. Le 15 août 1934, au large des Bermudes, celui-ci était descendu à 906 mètres au moyen d'un « bathysphère » — sphère d'acier de 1,45 mètre de diamètre et suspendue par un câble à un navire navigant en surface.

L'exploit de Beebe avait à l'époque paru extraordinaire — presque autant que celui de Piccard montant à 16 000 mètres d'altitude. Le récit de ses observations passionna les foules. Il expliqua la décomposition de la lumière par la mer qui passait du jaune au vert, virait au bleu à 100 mètres, devenait violette à 200 et absolument noire vers 700. Ayant, le premier, franchi le mur des ténèbres sous-marines, il décrivit les monstres qu'il avait rencontrés à 900 mètres, animaux effrayants aux mâchoires en dents de scie et munis de véritables phares phosphorescents leur permettant de surprendre et capturer leur proie.

Sans sous-estimer la performance de son devancier, Piccard jugea qu'il était possible de descendre beaucoup plus profondément.

— Jusqu'où ? lui demanda-t-on un jour.

— Jusqu'à 12 000 mètres, répondit-il alors.

En fait, il ruminait son projet depuis fort longtemps et il avait commencé avant la guerre d'étudier les problèmes que poserait la construction d'un engin capable de battre le record de plongée de W. Beebe, lequel n'avait fait

qu'entrevoir le monde abyssal. En effet, en 1939, le vainqueur de la stratosphère avait déjà dessiné les plans du « bathysphère » dont il rêvait. Un jeune physicien belge, Jean Guilissen, lui avait apporté son concours dans cette tâche. Il l'avait tout spécialement chargé des essais de résistance aux grandes profondeurs.

Rescapé de la chambre à gaz, Cosyns retrouve Piccard

La guerre survint et disloqua la petite équipe. Sa nationalité obligea Piccard à rentrer en Suisse où il travailla comme ingénieur dans un laboratoire industriel, du Valais.

Quant à son jeune collaborateur, il ne devait plus le revoir. Un destin cruel priva Guilissen de la part de laurier qui lui seraient revenus le jour « J » de la descente aux abysses. Arrêté par la Gestapo en 1942, le savant belge devait, en effet, être exécuté pour son activité « terroriste ». Guilissen qui ne se doutait pas du sort qui serait le sien le jour où les Allemands découvrirait qu'il fabriquait des engins explosifs pour la Résistance, était obsédé par la crainte, s'il disparaissait, que les travaux qu'il avait effectués à la demande de Piccard ne fussent perdus. Il communiqua donc ses plans et ses calculs à l'un de ses meilleurs amis associé à sa dangereuse activité clandestine et qui était tout particulièrement qualifié pour poursuivre, le cas échéant, la tâche qui lui tenait à cœur. L'ami en question n'était autre que Max Cosyns, l'ancien compagnon de Piccard dans la stratosphère.

Il s'en fallut de peu, cependant, que Cosyns ne partageât le sort tragique de son malheureux collègue. Arrêté à son tour en 1943, il ne dut la vie sauve qu'à un extraordinaire concours de circonstances. Condamné à mort, il fut, en effet, conduit jusque devant le peloton d'exécution. Mais un sinistre hasard voulut que ce jour-là il y ait plus de gens à fusiller que de poteaux pour les y attacher. On différa l'exécution de trois des condamnés. Cosyns, qui était du nombre, fut déporté. Quelques mois plus tard, les autorités allemandes ordonnaient une nouvelle fois l'exécution du physicien belge. Il fut conduit jusqu'à la chambre à gaz. Cette fois, c'est une miraculeuse panne qui le sauva.

Les événements se précipitèrent et on finit par oublier ce mort en sursis. Quand Cosyns revint de l'enfer de Dachau, il retrouva Piccard à Bruxelles et naturellement, fidèle à la promesse faite à Guilissen, il abandonna la branche dans laquelle il s'était spécialisé, la bio-physique, pour collaborer de nouveau avec le savant suisse.

Cette fois encore, le « Fonds national de la Recherche scientifique » allait accorder à Pic-

Le premier explorateur des fonds sous-marins fut — peut-être — Alexandre le Grand

C'est l'Américain William Beebe qui, le 15 août 1934, établit le premier record — officiel ! — de plongée sous-marine. Il est possible cependant qu'il ait eu un précurseur... au I^{er} siècle avant Jésus-Christ. Plusieurs chroniqueurs rapportent, en effet, qu'Alexandre le Grand, curieux de découvrir le fond de la mer, fit, dans ce but, fabriquer un tonneau à armature de fer grâce auquel il aurait pu descendre à une centaine de mètres. Toujours selon les mêmes auteurs, un monstre vit le curieux engin, s'en approcha et... l'avalait. Mais il le trouva parfaitement indigeste et, fort heureusement pour l'intrépide conquérant prisonnier dans son tonneau, quelques instants plus tard, il le recracha sur la grève. Alexandre le Grand échappa ainsi à une mort sans gloire, mais donna à ses futurs historiographes l'occasion d'apporter une pittoresque contribution à la petite histoire des explorations sous-marines.

s extraordinaires du professeur Piccard

Le « Nautilus » de Jules Verne suggère à Piccard le dirigeable sous-marin qui explorera le fond des mers.

Les abysses du Pacifique sont les plus profonds du globe

Les plus impressionnants gouffres sous-marins se trouvent dans l'océan Pacifique. Ils atteignent 8613 mètres à proximité de l'archipel des Kouriles, 9400 près du Tonga et 10 793 à l'est des Philippines. On mesure habituellement la profondeur des abysses au moyen d'une onde sonore dirigée verticalement. Le temps qui s'écoule entre l'émission de l'onde et son retour à l'émetteur fournit la réponse quand on se rappelle que la vitesse du son dans l'eau est de 1450 mètres à la seconde.

card les crédits nécessaires à la réalisation de son projet : deux millions de francs belges.

Une fois les plans terminés, il ne resta plus qu'à les livrer aux ingénieurs et aux ouvriers des chantiers de construction anversoïses où allait naître le « FNRS II ».

Piccard et Cosyns imaginent le « navire des profondeurs »

Piccard qui avait d'abord songé à un bathysphère, analogue dans ses conceptions à celui de William Beebe, n'avait pas tardé à modifier son projet initial. Au lieu d'une simple sphère qui serait immergée et reliée par un câble à un bateau, il avait imaginé avec Cosyns un engin libre de ses mouvements, « mobile dans le mouvant » comme le fameux « Nautilus » décrit par Jules Verne dans *Vingt mille lieues sous les mers*. Associant deux mots grecs signifiant « navire des profondeurs », il lui donna le nom de bathyscaphe.

Entre le bathysphère et le bathyscaphe, il y avait très exactement la même différence qu'entre un ballon captif et un ballon dirigeable. Précisément, c'est à une sorte de dirigeable sous-marin qu'allait ressembler le bathyscaphe de Piccard avec sa nacelle d'acier surmontée d'un fuseau métallique plus léger que l'eau et qui exerçait sur elle sa force ascensionnelle.

La construction d'un tel engin avait posé aux savants des problèmes analogues à ceux qu'ils avaient dû résoudre dix-huit ans plus tôt pour leur ballon stratosphérique. Il fallait d'abord que l'étanchéité de la cabine où s'installeraient les passagers soit absolue. D'autre part que les opérations de délestage puissent être commandées de l'intérieur. Enfin remplir le réservoir métallique qui jouerait dans le cas du bathyscaphe un rôle identique à celui du ballon d'hydrogène dans le cas de la nacelle stratosphérique. Mais cette fois, la difficulté était considérablement accrue en raison du fait que l'appareil devrait résister aux écrasantes pressions qui s'exerceraient sur sa coque. En promenant les passagers de son « Nautilus » à 10 000 m. de profondeur sous les océans, Jules Verne avait, certes, confirmé qu'il avait le génie de l'anticipation et qu'il connaissait bien les choses de la mer, mais il n'était pas physicien. Sous la pression de l'eau — une pression de 10 000 tonnes au mètre carré! — les glaces au travers desquelles ses personnages contemplaient le féérique paysage des abysses, auraient crevé comme de vulgaires feuilles de papier à cigarettes, depuis fort longtemps.

Et à 4000 mètres, la profondeur où Piccard espérait descendre, son engin aurait à supporter une pression égale à deux fois le poids de la Tour Eiffel!

Sur le papier, le savant et ses collaborateurs avaient fini par résoudre toutes les difficultés.

Au mois d'août 1948, la construction du « FNRS II » était terminée. Jusqu'au dernier jour, Piccard avait surveillé les travaux, encore plus soucieux de sa réussite que de sa sécurité. On l'avait vu, un diapasone à la main, auscultant la nacelle d'acier où il avait entassé ses précieux appareils. Il ne restait plus qu'à mettre le bathyscaphe à l'épreuve de la mer.

Latitude zéro degré, longitude zéro degré

A l'annonce de sa prochaine tentative de plongée, le nom de Piccard reparut à la « une » de tous les quotidiens du monde. Comme aux plus glorieux jours de l'aventure stratosphérique. Le public retrouva avec plaisir dans les périodiques illustrés un visage qu'il n'avait pu oublier. Entre temps, le crâne du savant s'était, certes, assez sérieusement dégarni et ses cheveux avaient blanchi. Mais il était toujours aussi jeune d'allure. Le personnage n'avait rien perdu de son pittoresque. Sa légende tenait bon.

Piccard avait décidé qu'il plongerait dans le golfe de Guinée, au point le plus curieux de la planisphère : celui que déterminent la latitude zéro degré et la longitude zéro degré.

Avec d'infinies précautions, un matin de septembre 1948, le « FNRS II » est donc transporté à bord du « Scaldis », petit navire belge transformé pour les besoins de la cause océano-

homme de s'y glisser. Un énorme bouchon tronconique doit permettre de la refermer et on peut également compter sur la pression sous-marine pour le maintenir en place. Des hublots de plexiglas de quinze centimètres d'épaisseur éclairés par deux projecteurs extérieurs de 5000 bougies permettant de fouiller la nuit abyssale. A elle seule, la nacelle pèse dix tonnes. C'est le poids d'un wagon de chemin de fer, le quart du poids total du bathyscaphe.

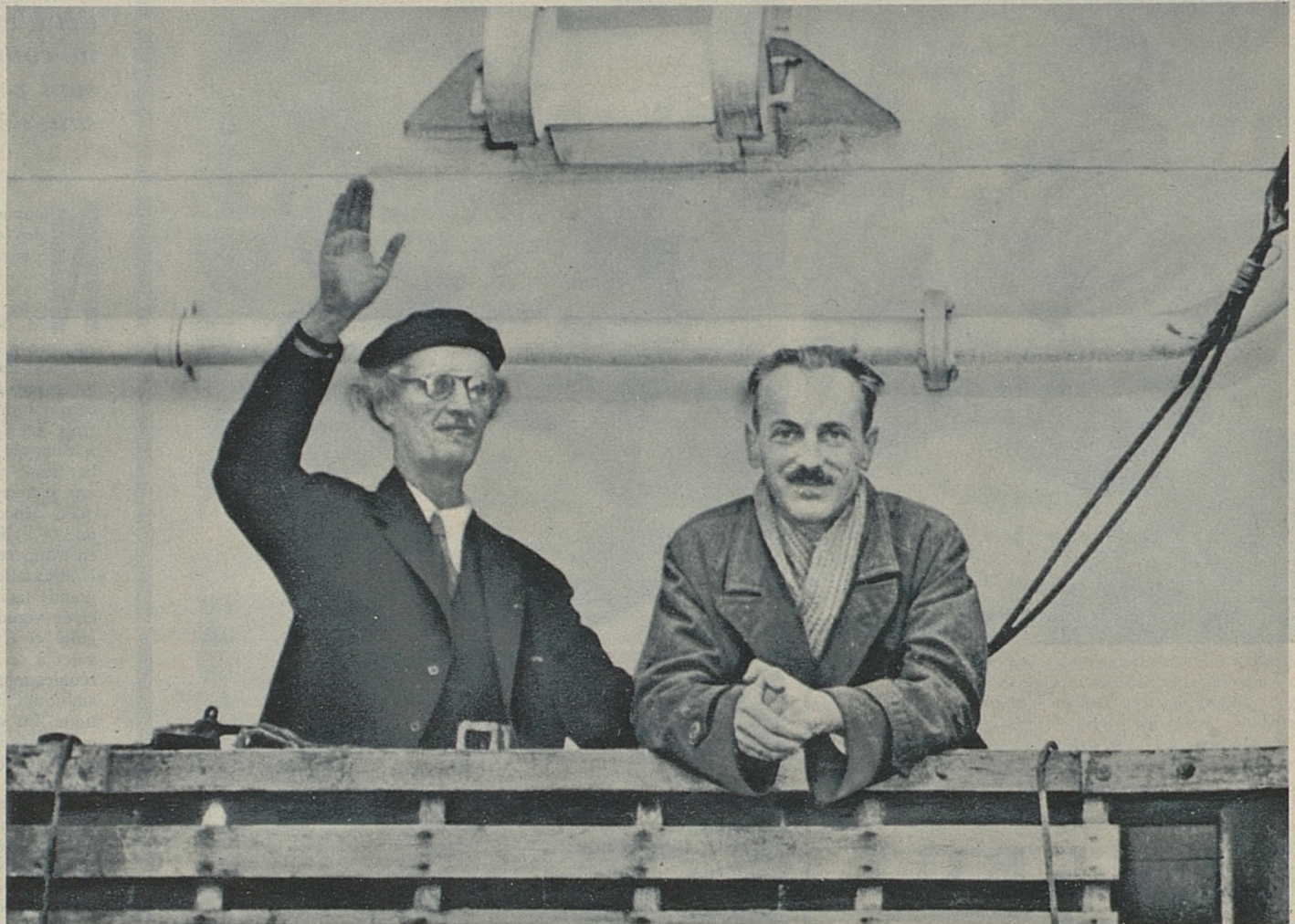
Le flotteur comprend sept réservoirs de capacités différentes et pouvant contenir ensemble 32 000 litres d'essence. C'est, en effet, le liquide que Piccard a choisi d'employer. Il est peu compressible et offrira par conséquent à la pression sous-marine une convenable résistance. Plus légère que l'eau, sa densité de 0,7 donnera à l'ensemble une force ascensionnelle de 300 kilos par mètre cube.

Piccard, toujours tenté d'évaluer les vertus respectives des couleurs, les unes par rapport aux autres (on se souvient de son ballon stratosphérique mi-blanc, mi-noir la première fois, entièrement blanc la seconde) a voulu que la

le « FNRS II » n'a pas amorcé sa remontée, commande le délestage général et renvoie le bathyscaphe à la surface.

Ce dispositif astucieux devait provoquer à Dakar un incident tragi-comique. Inspectant sa nacelle à bord du « Scaldis », Piccard, distrait comme tout savant qui se respecte mais très attentif au fonctionnement des chronomètres en bon Suisse qu'il est, voit sur sa table une petite horloge arrêtée. Machinalement, il en remonte le mécanisme. Quelques instants plus tard, un vacarme épouvantable se fait entendre. Le dispositif de sécurité a parfaitement fonctionné — trop bien! L'aiguille de l'horloge, parvenue au bout de sa course, a déclenché le mécanisme qui coupe le courant des électro-aimants et les blocs de béton armé se sont écrasés sur le pont, faisant trembler le navire jusqu'à la quille. L'incident a provoqué un certain émoi dans l'équipage et le savant en est très mortifié. Il faudra une journée pour tout remettre en ordre.

Un incident à peu près identique devait se produire deux ou trois jours plus tard. Un



Une nouvelle grande aventure, la sous-marine, commence. Le professeur Piccard, accompagné de son assistant Max Cosyns, quitte le port d'Anvers pour sa première tentative qui va avoir lieu dans l'Atlantique.

graphe. La date du départ approche. Les reporters affluent à Anvers. Ils vont enfin pouvoir satisfaire la curiosité du public en décrivant le sous-marin des abysses.

Sa nacelle est une sphère d'acier peinte en blanc, de deux mètres de diamètre et de neuf centimètres d'épaisseur. Elle se compose de deux hémisphères juxtaposées et ceinturées par une épaisse bande de caoutchouc. Le savant a prohibé les rivets qui auraient introduit dans l'énorme boule métallique des zones plus vulnérables à la pression sous-marine. Il compte d'ailleurs que cette dernière exercera sur les deux parties de la nacelle une pression telle qu'elle garantira son étanchéité.

Dans la partie supérieure, une ouverture a été aménagée, assez large pour permettre à un

coque du flotteur soit bicolore : jaune dessus, blanc de côté et dessous.

Le lest se compose de grenaille de fer et d'énormes blocs de béton armé retenus par des électro-aimants. Il suffit de couper le courant pour que ces blocs basculent et que le bathyscaphe regagne rapidement la surface.

Un mauvais sort s'acharne-t-il sur le « FNRS II » ?

Des mécanismes ingénieux garantissent la sécurité du « FNRS II ». Il y a en particulier, dans la nacelle, une petite pendule électrique que l'on doit remonter au moment de la plongée et qui, au bout d'un temps déterminé, si

radio-reporter, monté à bord du « Scaldis », accrocha avec les câbles du contact de sécurité ; un des blocs de béton s'abattit à dix centimètres du pied d'un des marins du bord.

— Un mauvais sort s'acharne sur le bathyscaphe, grogna un passager superstitieux.

Il ne croyait pas si bien dire! (A suivre)

LA SEMAINE PROCHAÎNE :

La première plongée du « FNRS » est un fiasco, mais la guerre des bathyscaphe permettra à Piccard de prendre une juste revanche.



1



2



3



4

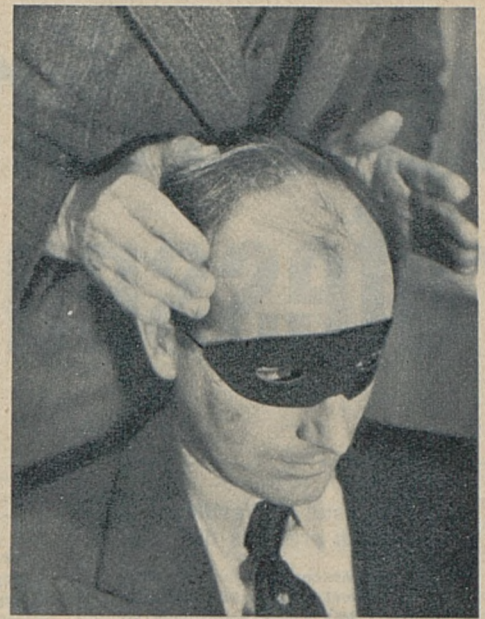


5

PRIS SUR LE VIF...

POULBOT À MÉDRANO

1 Les clowns font leur entrée sur piste. Fasciné est le petit Poulbot. 2 Pour le moment, ce n'est pas très drôle. « Vivement, que Paillassse se fasse sonner les cloches ! » 3 « Ah ! là là... quelle rigolade. Qu'est-ce qu'il déguste, l'enfariné ! » 4 Poulbot s'écroule de rire : « Encore ! Flanque-lui le contenu du seau sur la tête !... » 5 « Qu'est-ce qu'il a pris, le petit père. Et c'que je m'suis bien marré... » (Photos Taconis, exclusivité Sirman, Genève)



Le phrénologue, M. Louis Barr, donne ces explications : « Le sujet est un homme précis qui agit avec soin, avec prudence et prévoyance ». Qualités essentielles pour un pilote d'essais. Pourtant, M. L. Barr n'avait jamais rencontré Neville avant ces expériences. Il ne connaissait même pas son nom.

Quatre experts, dont un chiromancien, un phrénologue, un astrologue et un graphologue, ont étudié le caractère de Neville Duke, chef des pilotes d'essais de la Compagnie britannique Hawkers. Ces experts dirigent une société pour l'étude des tests psychologiques. Aucun ne connaissait Duke. Au surplus, ils se sont rencontrés sur un terrain neutre sans s'être fait part de leurs observations

Nous avons eu entre les mains les originaux des rapports des experts et nous en donnons un résumé, sans en avoir modifié le sens.

Le chiromancien

M. Mir Bashir rapporte : « Main droite : le pouce est presque à angle droit avec la main, ce qui signifie que le sujet est individualiste et rebelle aux idées traditionnelles, qu'il est impulsif, mais ferme. L'index et l'auriculaire sont coniques, ce qui indique la sensibilité. Le médius spatulé semble appartenir à un comédien ou à un directeur de théâtre forain. Le « Mont de la Lune » démontre une riche imagination, de la hardiesse plutôt spirituelle que physique, de l'appréhension et une inclinaison à l'introspection. La ligne du destin, peu marquée, dénonce le sens de direction, mais non de sécurité, alors que la ligne du soleil, très nette, indique le désir de se mettre en évidence. La main gauche est moins puissante que la droite. Une excellente ligne de tête dénonce un sens descriptif et une grande habileté. Mars est très marqué : grande part de vitalité et de vigueur. Le médius est incliné vers l'annulaire, signe de gaieté et d'humour, mais aussi d'un sentiment qui pousse le sujet à se mettre en évidence. Les lignes de cœur et de tête réunies montrent l'intensité des idées bien nettes, et une grande ambition. Le caractère est plus artistique et spirituel que pratique. En somme, Neville Duke est l'esclave des circonstances, en dépit d'une nature indépendante. Ses émotions sont très profondes et délicates, il est pointilleux et a une forte volonté. Il a de la facilité de parole et de style et du goût pour les langues. Dans sa façon d'agir, il a une grande indépendance qui irait même parfois jusqu'à l'excentricité. Par intuition, on peut, en somme, le classer facilement : il pourrait avoir des succès dans le domaine de l'aviation. Pourtant, on ne saurait trop lui conseiller de développer son sens de sécurité, de prudence et de précaution ».

Le graphologue

M. Peter Marshall dit dans son rapport : « Fortes tendances spirituelles et intellectuelles. Intensité de la pensée avec développement de la logique : forme de l'écriture accentuée vers le haut. Sens des proportions bien équilibrées. Les lettres séparées et bien disposées sur le papier indiquent la tendance esthétique. Caractère entier et réfléchi, prompt à saisir l'essentiel des faits. Neville Duke est d'un extérieur calme, modeste et réservé, bien équilibré. L'angle général des traits de plume et leur minceur indiquent l'absence d'influences émotionnelles dans les décisions à prendre. Le sujet est assez sec dans ses relations sociales. Il possède un esprit franc et généreux, rapide à saisir l'essentiel et à en tirer des conclusions (les lettres terminales sont légèrement élargies). Il vit en esprit dans les sphères supérieures, il est quelquefois un peu intimidé et distrait, il se laisse guider par ses intuitions et est peu enclin à se vanter ».

Le phrénologue

M. Louis Barr écrit : « Le sujet a de remarquables facultés intellectuelles. C'est un homme précis qui agit avec soin, pru-

NEVILLE DUKE CHEZ LES MAGICIENS



Le graphologue, M. Peter Marshall, se penche sur un spécimen de l'écriture du célèbre pilote d'essais !

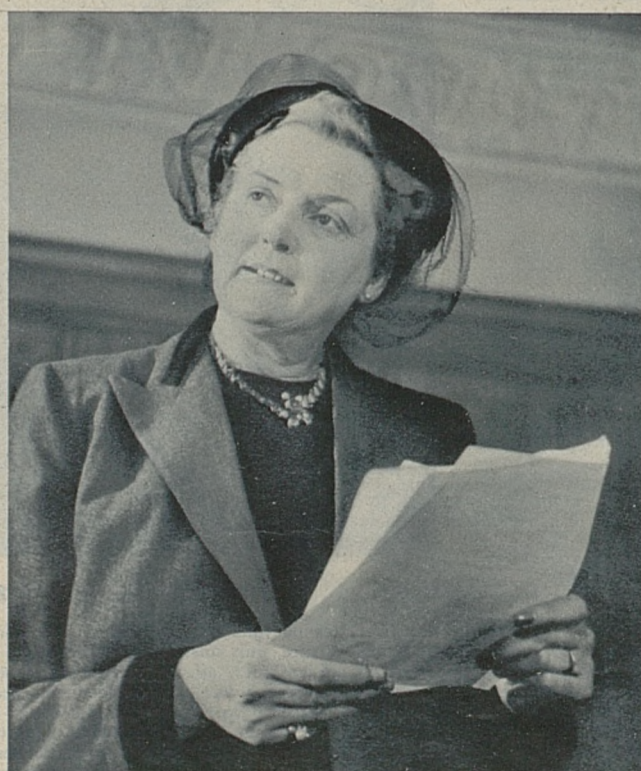
A

Since date of ductile metal
 arises from many applications of
 stress after markedly less than the
 engineers Elastic Limit for the

Cette écriture a révélé quantité de détails exacts relatifs au caractère de Neville Duke. « Attentif aux détails, esprit critique et analytique », dit M. Marshall.



M. Mir Bashir, le célèbre chiromancien, se met au travail ; il a pris une empreinte de la main de Duke.



Mme Jaffa donne connaissance de son rapport sur le caractère de Duke.

dence et prévoyance, mais seulement si cela lui convient de prendre une décision. Il me comprendra si je lui dis qu'il doit éviter de jouer pour la galerie. Intelligent, joyeux, confiant dans l'avenir, il est pourtant renfermé dans l'expression de sa pensée. Il réfléchit beaucoup, mais parle peu. Il n'est pas très persévérant, sauf si une affaire l'intéresse particulièrement. Il est ordonné et soigneux, aussi bien en théorie qu'en pratique. Souvent, il voit trop grand et il entreprend des choses si extraordinaires qu'il n'a guère de chances de pouvoir les réaliser. Il a un sens aigu de la morale sociale et de l'esthétique. Il serait tout désigné pour diriger à la perfection une entreprise. S'il s'est mis une idée en tête, il n'en démord pas. Ses yeux observent tout, sa mémoire des mots et des faits, ainsi que son jugement, ne sont jamais défailants. Il a une grande facilité de parole et peut conduire une intéressante conversation. »

L'astrologue

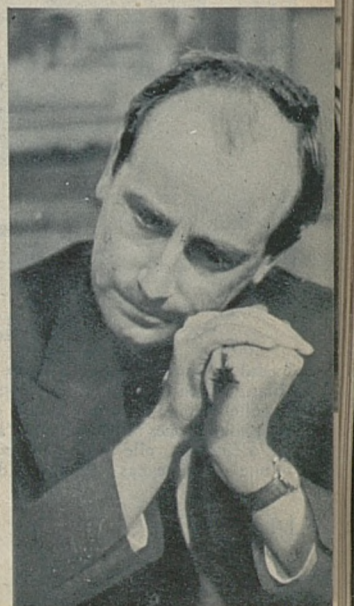
Mme Hilda Jaffa lit son rapport : « Bien que le moment de sa naissance soit bien éloigné, sa personnalité se manifeste dans les caractères suivants : le sujet est de très grande taille (six pieds, trois pouces), ses cheveux sont foncés, son visage riche de coloration, il a une expression agréable au regard pénétrant. Sa santé a été par moment éprouvée et son système nerveux est peut-être amoindri par un esprit exceptionnellement actif. Il doit prendre garde aux rhumatismes et être prudent lorsqu'il doit se hâter, des accidents pourraient en résulter. Il est de caractère très plaisant et il a le don de se mêler à la foule sans pourtant donner beaucoup de lui-même. Quoique froid, il peut être par moment passionné, ambitieux ; il a un grand désir de perfectionnement. Il n'a pas beaucoup de stabilité et a souvent changé d'occupations ; dans son travail, il montre une énergie illimitée, combinée avec des talents d'organisation considérables. Il pourrait s'élever très haut sur l'échelle, si haut qu'il pourrait en tomber, mais il en sortira toujours à son avantage, car sa ligne de chance répare chaque revers. Il aurait des succès dans les travaux littéraires et pourrait même, ce qui paraît étrange, être un excellent comptable. Il montre des talents d'orateur évidents et est habile à traiter les affaires. »

Que pensent M. et Mme Duke de ces rapports ?

Neville trouve qu'on a été très généreux à son égard et il croit qu'une grande partie de ces observations sont justes. « En général, dit-il, je n'ai pas grand-chose à dire sur ces rapports, sauf que j'en suis plutôt flatté. Si les experts avaient eu plus de temps à leur disposition, ils se seraient peut-être livrés davantage à la critique. Je note le conseil d'être plus prudent et plus prévoyant et je m'imposerais cette discipline. Je n'aurais jamais cru que je sois spirituel. Que je sois pointilleux et que j'aime à m'occuper des détails, c'est vrai, mais je doute que j'aurais pu être un comptable, même mauvais. Je n'ai aucune compétence en affaires. Mais surtout, je ne suis absolument pas un orateur. J'aime lire et écrire, mais je ne me considère pas comme un artiste. Je n'ai jamais fait ni peinture, ni musique. Je ne puis me souvenir d'avoir été malade ; je prendrai pourtant garde aux rhumatismes et aux accidents dus à la grande vitesse. Ordonné et méthodique, je le suis, c'est certain, mais je ne désire guère me livrer à des spéculations analogues à celle des gens qui se noient dans un verre d'eau. J'ai affronté le public à 25 ans et j'ai quitté à 26 ans la RAF pour me joindre à Hawkers. Je puis dire que je me suis lancé dans l'expérience avec un esprit d'enthousiasme, qui ne s'est point atténué. »

Mme Duke dit : « Je ne suis pas d'accord avec les experts qui prétendent que Neville aime à se mettre en évidence ou qu'il a de la facilité à prendre contact avec le public. Au contraire, il faut presque utiliser la force d'un cheval sauvage pour le contraindre à faire un discours, et il est intimidé par la publicité dont il est l'objet. C'est en écrivant qu'il s'exprime le mieux. La modestie est en effet un trait du caractère de Neville. Il est calme aussi bien intérieurement qu'extérieurement. Peut-être devrait-il montrer plus d'énergie dans la pratique. Qu'il ait un jugement excellent, je le concède, mais de la mémoire... je n'en suis pas si sûre. A l'encontre de ce que trouvent les experts, je dirai qu'il a, au contraire, un grand sens de la prudence. Mais ils ont raison, lorsqu'ils disent que Neville a le sens critique et est attentif aux détails, surtout lorsqu'il s'agit de son travail. Ils sont encore dans le vrai à propos de son caractère indépendant et de sa persévérance pour les sujets qui l'intéressent. Il n'est curieux que des inventions concernant son travail, et il est un comptable effrayant ! Quant à sa santé, tout ce qu'on en a dit est faux : Neville a toujours été fort comme un cheval ; je dirais même que son énergie provient de sa robustesse professionnelle. » (Reportage Bips, Londres)

Duke déduit des opinions des experts : « Ils ont été très généreux envers moi ; j'espère que leurs appréciations sont exactes. »



Quelques reines de beauté et leurs destinées

Le sort de la Vénus moderne dépend aussi de son caractère



Reine de beauté 1920

La première reine de beauté officielle fut élue en France par le public des cinémas parisiens, au vu de photographies. Il s'agissait d'un concours institué par le quotidien « Le Journal. » Une petite provinciale de dix-sept ans, Agnès Souret, obtint la majorité des suffrages. Dans son émoi de la première minute, elle refusa un contrat d'un million. Quand elle changea d'avis, il était trop tard. Elle dut se contenter alors du rôle à elle confié par un impresario de revues qui la présenta au public argentin modestement vêtue d'un panier plein de fleurs. Elle mourut tôt, d'une crise d'appendicite.

Quand, il y a trente-quatre ans, la première miss France « officielle », si l'on peut dire, fut élue à Paris, c'était, prétendit-on, afin de fixer le type le plus représentatif de la Française moderne, mais les concours de beauté sont vite devenus une sorte d'institution internationale intéressante, il faut l'avouer, bien plus encore que d'ambitieuses jeunes personnes, le commerce et l'industrie, partant du monde de la coiffure pour en arriver au monde du cinéma... Ce que sont devenues les belles, sacrées pour une durée d'un an les plus belles — de leur pays ou de l'univers même — nous semble cependant plus curieux à observer que tout le battage commercial fait autour de leur élection. Ce qu'elles sont devenues? D'aucunes ont disparu, littéralement. D'autres ont su tirer de l'occasion le maximum de profit, ce qui signifiait, à leur choix, le mariage, la scène ou la publicité. Une petite vendeuse de Sète alla même jusqu'à devenir, en tant qu'épouse de l'Aga Khan, l'une des femmes les plus riches de la terre. On raconte toutefois l'histoire la plus charmante à propos de miss France 1933, l'exquise Jacqueline Bertin qu'épousa le comte de Miramar-Fargues. Un jeune fat qui avait eu vent de la chose demanda un jour assez étourdiment dans un salon du faubourg Saint-Germain, en présence des Miramar-Fargues: « Et miss France 1933, qu'est-elle devenue? » Très calme, l'hôtesse répondit: « Demandez-le à Jacqueline! Elle assure avoir pris part une fois à ce carnaval et personne ne se permettrait de la contredire! Personne ne la croit non plus, d'ailleurs, car elle est bien trop belle et bien trop distinguée pour avoir pu jamais être remarquée par un jury! »



Pour Antonio, ce n'est pas la même chose!

Jacqueline Donny, mannequin de Maggy Rouff, paraissait née pour présenter des robes. Mais quand elle fut élue, en 1948, miss France, puis miss Europe, elle fut perdue pour la haute couture. Photo de droite: Mais cette fois-ci, ce n'est plus la même chose, expliqua-

t-elle, souriante, aux reporters qui l'avaient surprise jouant les mannequins. « Comment, plus la même chose? » demandèrent-ils. « Parce que je travaille maintenant pour mon mari, Antonio, le roi de la coiffure d'art! » Jacqueline ne vit que pour lui.



Pour Lucia, une seule paire de bas!

Quand la toute mignonne Lucia Bose qui, à Milan, vendait du chocolat, devint miss Italie, elle était si ingénue encore qu'elle laissa les photographes envahir jusqu'à sa cuisine. Au déjeuner, elle raconta qu'elle n'avait qu'une paire de bas! Photo de droite: Lucia

Bose est maintenant une vedette très aimée. On raconte même que le fils d'un sénateur, directeur d'un grand consortium automobiles, lui fait la cour. On ne saurait douter de son talent. Mais l'exquise reine de beauté de 1947 n'est plus. Une « diva » l'a remplacée.



Pour ma fille, tout sera différent!

En 1931, Jeanne Julia fut élue tour à tour reine de sa province, la Gascogne, puis miss France, puis miss Europe. Le cinéma allait être pour elle un martyr. « J'en ris aujourd'hui », affirme la très charmante Mme de Costier, épouse d'un homme d'affaires en vue et mère de deux beaux enfants, « mais je pleurais alors, désespérée, parce que je ne parvenais à m'imposer dans aucun film. J'avais un accent, un terrible accent, insupportable dans le parlant! Ma fille n'aura pas à endurer cela. Pas de reine de beauté, pas de théâtre pour elle! La famille, voilà la vie!... »

Silence! devant la bégum!



Adolescente, la bégum, ainsi que l'on nomme l'épouse de l'Aga Khan, l'homme le plus riche de la terre, était déjà une créature de rêve. Il suffit cependant de lui rappeler que c'est d'avoir été miss France 1930 qui la fit connaître de son époux, pour qu'elle devienne de glace! Photo de droite: Qui pourrait contester que la modeste vendeuse sétoise soit devenue une grande dame, au charme captivant et qui s'y entend à merveille pour représenter avec autant de grâce que de dignité une vraie dame? Elle n'est pas seule à avoir oublié qu'elle fut Yvette Labrousse, miss France 1950. Chacun, en sa présence, l'oublie comme elle pour ne plus voir que la bégum, princesse des Mille et Une Nuits.

Savoir passe beauté

En 1932, le célèbre peintre mondain J.-G. Dommergue persuada son modèle, Lyne de Souza, fille d'un avocat connu de Nice, de prendre part au concours. Lyne fut élue, engagée aussitôt aux Folies-Bergère, y plut et épousa,

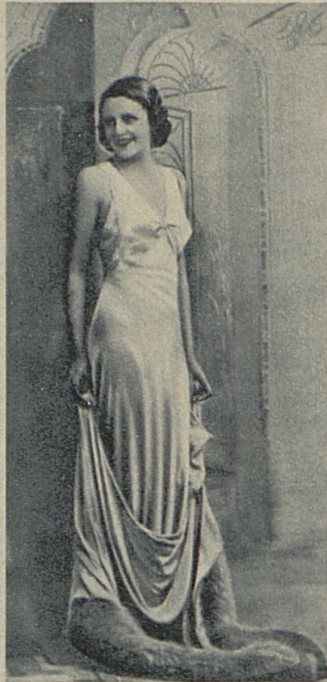


en 1933, le député Simonnet. Elle renonça à la scène, y revint en 1938, malgré les protestations de son mari. Elle voulait être une « vraie » comédienne. Elle vient d'amuser tout Paris dans la savoureuse caricature d'une vieille fille folle de théâtre où elle a fait preuve de dons comiques irrésistibles.



L'ambitieuse G. P.

L'ambitieuse Gisèle Prévile, miss France 1935, fière à l'excès, se refusa à tirer avantage de son élection et résolut de s'imposer par ses propres moyens ! Elle s'essaya au théâtre et, en onze ans, descendit toute l'échelle des rôles. A la ville, elle est l'une des femmes les plus élégantes de Paris mais elle ne permet la reproduction de ses photos, dans les magazines de mode, qu'avec la mention : « Mlle G. P., habillée par... ». Elle réserve le nom entier pour l'affiche !



Mme de Miramar-Fargues

Une des plus belles jeunes femmes qui ont participé à un prix de beauté, c'est bien l'exquise Jacqueline Bertin. Elle était si différente du type habituel des candidates qu'un hebdomadaire remarqua : « Elle est à la fois une véritable beauté et une vraie « lady ». Nous sommes prêts à parier que personne ne parlera plus d'elle, car elle ne semble pas convenir aux couvertures de magazines ». On n'entendit plus parler d'elle, il est vrai. Elle devint la comtesse de Miramar-Fargues.



La réalisation d'un rêve !

La petite Alice Deneige avait pris, dans la revue « No, no, Nanette » un excellent départ. Mais, si désireuse fût-elle d'y participer, elle s'estimait en 1939, à 22 ans, beaucoup trop vieille pour un concours de beauté ! Cédant aux instances de ses amies, elle se présenta cependant, fut élue. Le gérant du night-club « Casanova », Nicolas, ancien officier du tsar, l'épousa. Elle fait maintenant les honneurs de l'établissement aux personnalités : le prince Bernhard, les Windsor et autres personnages célèbres.



La sage Suzanne, femme d'affaires

Suzanne Erichsen, mannequin berlinois, passait ses vacances à Sylt. Elle y était lors de l'élection de miss Schleswig-Holstein. Elle l'emporta, devint miss Germany 1950 quelques semaines plus tard, partit alors pour l'Amérique où bien vite le cinéma lui fit grise mine. Aujourd'hui, Suzanne Erichsen se promène de nouveau dans Sylt avec son Afghan favori. Femme d'affaires très avertie, elle a ouvert sur le « Kurfürstendamm » une maison de mode. Spécialement pour jeunes filles. Le commerce marche admirablement. « Modèle Suzanne Erichsen », c'est une référence !

(Photos obligeamment prêtées des archives Richter, Paris)





« Dans la baie de Concarneau ». Inquiétant paysage marin, tourmenté par le pinceau de Vlaminck.

Huit jours en Bretagne avec Vlaminck

Un soir, au coin du poêle-cloche, dans son vaste atelier qui est à la fois le salon et le « living-room » de la famille, le peintre des ciels tourmentés, des routes noires, des villages terrés au creux des labours et des arbres tordus par la tempête, pose doucement sa pipe sur le guéridon, près de son fauteuil de cuir monumental et dit, son œil bleu clair soudain allumé :

— Si on allait en Bretagne... Allez, vous venez ? Tu viens?... Tu sais que ça doit être... formidable... par un temps pareil.

... Il faut, chaque jour, un peu de formidable au maître impétueux de la Tourillière...

Le fait est qu'au dehors le vent pousse avec rage un énorme et lourd troupeau de nuées pardessus la maison perdue dans la campagne beauceronne.

— Demain?... Non... Alors, après-demain... Rendez-vous à 9 heures... On déjeunera à Loué.

Loué, où l'on déguste au passage des écrevisses et des cuisses de grenouilles, est toujours la première étape quand on part pour la Bretagne avec Vlaminck... deux ou trois fois par an... Car le printemps est formidable en Bretagne, l'automne formidable, l'hiver plus encore. Et le promoteur du « fauvisme », en dépit des 78 années qu'il supporte allégrement, a conservé un tel enthousiasme pour le pays des vieux calvaires... Quelques-unes de ses dernières toiles, parmi les meilleures qu'il ait peintes, en sont un éclatant témoignage. Pour un peu, dès qu'il a de nouveau songé à la Bretagne, il faudrait immédiatement partir. En tout cas, faut-il téléphoner aux amis de Nantes et de Pont-Aven... On téléphone... On part... On arrive... Il est plus impatient qu'un collégien en mal de découverte.

— Guimiliau... formidable... Le porche, l'ossuaire, le calvaire... Les personnages... Ça, c'est la vie, la foi, l'art, la simplicité, la pureté de l'art... On n'a pas idée, je te le jure... La barbe des saints dans le vent, c'est quelque chose !

Mais, d'abord, Jobic le Bihan, dermatologue éminent et, pour trop peu connu qu'il soit, romancier de grande classe et de franche lignée bretonne, attend la troupe à Nantes. La troupe... car, autour de Vlaminck, il y a toujours, quand il se déplace, quelques amis en plus de la famille.



Le peintre Vlaminck, « promoteur du fauvisme », à l'une de ses étapes favorites en Bretagne, chez Julia la bonne hôtesse de Pont-Aven.

Sept, huit, dix personnes... De quoi emplir la petite salle privée du Café du Gaz où les crevettes en bouquets roses prennent des tons précieux parmi les bouteilles de muscadet.

Vlaminck ne boit, de coutume, que des eaux minérales, un whisky, quelquefois. Mais son entourage...

Et les discussions commencent, les mises au point familières et passionnées... L'art abstrait... Les nègres... Défense et illustration de l'Occident...

Les heures passent, le soir, la nuit... Déjà voici l'aube qui point. Les femmes vont se coucher. Les hommes poursuivent un débat qui ne manque pas de chaleur, ni de paradoxes. Vlaminck, infatigable, rayonne des joies de l'amitié.

A Pont-Aven, c'est Julia la bonne hôtesse, Julia l'Olympienne, Julia Corelleau, sa fille et ses

blonds petits-fils qui, devant la cheminée d'une arrière-salle intime où tous les peintres de Bretagne ont leur signature au bas d'une toile, attendent le maître et son escorte.

— Tu n'es pas fatigué, Maurice?... Et toi, Berthe... Edwige... Godelieve?

Tout le monde à l'appel de l'affection...

— Michèle?... Paulette?... Le temps de s'ébrouer, de boire un whisky, et les fines huîtres de Belon et tous les fruits de mer parés au mieux, circulent autour de la table.

— Ne me parlez pas de Gauguin, dit Vlaminck. Celui-là, c'est un intellectuel... un affreux. C'est froid, c'est plat, c'est de la décoration, sa peinture... C'est du zinc... Qu'est-ce qu'il a compris à la Bretagne?... Qu'est-ce qu'il a été faire dans les îles?...

Fernand Dauchou, bon peintre du lieu, qui peint à loisir de grosses têtes de poissons comme des masques antiques, hoche la tête en silence et Nana, sa femme, ravissante en costume de tradition, rit aux éclats.

Pont-Aven est le port d'attache des Vlaminck en pays d'Armor. De là, ils vont, comme en pèlerinage, à Riec-sur-Belon dire bonjour à la célèbre Mélanie et au prince des gastronomes, le bon Curnonsky, dont les 80 ans ne craignent pas les grands plats de grande cuisine.

... Le Pouldu... Rosporden... Pont-l'Abbé... La Faouët... Pen Marc'h... Locronan... Saint-Guénolé... Quimper ou Quimperlé... Ou la Pointe du Raz... Autant de sorties, autant d'étapes, autant de retrouvailles saisonnières qui portent le peintre aux réflexions lyriques. Et, bien-entendu, chaque fois ou presque, la tournée des calvaires, en partant de Tronoen, le plus ancien, le plus solitaire, autour duquel on respire, dans le vent du large, l'iode et la menthe sauvage.

Une cure de calvaires, en vérité, pour oublier la déchéance humaine de l'art... Une cure de coquillages, entre temps, ici et là, dans les bistros du port.

De son pas pesant, Vlaminck foule à plaisir les landes et les plages.

— On ne devrait pas venir ici, dit-il, en automobile ! J'ai honte. Ça me fait honte, cette mécanique imbécile auprès des vieilles pierres, des vieux autels. Ce tombeau de Saint-Roman, ce géant formidable, en granit, à Locronan... Hein?... Est-ce que c'est beau?... Ça, c'est fait pour l'encens, pas pour les fumées de pétrole.

Et tout à coup, de même qu'un désir impatient l'avait poussé à venir, toute affaire cessante, Vlaminck a envie de rentrer chez lui, au plus tôt. C'est-à-dire en passant, malgré tout, par Brest et Saint-Malo pour voir où en est la reconstruction, l'âme de la reconstruction, l'âme offensée des corsaires.

— N'oublie pas que j'ai eu des marins dans ma famille, parmi les ancêtres, des capitaines hollandais, oui, et des rudes... Allez... On rentre... On reviendra au printemps, tu verras... Les ajoncs, le jaune des ajoncs... formidable ! M. S.

DE DERNIÈRE HEURE

La poire en deux

SAIGON

Les milieux politiques de Saïgon sont de plus en plus convaincus que l'actuelle offensive du Vietminh tend non seulement à déconcerter le général Navarre, qui ne parvient plus à faire face, mais aussi à revendiquer tout le Nord de l'Indochine au-delà du 16^e parallèle. Le pays serait ainsi coupé en deux comme la Corée, et il aurait une Indochine du Nord et du Sud.

Le corps expéditionnaire restant accroché au delta, le sort d'Hanoï et de ses environs serait réglé par un référendum, qui serait certainement favorable à Ho Chi Minh. Il y aurait ainsi des conditions pour traiter, mais coûteuses. Car, dès le moment où le Vietminh contrôlerait le golfe du Tonkin et tout le haut Mékong, le Cambodge et la Cochinchine seraient des proies faciles.

Réarmement à l'Est

BERLIN

Tandis que la conférence de Berlin se prépare dans les chancelleries, les Russes accordent une importance toute particulière au renforcement des dispositifs militaires dans leur zone en Allemagne. Des troupes fraîches, en particulier des blindés, ont franchi l'Oder, et les casernes

sont pleines à craquer. D'autre part, une campagne de grande envergure a été entreprise pour le recrutement de jeunes Allemands dans la Police populaire (« Volkspolizei »). Moscou, assure-t-on dans les milieux bien informés, a mis plusieurs millions de marks à disposition pour leur armement et leur instruction.

A quatre épingles

NEW YORK

La chaîne de radio Columbia a diffusé, comme chaque année, la liste des femmes les plus élégantes d'Amérique. Ce nouveau classement a déchaîné des tempêtes de protestation. Mme Paley devient l'Américaine la mieux parée et détrône la duchesse de Windsor qui tombe au dixième rang. La princesse Margaret d'Angleterre (on l'annexe pour cette grande cause) se voit décerner le numéro huit et Mme Bonnet, femme de l'ambassadeur français à Washington, le numéro quatre. L'an dernier, la reine d'Angleterre et Mme Eisenhower avaient été classées. Elles sont, cette fois, exclues de la liste.

Victor Mature et Kesselring

LONDRES

L'acteur américain Victor Mature se trouvait dans sa chambre, dans un grand hôtel de Londres. Par téléphone, il demanda au portier de lui apporter le plus vite possible les mémoires de Kesselring, dont on connaît le rôle durant la campagne d'Italie. Quelques instants plus tard, le portier frappait à la porte, le livre à la main et le sourire aux lèvres. Mais soudain, l'huis fut fermé brusquement, avec un cri de colère. Le portier s'était trompé de porte. Il avait présenté le volume à l'ex-roi Umberto d'Italie.

Edda évita-t-elle Perón ?

ROME

Il est hors de question qu'Edda Ciano épouse le colonel Perón, apprend-on à Rome. La fille aînée de Mussolini est rentrée en Italie après un long séjour en Argentine — où elle s'était rendue sur l'invitation de son frère Vittorio — et a réintégré l'appartement qu'elle occupe dans le quartier résidentiel romain des Parioli. A Buenos-Aires, Edda Mussolini et Perón se sont rencontrés au moins à deux reprises.

FOCARNO

Einstein en Europe

La petite ville de Focarno, en Toscane, attend fébrilement confirmation de l'intention qu'on prête au célèbre mathématicien Albert Einstein, Prix Nobel, de venir bientôt incognito en Europe afin de s'incliner sur la tombe de son frère Robert. Le 3 août 1944, à Focarno, la femme et les deux filles de Robert Einstein furent exécutées par les Nazis pour avoir refusé d'indiquer la cachette du frère du savant. Onze mois plus tard, Robert Einstein se suicidait dans la ville où sa famille avait subi le martyre. Jusqu'à présent, Albert Einstein s'était toujours refusé à entreprendre le voyage d'Europe.

BERLIN

Les «4» coûtent cher

On évalue de cinq à sept millions de marks les frais de la future conférence des quatre. Bonn devra aider Berlin-Ouest à payer le déficit. On sait que les ministres des Affaires étrangères se rencontreront probablement au siège de la commission de contrôle ; dans le voisinage immédiat se trouve un énorme building tout neuf appartenant à la firme Kahreiner. C'est là qu'on logera les journalistes, les radio-reporters et les photographes. Il faudra indemniser toutes les maisons de commerce qui ont déjà loué des bureaux dans cet immeuble et installer des lignes téléphoniques et des télécopieurs pour une somme de 800 000 marks au moins. Et si la conférence se tient ailleurs que prévu, la facture risque bien de doubler.

TÉHÉRAN

Soraya attendrait un enfant

On raconte que l'impératrice Soraya, épouse du shah d'Iran, attend un enfant. Ses apparitions en public sont plus rares et la coupe de ses vêtements laisserait supposer qu'un heureux événement surviendrait ces mois prochains. L'impératrice est la fille d'un prince de la tribu des Bakhtiari et d'une Allemande.

SARREBRUCK

Le Corbeau en Sarre

De nombreux Sarrois francophiles ont reçu des lettres de menaces et même, au nom d'une coutume qui a fait ses preuves, de petits cerueils ; les anonymes annoncent la prochaine prise de pouvoir allemande : « Dans un an, jour pour jour, nous aurons ta peau. Traître, ton compte est bon. Mort aux grands vassaux de Grandval... » Le chancelier Adenauer a jugé bon d'écarter Jacob Kaiser des négociations, le plus ardent ennemi de la cause française en Sarre, avec son ami le prince Zu Löwenstein. On sait que le prince organise des conférences où, patelin, il se dit ami de « la glorieuse France », qu'il attaque en sous-main. Les francophiles répliquent en jouant sur le mot Kaiser, disant qu'ils ne veulent pas pour empereur un homme qui n'a pas su devenir baron de la Ruhr.

NEW YORK

La déroute du tabac

Malgré la défense expresse du Département de la Justice qui considère ces réunions comme des violations de la loi antitrust, les producteurs de tabac américains ont tenu plusieurs assemblées secrètes. Leur émoi était dû à la publication d'un rapport médical signé par plusieurs savants qui prétendent que l'usage du tabac peut provoquer le cancer des poumons. A Washington, on raconte que d'autres spécialistes ont découvert une méthode pour arrêter les conséquences catastrophiques de cette contre-propagande. Ils ont persuadé les producteurs de former un comité d'action chargé de subventionner les recherches de médecins qui prouveraient que le tabac, loin d'être nocif, est bon pour la santé. Des dizaines de millions de dollars seraient mis à la disposition de ce comité. La bataille du tabac s'annonce comme la plus spectaculaire de l'année publicitaire.

LAKE SUCCESS

Malan est fâché

Le gouvernement sud-africain est vexé des critiques que l'Organisation des Nations unies lui fait au sujet de sa politique raciale. Il aurait décidé de quitter trois des organismes spécialisés dont il fait partie : l'UNESCO, la FAO et la WHO. Ces démissions prépareraient sa solennelle décision de quitter l'ONU. Ce départ serait grave. On sait bien que la SDN est morte de semblables abandons.

BONN

Caoutchouc allemand au vin rouge français

Les Allemands, de la part desquels il ne faut plus s'étonner de rien, vont fabriquer du caoutchouc synthétique avec du vin rouge de France. En effet, des entreprises chimiques de Marl, en Westphalie, utilisaient autrefois surtout de l'acétylène ; or, à la suite des démontages, cela ne leur fut plus possible. Elles durent avoir recours à un nouveau procédé à base d'alcool. Or, des Français viennent de leur offrir 500 mille hectolitres de vin rouge par an, au prix de 24 francs le litre. On pourra en tirer 40 000 tonnes d'alcool, puis 30 000 tonnes de caoutchouc. De cette façon, le litre d'alcool coûte 36 pfennings, soit moitié moins que l'alcool allemand. Les Allemands sont toutefois prévoyants : ils veulent que les Français leur garantissent 500 000 hectolitres par an, même quand les vendanges seront peu abondantes.

LOS ALAMOS

L'atome-colombe

On annonce qu'une société américaine a pris brevet pour utiliser les isotopes radioactifs afin de réduire les risques d'accident du travail. On sait le danger des presses à emboutir : trois compteurs Geiger ont été placés dans la zone où les mains de l'ouvrier risquent d'être happées par la machine. L'ouvrier porte aux poignets des bracelets chargés d'une petite quantité d'isotope radioactif qui, lorsqu'ils entrent dans le champ contrôlé par les compteurs, les font déclencher un dispositif électronique ; ce dispositif arrête instantanément la machine.



TOKYO

Palace pour permissionnaires

Un Sud-Coréen sur quatre est sans abri, mais les services de reconstruction de l'ONU ont été requis par le président Syngman Rhee pour transformer avec priorité, et pour un coût de deux millions de dollars, le « Banto Building » de Séoul en un grand hôtel de luxe. Ce fait a provoqué une vive indignation dans les milieux du Congrès, à Washington, où une commission spéciale d'enquête a été chargée d'éclaircir ce qu'un député a appelé la « folle des grands du président Rhee ». En réalité, l'hôtel de luxe n'est qu'un prétexte dont le président sud-coréen se sert pour retarder la reconstruction de son pays. Celle-ci entraînerait, en effet, le départ des troupes américaines ou leur transfert au Japon. Le président Rhee, traditionnellement hostile aux Japonais, préfère garder les Américains chez lui — et destine l'hôtel de luxe aux GI's permissionnaires.

DÉPÊCHES DE DERNIÈRE HEURE (Suite)

VIENNE

Chômage en Tchécoslovaquie

La nouvelle politique soviétique s'est traduite en Tchécoslovaquie et en Hongrie par l'annulation d'un grand nombre de commandes d'armement. Il en est résulté une crise de transition et le chômage a réapparu pour la première fois depuis la fin de la guerre. Les femmes tchèques, par exemple, ne sont plus employées si leur mari gagne plus de 1200 couronnes par mois (480 francs au taux officiel). En automne dernier encore, les femmes qui refusaient de travailler se voyaient privées de cartes de rationnement.

WASHINGTON

La diplomatie soviétique abrégée...

Lors de sa dernière entrevue avec l'ambassadeur de Grande-Bretagne, sir William Hayter, Malenkov aurait demandé à sir William ce qu'il pensait de la note russe du 26 novembre, relative à la conférence à « Quatre ». Sir William répondit que la note soviétique constituait un progrès sur les notes précédentes « en raison de sa relative brièveté ». « Vous préféreriez que nos notes soient plus succintes ? » aurait demandé Malenkov. « Décidément, oui » répliqua sir William. Malenkov se serait alors tourné vers Molotov et lui aurait dit : « Qu'à l'avenir vos notes soient plus courtes ». Cette histoire avait rencontré une incrédulité générale ; mais les sceptiques furent fort impressionnés par la brièveté des trois dernières communications russes.

LE CAIRE

Tourisme et cinéma

La vogue des films bibliques a incité pas moins de cinq compagnies d'Hollywood à projeter, pour cette année, des tournages à l'ombre des Pyramides. Pour éviter aux producteurs erreurs historiques et faux pas, le gouvernement du général Naguib a décidé de leur adjoindre à chacun un « officier du tourisme ». Celui-ci veillera notamment à ce que seuls les sites les plus attrayants soient filmés afin de ne pas décourager les touristes étrangers de venir visiter le pays des Pharaons.

TRIESTE

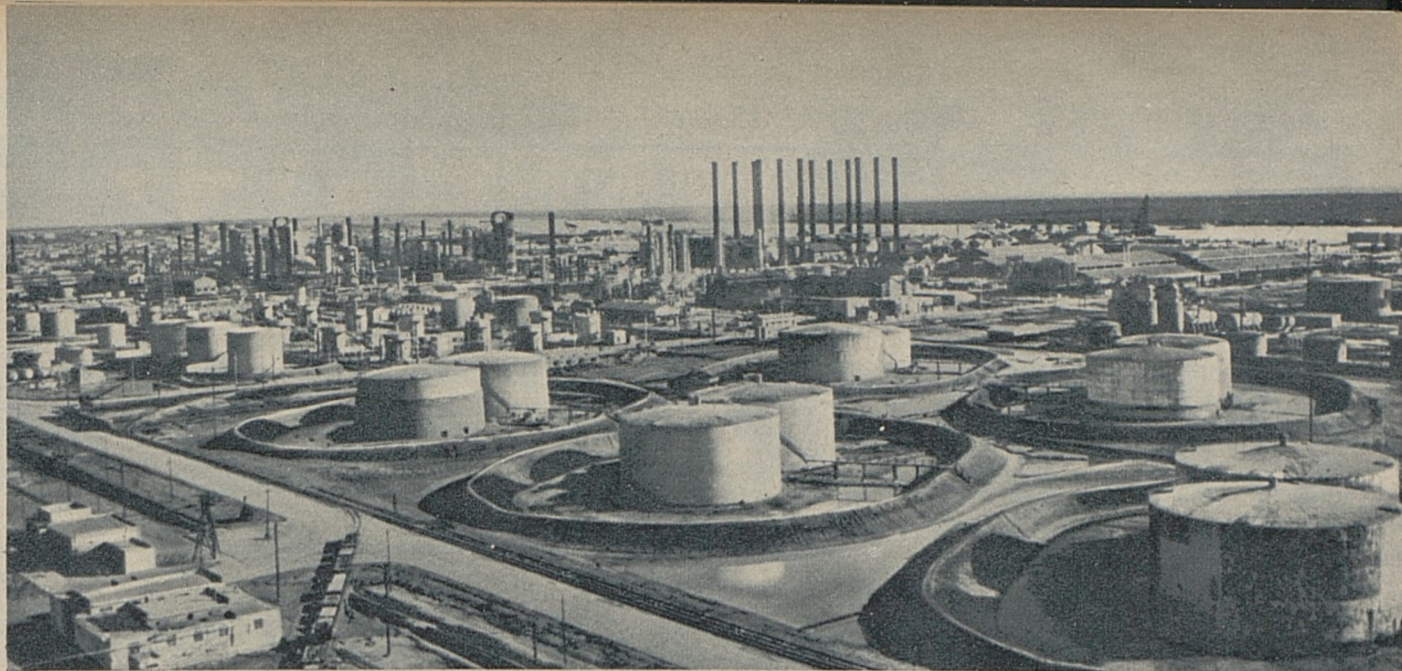
Don't go home !

Après une interruption de plus de deux mois, le journal des forces américaines à Trieste The Blue Devil paraît à nouveau depuis Noël. The Blue Devil avait cessé de paraître au lendemain de la déclaration du 8 octobre par laquelle Anglais et Américains annonçaient leur décision de transférer la zone A à l'Italie. Cette reprise fait supposer que les Anglais et les Américains n'envisagent pas d'évacuer Trieste pour le moment. Relevons aussi qu'en dépit de la tension entre l'Italie et la Yougoslavie, les échanges commerciaux ont été plus actifs que jamais. L'Italie a importé de Yougoslavie, en octobre et en novembre, 20 millions de livres de marchandises et en a exporté 60.

SÉOUL

Uranium en Corée

L'étain et l'uranium pourront sauver la Corée du Sud. C'est ce qu'affirme un rapport encore confidentiel du gouvernement sud-coréen, qui fait état de la découverte près d'Ulchin, sur la côte est de la péninsule, d'un très important gisement de casitérite, contenant 99 % d'oxyde d'étain. De la pechblende (minerai d'uranium) a été découverte près de Séoul. Le gouvernement sud-coréen compte porter sa production minière à 800 millions de francs par an.



Vue générale de la raffinerie bâtie par l'« Anglo-Iranian », avec les tanks de stockage au premier plan. Une grande partie de ces installations ont été dévorées par la rouille au cours de la longue crise entre Londres et Téhéran.

SUR LE MARCHÉ PERSAN

LA SECONDE ABDICATION D'ABADAN

A Téhéran, le leader religieux Kachani et le Dr Baghai, anglophiles notoires, mènent une campagne souterraine contre le « yankee » Zahedi. La foule du bazar porte le deuil symbolique de Mossadegh. La réserve dollars s'épuise. Les minarets des cheminées et les coupes des « tankers » rayent le ciel immobile d'Abadan, tandis que l'Euphrate va son train processionnel de bas-relief assyrien.

A Londres, on s'émeut. Il y a près de trois semaines, en pleine « City », dans le haut immeuble de l'« Anglo-Iranian », les représentants des grandes compagnies pétrolières se sont réunis comme des conspirateurs : les Américains de la Standard de New Jersey et de la California, de la Socony Vacuum, de la Texas Oil Company et de la Gulf Oil ; les Anglais de l'« Anglo-Iranian » et de la Shell ; les Hollandais de la Royal Dutch. Dans l'immense immeuble, les sept étages de l'imposante façade de Britannic House, ces messieurs ont ouvert leurs grosses serviettes et éparpillé les feuilles de leurs dossiers. Derrière les portes capitonnées, protégés par les huissiers impassibles, ils ont fait des projets d'avenir, dressé tout un plan d'équilibre. Les débats étaient secrets. La vérité a pourtant filtré. Et les milieux officiels ont beau démentir. On sait plus ou moins ce qui a été décidé.

D'abord la création d'une nouvelle société internationale pour distribuer le pétrole iranien, dont les actionnaires seront les groupes représentés à la conférence.

Le pétrole produit par la raffinerie d'Abadan sera reconnu la propriété du gouvernement iranien. Enfin, la production iranienne de pétrole sera très rigoureusement contrôlée durant les trois premières années, afin d'éviter une crise dans le marché mondial pétrolier : huit à dix millions de tonnes durant la première année ; douze à quinze millions la deuxième ; quinze à vingt millions la troisième. Le pétrole sera payé en livres sterling à Téhéran, sur la base du prix du golfe Persique, soit 1 shilling 6 pence par gallon.

On sait l'actuelle saturation du marché mondial. Pour suppléer à la défection iranienne, on a augmenté la production des îles Bahrein,

de Koweït, d'Irak. Un contrôle serré est indispensable si l'on veut éviter l'effondrement des cours mondiaux. D'où les savants calculs des experts, et leurs conclusions : Abadan ne doit d'abord produire que des huiles pour Diesel, des fuel oils et de l'essence ordinaire, puis, ensuite, des essences spéciales d'aviation.

Il a été enfin décidé que pour remettre en marche la raffinerie d'Abadan, on ferait appel à des techniciens anglais et américains, les Iraniens étant incapables de prendre en charge techniquement la production et le raffinage.

La terrible déception

Les hommes d'affaires de la « City » sont bouleversés. Ils savent garder leur calme sous leur chapeau melon. Mais, à savoir faire face au désastre, on ne s'y habitue pas pour autant. Or, une chose est sûre : l'Angleterre, qui n'a pas pardonné à Attlee la dérobade d'Abadan, croyait que la patience dynamique de Churchill rétablirait l'ancienne puissance de l'« Anglo-Iranian ». Non pas une restitution spectaculaire avec la remise en place des pancartes arrachées en 1951, le drapeau britannique au fronton et les croiseurs dans la rivière Chat-El-Arab. Mais, une discrète reprise en main, une fois fermée la parenthèse de l'abandon.

Or, la Corporation internationale (dont on se disait que, placée sous l'égide d'un organisme neutre, elle resterait néanmoins l'instrument de l'AIOC), semble bien devoir échapper au contrôle de l'Etat britannique. Le principe du monopole exclusif de l'Angleterre en Iran n'est plus admis. Les compagnies américaines, plus nombreuses, ont revendiqué la majorité. Elles tiennent le grand rôle dans le commerce mondial du pétrole. Elles ont droit à une part prépondérante.

En s'embarquant sur le « Mauritius », menacés par les deux vieilles canonnières iraniennes, les Britanniques ont définitivement tourné la page d'un livre glorieux. Ils emmenaient leurs bates de cricket et leurs cannes de golf. Mais ils ne laissaient pas seulement derrière eux les links, les courts ou les piscines du Gymkhana Club ; ils abandonnaient aussi 345 réservoirs de pétrole, 16 blocs de raffinage, 12 000 maisons semblables, avec leurs 12 000 vérandas et leurs 12 000 jardins identiques, des docks, des entrepôts : 31 760 000 tonnes de pétrole, 50 % de la production totale du Moyen-Orient, de quoi alimenter en carburant toutes les unités de la flotte de la Méditerranée et de l'océan Indien. Abadan signifie prospère ; cet invraisemblable amoncellement de béton, avec ses palmiers plantés comme des réverbères le long de ses avenues à angle droit, semble sorti d'une planche de dessin technique. Quarante ans auparavant, il n'y avait là qu'un sordide village de pêcheurs, dans cette plaine incandescente et marécageuse où l'Euphrate et le Tigre se rejoignent de toute leur boue et de toutes leurs algues pourries. Un monde vert et jaune, dont la compagnie avait d'ailleurs fait ses couleurs, en marquant ses avions et ses bateaux-citernes. Une ville énorme s'était pourtant dressée, fière de ses 200 000 habitants, de ses autobus, de ses voitures-pompiers, dans le paysage le plus inflammable qui soit. La passion populaire et patriotique est un incendie qu'on n'avait pas prévu. Les oilmen n'eurent pour extincteur qu'une bien faible rhétorique. Aujourd'hui, ce n'est pas le feu qui a raison des réservoirs d'Abadan, mais la rouille.

Si l'accord est signé avec Téhéran, les techniciens britanniques reviendront occuper leurs bungalows et leurs tables de club ; ils débarqueront avec leurs raquettes et leurs parapluies ; ils élèveront de nouveaux chiens pour remplacer ceux qu'ils durent faire endormir avant leur départ, ils recevront le Times. Mais ils ne seront pas seuls : ils auront pour compères des gens bruyants, à cravates phosphorescentes et à chemises multicolores, qui joueront au base-ball, boiront du coca-cola delicious and refreshing, et donneront de grandes claques sur l'épaule.

Terrible humiliation. Les Britanniques ne seront plus seuls. Eric Drake, general manager de l'« Anglo-Iranian » avant l'abdication, était un long gentleman de 1,95 mètre, aux lunettes de myope distingué. Il ne viendra pas réoccuper sa villa de mauvais style persan, à Koramshar, de l'autre côté de la rivière, avec son gazon du Surrey, ses roses du Gloucestershire, et, dans la grande salle à manger, sa longue table victorienne et ses gravures de chasse.

Si la parenthèse se ferme, il s'en ouvrira aussitôt une autre. Malgré Winston Churchill qui, en 1912, inaugurerait l'histoire du pétrole, en raflant à la Banque ottomane toutes ses parts légitimes. L'histoire est décidément une perpétuelle surprise. Charles-Henri FAVROD.



Pour amener à la raffinerie, située près du port d'embarquement, le pétrole des puits disséminés dans la région, des centaines de kilomètres de « pipe-lines » durent être posés dans le désert. On a commencé de les réparer en vue de leur remise en activité.



VU DANS LE MONDE

« Je suis heureuse de vous voir »

◀ C'est par ces paroles que la reine Elisabeth salua le lieutenant-colonel F. W. Voelcker, vétéran de la guerre de Corée, qui lui était présenté à l'hôpital d'Auckland, capitale de la Nouvelle-Zélande. La reine et le duc d'Edimbourg continueront sur le continent australien leur voyage circumterrestre.

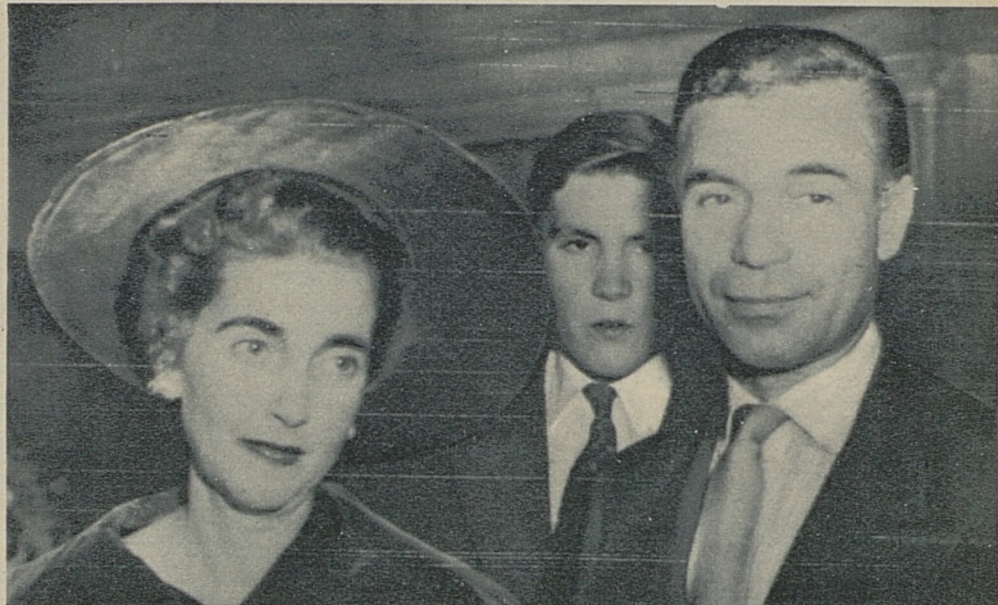
Il a retrouvé l'Amazone et la liberté

▶ L'explorateur Michel Perrin assure avoir découvert les vraies sources de l'Amazone au cours d'un voyage où sa compagne, l'étudiante péruvienne Teresa Gutierrez, se noya dans un accident de canoë. Emprisonné à Lima, Perrin fit la grève de la faim et fut, enfin, remis en liberté. Sa mère l'a accueilli à son retour en France.



Londres a trouvé cette visiste déplacée

Aneurin Bevan, chef de l'aile extrémiste du Labour, avait fait mauvaise impression à Londres en publiant dans un journal égyptien une critique de la politique extérieure britannique depuis le temps de Bevin. Après sa récente visite au chevet du général Naguib, on trouve, dans la capitale anglaise, que la mesure est comble.



Barbara Hutton — Porfirio Rubirosa : 5 à 4

Toujours un peu mélancolique, la milliardaire américaine Barbara Hutton vient d'épouser à New York le diplomate dominicain Porfirio Rubirosa, ex-mari de Danielle Darrieux et récemment rentré en grâce dans son pays. Barbara en est à son cinquième mariage et Porfirio à son quatrième.



Relâchés par les Russes

H. Cox (à droite) de la police militaire américaine, et le matelot H. Towers, disparu en 1951 en Finlande, ont été relâchés par les Russes et remis aux autorités américaines à Karlhorst. Cox avait été enlevé en 1949 du secteur britannique de Berlin. Il assura avoir été maltraité durant son séjour de plus de quatre ans dans les geôles soviétiques.



800 Allemands de retour

Après des séjours dans des camps russes et sibériens qui durèrent parfois plus de huit ans, huit cents prisonniers allemands ont trouvé grâce et sont revenus en Allemagne. Ils étaient vêtus à la mode soviétique et furent réconfortés dès leur passage de la ligne de démarcation à Herleshausen. Le chancelier Adenauer leur rendit visite.

A BOURG, CAPITALE D'UN JOUR DES MONARCHIES ÉTEINTES,

Robert de Habsbourg a épousé Marguerite de S



Les mariés photographiés au télé-objectif pendant la cérémonie religieuse.

Un empereur, deux impératrices, un roi, deux reines, 30 altesses royales et les représentants du Gotha s'étaient donné rendez-vous à Bourg. 100 journalistes étaient accourus du monde entier pour décrire les fastes

de cérémonies qui allaient, pendant 48 heures, faire oublier aux vedettes de ces journées les amertumes de l'exil.

Il appartient d'abord au maire de Bourg, M. Mercier, de recueillir le « oui » sacramentel

des deux fiancés dans la petite salle de l'Hôtel de Ville, ornée en tout et pour tout du buste d'une Marianne souriante.

C'est dans le crépitement des *flashes* des photographes qu'il posa à l'archiduc Robert de

Habsbourg la question rituelle : « Monseigneur de Habsbourg-Lorraine, consentez-vous à prendre pour épouse Son Altesse royale la princesse Marguerite de Savoie-Aoste ? »

« Oui », répondit une voix assurée.



En gare de Bourg, Robert de Habsbourg bavarde avec sa future belle-mère, la duchesse d'Aoste, née Anne de France, sœur du comte de Paris, qui refusa l'invitation pour lui et les siens.



A deux heures du matin, le jour du mariage religieux, devant la chambre 39 à l'Hôtel de France, il n'y avait qu'une paire de souliers, celle de l'archiduc Robert. La princesse Marguerite, sa femme devant la loi, ne l'était pas encore devant Dieu.



Les chefs des deux maisons que vient de rapprocher le mariage de l'archiduc Robert et de la princesse Marguerite bavardent ensemble. L'archiduc Otto et le roi Umberto portent l'un et l'autre le collier de la Toison d'or.

e Savoie-Aoste

C'est dans la pittoresque capitale de la Bresse que s'est déroulé, la semaine dernière, le plus fastueux mariage de l'année : celui de l'archiduc Robert de Habsbourg, fils cadet de l'impératrice Zita, et de Marguerite de Savoie-Aoste, fille de la duchesse d'Aoste née Anne de France.

Quelques secondes plus tard, la gracieuse princesse acquiesçait à son tour, d'une voix un peu plus émue.

Les photographes réalisèrent alors, avec soulagement, que la signature des registres d'état civil leur laisserait suffisamment de loisir pour fixer cette minute solennelle, l'archiduc Robert n'ayant pas moins de 16 prénoms à calligraphier.

Le soir, un dîner « familial » réunissait dans le plus grand hôtel de Bourg 36 convives de sang royal. L'impératrice Zita et la duchesse d'Aoste, mères des deux fiancés ; l'empereur Otto ; le roi Umberto et leurs épouses occupaient les places d'honneur autour des fiancés. La plupart des convives masculins portaient au cou la Toison d'or.

A la réception qui suivit, on reconnaissait les plus grands noms de France, d'Autriche et d'Italie. Le prince Guy de Polignac, dans son rutilant uniforme des Chevaliers de Malte, fut très remarqué. L'archiduchesse Yolande disputait à sa belle-sœur, la princesse de Liechtenstein, et à la baronne Selvaggi, épouse d'un député monarchiste italien, la suprématie de l'élégance.

Une ravissante jeune fille de 16 ans fut également très entourée. Il s'agissait de la jeune princesse Alexandra Torlonia, un des plus grands noms de l'aristocratie italienne, fille du prince Torlonia et de l'infante Béatrice d'Espagne. Au cours de la soirée, elle ne quitta guère le prince héritier de Naples.

Naturellement, l'apothéose de ces royales journées fut la cérémonie religieuse dans la merveilleuse église de Bourg que Marguerite d'Autriche fit construire à la suite d'un vœu. Cette église qui, depuis 50 ans, n'est plus qu'un musée, avait été rendue au culte pour la circonstance grâce à l'autorisation de l'évêque de Belley. De bonne heure, tandis que l'archiduc Robert et la princesse Marguerite étaient partis communier dans une humble chapelle de la capitale bressanne, une foule considérable se dirigeait vers Bourg, où des CRS en grand uniforme formaient une haie d'honneur. Des étudiants autrichiens en costume brodé et rutilant, des ouvriers monarchistes italiens brandissant des pancartes au nom de leurs usines, des princes en habit et haut-de-forme et des princesses en robe longue, la tête couronnée de diadèmes étincillants, avaient pris place aux emplacements qui leur étaient réservés.

Quand, au son des trompettes, les fiancés firent leur entrée dans l'église, l'impératrice conduisait son fils et le roi Umberto sa nièce, vêtue d'une somptueuse robe en satin ivoire et le visage auréolé d'un voile porté avant elle par sa mère, Anne de France. Le nonce apostolique, Mgr Marella, donna sa bénédiction aux deux époux et lut le télégramme du Souverain Pontife, et la cérémonie s'acheva au son des hymnes nationaux des deux pays réconciliés. A la sortie de l'église, une délégation de jeunes Bressannes remit à la mariée un bouquet de marguerites. Ce fut probablement le plus humble des cadeaux qui lui furent remis en cette journée, probablement aussi celui dont elle fut le plus touchée.

Et quelques heures plus tard, tandis que les monarchistes italiens se livraient, devant l'hôtel du roi Umberto, à une manifestation dont l'exubérance ne troubla pas la sérénité de la police française et républicaine, les altesses commencèrent à ranger dans leurs valises leurs décorations désuètes, et le couple princier quitta en voiture Bourg, capitale d'un jour des monarchies éteintes.

Reportage Raymond DAROLLE.

(Six photos Darolle, trois photos Yves Debraine)



Le sourire le plus charmant — et le plus photographié — fut celui de la jeune princesse Torlonia (à droite). Agée de 16 ans, cette petite-fille d'Alphonse XIII fera ses débuts officiels dans le monde lors d'un bal somptueux qui sera donné à Rome en février en son honneur. Au cours de la soirée, elle ne quitta guère le prince héritier de Naples, fils d'Umberto, et la princesse Maria Pia, fille aînée du roi d'Italie.



La mère du marié, l'impératrice Zita, veuve de l'empereur Charles IV, reçut l'hommage de tous les invités.



Les rutilants uniformes des Chevaliers de Malte du prince Guy de Polignac et du comte de Béarn ne pouvaient passer inaperçus. Une petite rivalité les opposa aux Chevaliers du Saint-Sépulcre qui devaient assister à la cérémonie. Les Chevaliers de Malte obtinrent d'avancer de 30 centimètres à l'intérieur de l'église.



Le seul souverain régnant, parmi toutes les têtes couronnées présentes, était le prince François-Joseph II de Liechtenstein que l'on voit à gauche, bavardant avec le prince Conrad de Bavière.



Une extraordinaire vieille dame de 81 ans parvint à déjouer la vigilance du service d'ordre et à se faufiler parmi les invités. C'était une journaliste autrichienne — assurément la doyenne de sa profession. Le roi Umberto, amusé, posa volontiers pour cet intrépide reporter.



La championne de l'URSS ayant été éliminée par une blessure au pied, l'équipe de fond déléguée par le grand pays de l'Est est réduite à cinq jeunes filles. Leur entraîneur, Basjenov, est maître de sports à Leningrad. De g. à dr. : Margarita Maslennikova, 23 ans, étudiante en mathématiques ; Alvetina Leontieva, 23 ans, étudiante en éducation physique ; Valentina Tsareva, 22 ans, maîtresse de sports ; Sophia Souchina, 23 ans, professeur de littérature ; Lilian Katkova, 18 ans, étudiante en éducation physique.

Le rideau de fer s'est ouvert pour laisser venir les skieuses russes

Des équipes nationales nombreuses sont inscrites aux prochaines courses de Grindelwald, mais il n'en est pas une qui représente une attraction plus spectaculaire que le groupe de six skieuses soviétiques arrivées récemment dans l'Oberland bernois. C'est la première fois que de jeunes Russes franchissent les frontières de leur pays pour se mesurer avec leurs rivaux

scandinaves ou du centre de l'Europe. Le ski de fond n'est encore que peu pratiqué par les dames et l'on attend les résultats de Grindelwald avec une impatience extraordinaire.

Nous connaissons fort peu ici la valeur du ski russe moderne et les jeunes filles qui sont nos hôtes depuis quelques jours n'ont pas du tout l'air de vouloir nous faire des

conférences là-dessus. A toutes les questions, elles se bornent d'abord à répondre qu'on verrait bien le jour du concours. Mais quand notre reporter les eut complimentées sur leur fraîche mine, l'interprète Boudanov voulut bien prononcer cette courte déclaration :

— En certaines parties de l'Union soviétique, la course de fond est un sport populaire au même titre qu'en Norvège. Des familles entières font à ski de longues promenades dominicales. Nous nous réjouissons beaucoup de prendre contact avec les skieuses de Scandinavie et de l'Europe centrale. Nous avons délégué en Suisse les meilleures représentantes de toutes les parties de l'URSS, afin de nous préparer pour les championnats du monde en Suède. C'est à Kloten que nous avons vu la Suisse

pour la première fois. Les installations sont magnifiques et nous ont plu. A Grindelwald, nous nous sentons fort bien ; nous avons même été surpris de la cordialité de la réception. L'Oberland bernois nous paraît être un terrain idéal pour une confrontation entre nos adversaires et nous. Toutes nos jeunes filles sont étudiantes ou membres du corps enseignant. Malheureusement, elles ont peu d'entraînement, car la neige a manqué en Russie. Et à peine arrivées à Grindelwald, voilà que la meilleure, la championne de l'Union soviétique, Liobov Vosyrevva, s'est douloureusement blessée au pied. Double malchance !

Pour notre part nous souhaitons bonne chance aux sympathiques membres de l'équipe féminine russe. R.



Quatre fonctionnaires accompagnent les six jeunes sportives. Ils veillent à ce que les skieuses qui représentent leur pays soient aimables, mais restent tout de même réservées dans leurs contacts avec le monde extérieur. A gauche, portant chapeau, le chef de la délégation, Sozokine, fonctionnaire à la direction des sports de l'Union soviétique, à Moscou ; au centre, Mme Bolotova, qui entraîne les jeunes filles et les conseille, Moscovite elle aussi ; à droite, coiffé d'une casquette, l'interprète Boudanov qui parle couramment l'anglais et le français.

Margarita Maslennikova, championne de la province de Leningrad et qui possède également une bonne réputation dans l'athlétisme léger, court dans un style presque parfait et fait la plus grande impression sur les observateurs. Avec cela, elle est presque aussi jolie qu'Alvetina Leontieva. (Photos Gerbor/Comet)



ONT CHOISI GRINDELWALD

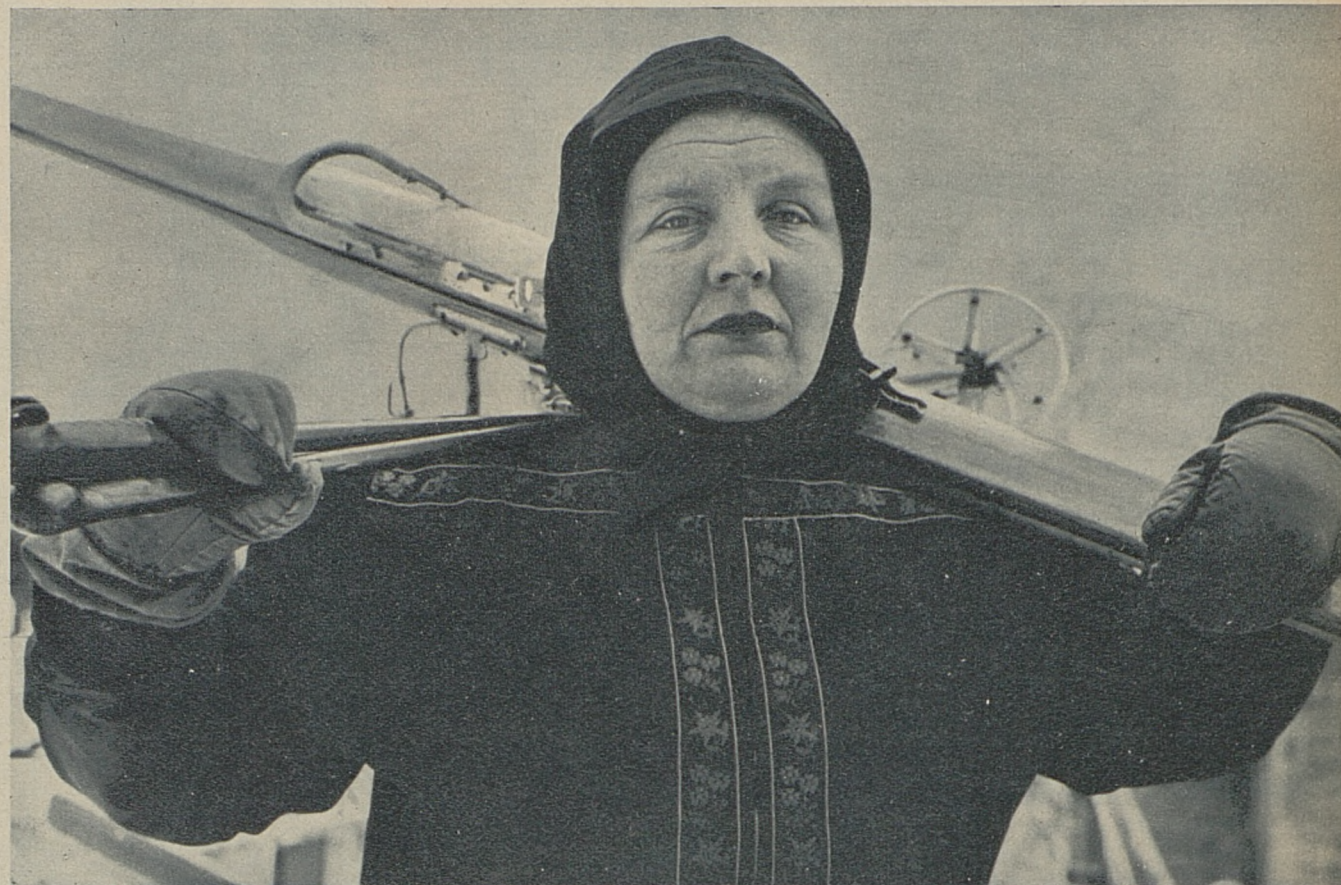
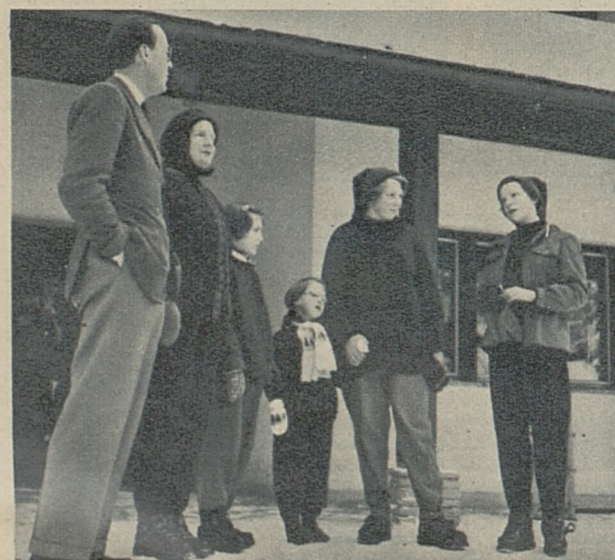
LA REINE JULIANA M'A RÉCITÉ UN POÈME FRANÇAIS DE DU BELLAY!



Arrivée à la station de First, à 2000 mètres d'altitude, malgré un froid violent et une neige tinglante, la reine Juliana se prépare à plonger dans la longue descente vers Grindelwald.



Redescendue, elle retrouve son mari, le prince Bernard, qui est venu, de Hollande, la rejoindre, en voiture. Il est tombé en panne de batterie, à 6 kilomètres de l'arrivée et raconte sa mésaventure à sa femme et au professeur de ski.



▲ Au départ de l'hôtel, la reine porte elle-même ses skis sur l'épaule. Vêtue d'un équipement qui ne la distingue d'aucune autre skieuse, elle passe la plupart du temps inaperçue.

Non, monsieur, m'a dit la reine Juliana, c'est inutile d'insister, je ne tiens pas à ce que vous fassiez des photos pendant que je fais du ski...

— Mais, majesté, je vous ai suivi jusqu'ici, dans cet espoir.

— Ne le regrettez pas, car, si je me souviens bien, il y a un poème français qui dit :

« Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage — Ou comme celui-là qui conquiert la Troie — Et puis s'est retourné, plein d'usage et raison — Vivre entre ses parents, le reste de son âge... »

— Merci, majesté, de cette citation de Joachim du Bellay, mais il n'était pas photographe, lui !

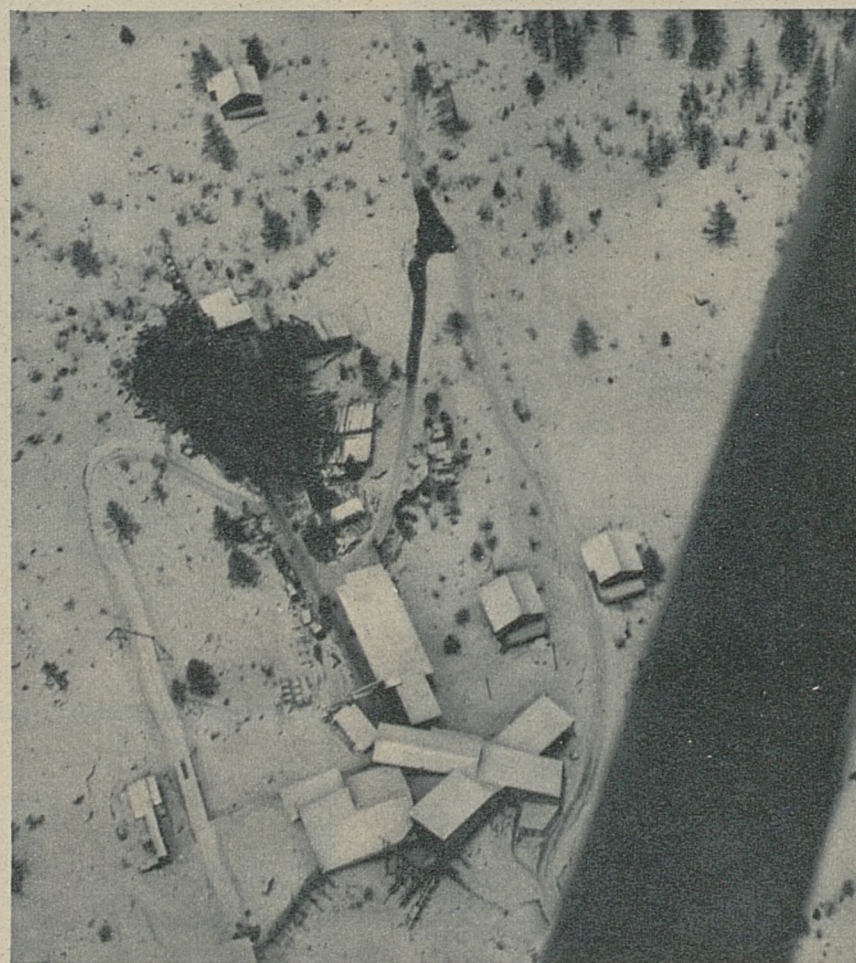
Il n'y eut rien à faire, Sa Majesté Juliana, reine des Pays-Bas, veut passer des vacances tranquilles, sans journalistes, sans policiers et sans protocole. C'est pourquoi on la voit quitter son hôtel, skis sur l'épaule et disparaître dans la foule anonyme des skieurs en vacances, faire la queue, au ski-lift, comme tout le monde !

▲ Voici la famille au complet (de g. à dr.): le prince Bernard, la reine, et les princesses Margaret, Marijke, Béatrice et Irène. — (Photos Debraine)

INCENDIE A AROLLA

On annonçait dimanche matin 3 janvier la destruction par le feu de toute l'agglomération de baraquements pour les ouvriers et pour les dépôts, à Arolla, sur les Haudères, en Valais, avec, pour effets, du chômage et le retard des travaux de la Grande-Dixence. En conséquence, vu l'importance de l'événement, notre envoyé spécial frêta pour notre compte l'avion de Geiger et prit cette photographie. Le sinistre, fort grave sans doute, était loin cependant d'atteindre les proportions indiquées. Au lieu d'un million de dégâts, l'on ne parle plus que de trois cent cinquante mille francs (ce qui demeure évidemment considérable) et les travaux ne seront pas retardés, pas plus que des centaines d'ouvriers ne seront mis au chômage.

Henri Jaccard



Nos meilleurs vœux M. le Président!



Le doyen du Corps diplomatique, Mgr Gustavo Testa, nonce apostolique, fut, selon la tradition, le premier à pénétrer dans le salon où M. Rubattel attendait les diplomates.

Le 1^{er} janvier
au
Palais fédéral

Selon la tradition, les diplomates étrangers accrédités à Berne sont venus présenter leurs vœux, le matin du 1er janvier, au président de la Confédération. C'est donc M. Rodolphe Rubattel qui les reçut cette année, et qui, à son tour, chargea ambassadeurs et ministres de transmettre les souhaits du gouvernement et du peuple suisse à leurs pays respectifs.



S. E. Mlle Frances Elizabeth Willis, ambassadeur des Etats-Unis, eut un entretien cordial avec le président Rubattel, d'où la gaieté n'était pas exclue. →



La Grande-Bretagne était représentée par S. E. sir Lionel Henry Lamb, ambassadeur à Berne, que M. Rubattel reçut avec sa sympathique cordialité qui excelle à déridier les visages les plus solennels.



S. E. M. Jean Chauvel, ambassadeur de France, arrive au Palais fédéral, suivi de quelques-uns de ses collaborateurs. (Reportage Y. Debraine, Lausanne)



Ayant à son tour présenté ses vœux, S. E. M. Hsuan Feng, ministre de la Chine populaire, quitte le salon de réception, un sourire énigmatique aux lèvres.



Le ministre d'URSS, S. E. M. Fedor F. Molotchkov, serra, souriant, la main du président. Il souhaita une excellente année à la Suisse, vœu que M. Rubattel lui répéta, avec plaisir, pour l'URSS.

Début d'un grand récit documentaire :

LA
SEMAINE
PROCHAINE

L'histoire romantique de la Maison impériale de Perse

Dans la vieille ville magique de Téhéran se déroule l'histoire mouvementée de la dynastie fondée par Reza shah et continuée par le jeune empereur Mohammed Reza, époux des belles Fawzia et Soraya. Dans les milieux qui touchent de près à la Cour, notre collaborateur W. Bretzholz, auteur de ce grand récit, a reçu des compliments pour la perfection de sa documentation et la parfaite authenticité des nombreux secrets qu'il est parvenu à dévoiler dans ce récit où se mêlent les intrigues de la politique et de l'amour.

LA VIE ROMANDE



SOUS RÉSERVE DE MODIFICATIONS DE DERNIÈRE HEURE

LES SPECTACLES

Grand Prix théâtral Lausanne-Genève

Parmi les 537 manuscrits qui lui furent envoyés, le jury du Grand Prix théâtral Lausanne-Genève a choisi la pièce de Claude Baldy, *Si vous aimez ceux qui vous aiment*. On y parle d'un prêtre et d'un médecin. Ces deux personnages sont à la mode depuis quelques années. Le Dr Schweitzer est presque béatifié, et, en 1952, le Prix Goncourt a couronné un roman qui racontait l'histoire d'un prêtre. Mais ces raisons seules n'ont pas suffi pour attirer l'attention du jury. La pièce de Baldy, on nous l'a dit, est une œuvre forte, d'un style vigoureux et qui possède de réelles qualités théâtrales. Son auteur a touché 12 000 francs suisses. On ne donne pas une telle somme à la légère. Nous attendons donc avec confiance cette création. — La pièce met en scène un prêtre de campagne, très aimé de ses paroissiens. Soudain, il perd la foi. Il abandonne l'habit ecclésiastique et reprend son métier de médecin. Sous la blouse blanche, il croit pouvoir continuer son œuvre d'apaisement, de guérison. Il s'aperçoit bientôt que c'est impossible. Un médecin ne peut dire ce qu'un prêtre a la possibilité de laisser entendre. Au deuxième acte, une cliente qu'il a conseillée se jette au lac. C'est un échec. L'ancien prêtre demande conseil à son évêque. Il se confesse. Il est touché par la grâce. Il rentre dans les ordres. — Cette œuvre sera créée au Théâtre municipal de Lausanne le 7 janvier. Elle bénéficiera d'une distribution importante, en tête de laquelle on remarque André Reybaz, dont le talent est très apprécié. Michèle Alfa sera à ses côtés. Les décors sont d'Yves Bonnat, la mise en scène de Pierre Valde. *Dates des représentations* : Lausanne, du 7 au 10 janvier; Comédie de Genève, du 12 au 14 janvier.

Tournées françaises

Marc-Gilbert Sauvageon, auteur de *Treize à table* que la Tournée Herbert joue en Suisse romande, est l'un des représentants du théâtre du boulevard. C'est-à-dire que son seul but est de plaire, sans chercher à démontrer quelque philosophie ou à se perdre dans les subtilités de l'analyse de l'âme et du cœur. *Treize à table* a pour point de départ la superstition qui veut que le chiffre 13 porte malheur. Le soir du Réveillon de Noël, une maîtresse de maison s'aperçoit,

avec terreur, qu'elle a treize invités. Elle invente mille ruses pour en obtenir un quatorzième. Elle a un instant de répit : un docteur qui devait venir est appelé d'urgence pour un accouchement. Hélas, pour le malheur de l'hôtesse, et pour le bonheur de la mère, l'accouchement se fait sans douleur, et à toute vitesse. Le docteur revient. Ils sont de nouveau treize. Et la soirée continue, enrichie de gags et de péripéties. — Tout est dans le titre, et dans le dialogue. Sauvageon n'est pas Sacha Guitry. Il lui arrive pourtant d'avoir de l'esprit et d'amuser les spectateurs. Ce genre de théâtre est excellent aussi pour faire valoir les acteurs. Et en tête de la distribution que nous verrons, se trouve Simone Renant, actrice subtile, intelligente, vedette de nombreux films. A ses côtés, Gilbert Gil, que l'on vit dans la « Symphonie pastorale », et une bonne troupe d'acteurs parisiens. *Treize à table* passera à la Comédie de Genève du 8 au 10 janvier et au Théâtre de Neuchâtel les 12 et 13 janvier.



Claude Baldy. (Photo Almsy)



André Reybaz figure en tête de la distribution de « Si vous aimez... » (Photo Bernard)

Mimes et danseurs

Lausanne. Le mime parisien Marcel Marceau et sa compagnie se produiront au Théâtre municipal le 12 janvier. Elève de Dullin et de Decroux, Marceau se présentera seul dans la première partie du programme. La seconde s'inspirera du « Manteau » de Gogol. Le lendemain, sur la même scène, le danseur José Torres et sa partenaire.

La France à Gstaad

On annonce pour le 9 janvier, à Gstaad, un gala Maurice Chevalier.

Variétés genevoises

Lys Assia, la fantaisiste aimée, sera la vedette du Palladium de Genève, du 7 au 10 janvier.

CONFÉRENCE

Lausanne. Le 13 janvier, à l'aula de l'Université, de 18 à 19 heures, le romancier lausannois Mercanton parlera de « Don Quichotte, le génie de l'Espagne », sous les auspices des Etudes de Lettres.

LES EXPOSITIONS

GALERIES GENEVOISES

Cabinet des Estampes (promenade du Pin 5). Jusqu'à fin janvier : Graveurs norvégiens d'aujourd'hui. Organisée par le Musée d'Art et d'Histoire et placée sous le patronage du ministre de Norvège à Berne, cette exposition sera une révélation pour beaucoup — et aussi l'occasion d'un amical et fécond contact entre artistes suisses et norvégiens.

Musée de l'Arbénée. Du 9 au 28 janvier, l'Institut jurassien des Sciences, Lettres et Arts organise une importante exposition de peintres jurassiens : au total, plus d'une centaine d'œuvres. Dans le même édifice, Salle Crosnier, du 9 au 18 janvier, seront exposés les portraits exécutés par les candidats au Prix Harvey. Le nom du lauréat sera proclamé le jour du vernissage. *Galerie Motte.* Du 10 au 19 janvier, exposition des œuvres des peintres participant au 3e Prix de la jeune Peinture genevoise, concours organisé par la galerie en question.

Galerie Muriset. « Vues de la Suisse romande et des environs de Genève », exposition de gravures anciennes, aquarelles et documents divers.

Le Canada à Genève. L'ambassade du Canada et la délégation canadienne au Centre européen des Nations unies patronnent du 7 au 17 janvier, à l'Hôtel du Rhône, l'exposition « Cités du Canada ». Pays jeune et vigoureux, le Canada intéresse vivement l'Europe, notamment les pays de langue française en raison de sa forte minorité (30 %) parlant notre langue. L'exposition de Genève consistera en une cinquantaine de toiles de peintres canadiens contemporains et consacrées uniquement à des villes de leur pays, de la grande métropole de style américain à la petite cité provinciale d'atmosphère française ou de style victorien. Après Paris, Rome, Londres et Genève, cette exposition ira encore à Stockholm et à Madrid avant de regagner le Canada.

GALERIES LAUSANNOISES

Vieille Fontaine. Du 7 au 28 janvier, cette galerie présente le peintre lausannois Paul Froidevaux et la plasticienne vaudoise Jacqueline Friolet. Froidevaux groupe une série de paysages vigoureusement brossés et Jacqueline Friolet, des statuettes polychromes pleines de grâce. (Cette artiste a reçu en 1953 le Prix fédéral de Modelage.)

La Galerie Paul Vallotton expose jusqu'à fin janvier une importante collection de tableaux de maîtres.

LES CONCERTS

Genève. Le 11, à 20 h. 30, à la Cour Saint-Pierre, récital de chant de Jos. Vadala, accompagnée par le pianiste Johan Otten. Au programme : « Lieder » de Mahler, « Ariettes oubliées » de Debussy, « English Songs » d'Hindemith et « Selected Songs » de Rachmaninoff.

Lausanne. Le 11 janvier, à 20 h. 30, à la Maison du Peuple, le Quatuor Vegh jouera sous l'égide de « Pour l'Art ». Est-il nécessaire de rappeler que ce quatuor est l'un des meilleurs ensembles de musique de chambre actuellement connus ? Il jouera le « Quatuor K. 428 » de Mozart, le « Quatuor No 2 » du Hongrois Kodaly et le « Quatuor No 15 » de Beethoven. Le chef, le violoniste Sandor Vegh, a été nommé récemment professeur de virtuosité au Conservatoire de Bâle.



Le Brésil, pays des légendes et du progrès, retrouve dans son passé récent l'aventure au goût de sang. Les « cangaceiros » ont marqué son XIXe siècle.

LE CINÉMA

O CANGACEIRO

Qui sont les *cangaceiros* à qui le Brésil dédie son premier grand film ? Ce sont les bandits qui, durant un siècle, ravagèrent le nord-est du pays. Ils tiraient leur nom du *cangaço* qui désigne l'arsenal dont ils s'équipaient ; ils s'étaient organisés en bandes. Sauvages, mais ayant un code d'honneur et un sentiment exaspéré de la justice qu'ils entendaient appliquer eux-mêmes, cruels, mais romantiques, ces bandits sont entrés presque vivants dans la légende. Pour ne pas oublier ce que fut son XIXe siècle, le Brésilien moderne se penche sur ce passé récent et retrouve l'accent profond des fabuleux *cangaceiros*. Un cinéaste de grand talent, Lima Barreto, retrace un épisode de leur vie mouvementée : un lieutenant, Teodoro, déroge aux lois de son clan et se prépare à fuir avec une jeune fille enlevée à son village. Le chef du clan, Galdino, propose un marché au coupable. Il partira, sans courir, et quand il se trouvera à quatre cents mètres du camp, les hommes de Galdino ouvriront le feu sur lui, à raison d'une balle par tireur. Remarqué au dernier Festival de Cannes, le film de Barreto y a reçu une double récompense : pour l'accent tragique de son récit d'aventure, et pour la musique qui l'accompagne.



Galdino et Teodoro (Milton Ribeiro. Devant lui, Alberto Ruschel) sont destinés tous deux à une mort brutale, conclusion de leur vie sauvage.

vidualité propre. Valet de chambre d'un avocat parisien, l'affable et brave Honoré ne manque pas une occasion de mettre les pieds dans les plats. Ses gaffes font la joie du public toujours friand de benêts, et cette joie redouble d'intensité quand Honoré, berné, fait pitoyable mine. Elle est déçue lors, finalement, le sort se montre clément à l'égard de ce pauvre garçon, lui apportant la fortune (dix millions trouvés) et l'amour sous les traits d'une petite bonne qu'il épouse. Il voit en outre que tout bienfait porte en soi sa récompense, et tout méfait son châtiement, puisque le vilain gangster qui le poursuivait de son ire est, en conclusion de cet amusant vaudeville, arrêté et jeté en prison. Candide et bienveillant, Jean Richard est entouré excellentement par Jean Martinelli, Michèle Philippe, Geneviève Kervine, Jean-Marc Thibault et Jeanne Fusier-Gir. Une belle équipe pour *Belle Mentalité*.

BELLE MENTALITÉ

Jean Richard, nouveau comique du cinéma français, est, dit-on, une sorte de Bourvil. Il ne peut évidemment pas nier la parenté de son comique paysan avec celui du célèbre Normand. Jean Richard prend pourtant bien soin de donner à son personnage une indi-



Geneviève Kervine et Jean Richard, dans le film d'André Berthomieu, forment un couple aussi charmant que comique.

LES SPORTS

DANS NOS STATIONS

Château-d'Ex. Le 9 janvier, Challenge Cuénod (curling) et tournoi de hockey sur glace ; les 9-10, championnat des Monts-Chevrouils (descente, slalom, fond).
Verbier. Les 9-10 janvier, descente aux flambeaux et Coupe de Verbier (fond, descente, slalom).
Villars-Chesières. Les 9-10 janvier, championnats suisses de patinage artistique pour seniors, tournoi de hockey sur glace.
Champéry. Les 7-8 janvier, tournoi de hockey ; le 13, compétition de curling.
Montana-sur-Sierre. Du 7 au 9 janvier, Challenge Bols (curling).
Zermatt. Les 8-9 janvier et les 12-13, diverses coupes de curling.
Saas-Fee. Le 10 janvier, course de fond de Saint-Antoine.
Caux-Glion. Le 10 janvier, derby de la Piste du Diable.
Gstaad. Le 8 janvier, course « Elle et Lui » ; les 9-10, concours combinés de l'Eggl (descente et slalom) ; les 10 et 12, coupes de curling et tenteront d'établir un nouveau record.

Football. Le 10 janvier, seizièmes de finale de la Coupe suisse. Calendrier romand : La Chaux-de-Fonds-Forward, Urania-Yverdon, Malley-Servette, Lausanne-Cantonal, Fribourg-Union sportive, Bienne-Boujean.
Hockey sur glace. Le 10 janvier : Lausanne-Grasshoppers ; le 12, en soirée : Berne-Young Sprinters. Ligue nationale B : le 9, Grotton-La Chaux-de-Fonds et Rotblau-Viège ; le 10 : La Chaux-de-Fonds-Rotblau et Viège-Gstaad.
Bobsleigh. Les 9-10 (évent. 16-17), aux Avants-sur-Montreux, championnats romands et vaudois, de Sonloup à la station.
Ski. Les 9-10 janvier, à Fleurier, concours de ski du Val-de-Travers. Le 10, au Brassus, grand concours international nordique mettant aux prises les meilleurs coureurs de fond de France, d'Allemagne, de Suisse, etc. L'après-midi, sur le tremplin de la Chirurgienne, les sauteurs tenteront d'établir un nouveau record.



Une scène de « Treize à table ». A gauche, Simone Renant. (Photo Bernard)

CAPRICE BLANC



LES NOUVEAUTÉS DU SKI 1954

Le blouson fixé à l'aide de clips.

En veste et en accessoires, les tissus rayés ou mouchetés imités de la robe des bêtes sauvages.

Pour le bain de soleil, le pantalon-bustier en « doucyné » de nylon blanc, imitation fourrure.

Pour protéger les yeux, une grosse paire de lunettes à verres interchangeables de couleurs différentes.

Pour l'après-ski, des lapons en phoque de forme sabot bordés d'un galon multicolore.

Pour l'apéritif au bar, les slacks de velours noir.

Pour le dîner aux chandelles, la combinaison en jersey noir ou cognac.

Pour danser le soir, la jupe cloche en grosse ratine de couleur vive avec un bustier en même gros lainage brodé.



Blouson blanc monté sur bandes de tricot, noir comme le fuseau et la casquette. - Modèle Spielmann.

Point n'est besoin d'un équipement à la mode pour connaître les joies du ski. Il y a une tenue de ski presque classique, basée sur la technique moderne. La position extrême d'avancée du corps incliné vers l'avant avec les jambes légèrement fléchies a fait prévaloir le pantalon-fuseau qui permet mieux que tout autre le contrôle par le skieur de sa propre position. La veste, le *sportshirt*, le blouson, s'inspirent des principes de coupe qui per-

mettent un mouvement absolument libre de rotation des épaules et des bras. A cet effet, un spécialiste du sport a lancé cet hiver la ligne « archange » qui consiste en soufflets en « V » renversé, placés dans le dos. — Mais si la tenue de ski est dictée principalement par les nécessités du sport, il y a aussi une mode et il ne faut pas l'ignorer. De plus en plus, sur les champs de neige la charmante skieuse ressemble à quelque oiseau d'un paysage polaire!

Jambes effilées dans le fuseau-bustier qui, la veste enlevée, permettra le bain de soleil, visage enclos dans une cagoule ou profil tendu sous une visière en bec, elle adopte, cette année, les coloris du paysage : pour le fuseau, le noir ou le vert foncé des grandes forêts ; pour l'anorak et les accessoires, le blanc qui fait échec à la neige. Mais en plus, la charmante skieuse aime chaque hiver compléter son équipement de base de quelques nouveautés à la mode.

IANNIK



A porter sur le pullover chemise droite imperméable aux impressions originales mauve et vert sur fond blanc, fuseau mauve. Mod. Danaya.



Pull rayé à col roulé formant cagoule et anorak blanc de forme chemisier, complété d'une cagoule amovible. - Modèles Danaya.



La joie du départ! Le modèle de gauche est noir, rouge et blanc. Modèles Spielmann.

BÉRENGÈRE LA CHOÛANNE

GRAND ROMAN HISTORIQUE DE PIERRE NEZELOF

Résumé des chapitres précédents : En rentrant d'une visite à sa marraine, Mme de Plélan, la jeune et ravissante Bérengère de Rosmadec et Jérémie, le cocher, sont attaqués par une bande de loups. Un cavalier surgit à l'improviste et les sauve : il se nomme Roger Martinaise, est avocat à Paris. Bérengère le présente à ses parents et il passe la veille de Noël à la Nicotière. Il y fait la connaissance, entre autres, du chevalier Hugues de Kernavo, être disgracieux et sournois, qui brigue la main de Bérengère. Le jeune homme rentre ensuite dans la capitale et y retrouve sa maîtresse, Sophie Brissot. Cependant, il ne peut oublier Bérengère ; mais, lorsqu'il retourne en Bretagne demander sa main au comte de Rosmadec, il se heurte à une fin de non-recevoir. De retour à Paris, il assiste au massacre des Tuileries.

Roger s'était joint à eux. Presque aussitôt, il avait ramassé le fusil et les munitions d'un mort et fait le coup de feu. Les Suisses se défendaient bien, mais la poussée des assaillants les forçait à reculer. Comme il atteignait le péristyle, au haut du grand escalier, une décharge épouvantable avait fauché devant lui plusieurs rangs de fédérés qui reculèrent en l'entraînant. Soudain, un choc et une vive douleur lui avaient ébranlé l'épaule et il était tombé à la renverse sur les marches. Ses souvenirs s'arrêtaient là.

Il regarda ses mains, elles étaient noires de poudre ; ses habits étaient déchirés et tachés de sang.

Tout à coup, la femme qui était près de lui cria :

— Holà ! citoyen, venez par ici, il y a un blessé.

L'homme, un chirurgien-major qui passait en courant, s'approcha. Il examina Roger, lui enleva son habit et lui palpa le crâne et l'épaule :

— Ce n'est rien, dit-il, une balle qui vous a atteint par ricochet sans doute, la chair est tout juste entamée. C'est en tombant que vous vous êtes blessé à la tête. Dans trois ou quatre jours, il n'y paraîtra plus.

— Le roi, demanda le jeune homme, savez-vous ce qu'il est devenu ?

— Il y a deux heures qu'il s'est réfugié avec sa famille à l'Assemblée. On l'a suspendu aussitôt. Le château est à nous, écoutez...

Des clameurs de triomphe éclataient à l'intérieur du palais. Un peu partout, au travers des jardins, des meutes glapissantes de sans-culottes poursuivaient des hommes qui tentaient de fuir, les traquaient, les rattrapaient et les égorgeaient sur place. Les fenêtres du château s'ouvrirent, fleuries aussitôt de fusils et de baïonnettes. En bas, la foule vociférait :

— Allez-y ! Allez-y !
Là-haut, une courte lutte emplissait les embrasures. Des Suisses et des gentilshommes s'y débattaient sous les poignes révolutionnaires. Maîtrisés, ils basculèrent dans le vide comme des sacs de pommes de terre ; ils tombèrent en hurlant et vinrent s'embrocher sur les piques et les sabres qui les guettaient au sol.

Maintenant, la masse du peuple, avide de pillage, s'engouffrait dans le château. Bientôt, une pluie de meubles et d'objets lancés par les fenêtres s'abattit dans le jardin : la plume des écredons et des coussins volait comme neige. Une fumée noire monta dans le ciel, un coin du palais flambait.

Roger se mit debout :
— Te sens-tu assez fort pour marcher ? demanda la femme.

— Je vais essayer.
Il fit quelques pas :
— Ça va, dit-il.
Elle passa un bras sous le sien et dit :
— Où habites-tu, citoyen ? Je vais te reconduire jusque chez toi.

XXV

Le volontaire de 1792

Trois jours plus tard, la famille royale, accompagnée par la foule qui chantait *La Carmagnole*, était conduite et enfermée au Temple.

Mais l'agitation de la capitale n'était pas apaisée pour autant. Coup sur coup, des nouvelles alarmantes arrivaient des frontières. Longwy était prise ; Verdun, investie, allait tomber ; demain, les Prussiens seraient en Champagne. On apprenait que la Vendée se révoltait.

Danton, à l'Assemblée, jetait le grand cri qui devait soulever la nation entière. Aussitôt, le peuple s'en prit aux ennemis qu'il avait sous la main. Il se rua dans les prisons et, pendant plusieurs jours, massacra par centaines les prêtres et les nobles qui y étaient enfermés.

Le 21 septembre 1792, la Convention s'installait et son premier acte était d'abolir la royauté. Quatre jours après, elle décrétait la République française, une et indivisible.

En même temps, on apprenait que le 20 septembre, au Moulin de Valmy, dans l'Ar-

gonne, Dumouriez et Kellermann avaient tenu en échec les Prussiens de Brunswick. La confiance renaissait dans les cœurs des patriotes.

Ce jour-là, en rentrant chez lui, Roger Martinaise trouva l'uniforme qu'il avait commandé à son tailleur ; car la nation n'était pas assez riche pour habiller et armer les hommes qu'elle appelait à son secours. Le patriote qui offrait son sang devait également payer ses hardes, ses souliers et son fusil.

Le jeune homme revêtit son nouvel uniforme qui était celui des volontaires de Paris, l'habit marron à retroussis rouges, la culotte chamois à bandes vertes, puis il se rendit au siège de sa section. Un officier municipal reçut son engagement, le félicita et lui délivra un certificat :

— Quand veux-tu partir ? demanda-t-il.
— Le plus tôt possible...

— Dans ce cas, trouve-toi après demain, au lever du jour, à la caserne, rue Bar-du-Bec.

Roger Martinaise passa sa dernière journée à faire ses adieux à sa famille et à quelques amis. Le soir, il écrivit une longue lettre à Bérengère et recommanda à sa portière de bien garder la correspondance qui arriverait à son nom.



Le lendemain, à l'aube, il se rendit rue Bar-du-Bec. Deux cents volontaires environ attendaient dans la cour de la caserne. Tous les âges et toutes les professions étaient représentés, depuis l'écrivain jusqu'au marchand de mort-aux-rats en passant par le postillon, le cordonnier et l'huissier.

On fit l'appel et un commissaire des guerres passa la troupe en revue. La plupart des engagés n'étaient équipés qu'en partie.

Un peu plus tard, un officier distribua les feuilles de route. Tout le monde partait pour le camp de Châlons. Dehors, des femmes, épouses, sœurs et bonnes amies des volontaires attendaient pour leur faire un pas de conduite.

La troupe se mit en marche. Les femmes trottaient à côté des hommes, les tenant par la main ou les aidant à porter leur sac. On remonta la rue Saint-Martin. Les passants s'arrêtaient, levaient leurs drapeaux et criaient :

— Bonne chance, les gars ! Tuez-en beaucoup...

Des boutiquiers attendaient avec des bouteilles, des cruches et des verres :

— Frère ! un dernier coup de riquiqui ?
L'homme, d'un coup de poignet, se jetait la rasade au fond du gosier, s'essuyait les moustaches d'un revers de sa manche et courait rejoindre ses camarades. Ceux qui étaient en tête chantaient.

A la barrière, des charrettes attendaient, rangées le long de la route de Meaux.

Le moment des adieux était venu. Les mouches sortirent des poches. Suspendues au cou des hommes ou les palpant de leurs mains crispées, les femmes disaient en sanglotant :

— Fais bien attention ! Ne t'expose pas ! N'oublie pas de mettre les bas de laine que je t'ai tricotés...

L'homme, tout pâle, affectait de rire et fanfaronnait :

— Ne t'inquiète pas... ça ira !

On s'entassa dans les charrettes décorées de feuillages ; les postillons firent claquer leur fouet. Les voitures s'ébranlèrent en cahotant. Les femmes, immobiles, le visage mouillé, un bras levé au bout duquel fleurissait un mouchoir, regardaient s'éloigner leurs hommes qui, penchés au-dessus des ridelles, chantaient et agitaient des banderoles tricolores.

Le 1er octobre, six jours plus tard, le camp de Châlons apparut. Des milliers de soldats y grouillaient ; à l'infini s'alignaient de grandes tentes de couleur jaune ou gris sale. Il pleuvait et la boue blanche de la Champagne collait aux pieds. Bien qu'il fût balayé par un vent furieux, le camp sentait les latrines, la mauvaise graisse, la peau mal lavée.

Le lendemain, chacun toucha une gamelle, un bidon et une pioche. Le jour suivant, le bataillon fut formé et les hommes nommèrent leurs officiers et leurs sous-officiers. Roger Martinaise, ancien lieutenant de la Garde nationale, fut élu sergent à la quasi unanimité.

Enfin, on distribua des fusils, mais il n'y en avait pas encore pour tout le monde. A celui qui réclamait, l'officier répondait d'un ton rude :

— Tais-toi ! tu ramasseras celui d'un blessé ou d'un mort, il sera meilleur, car tu devras venger ton camarade.

Roger Martinaise s'ennuyait. Cette vie recluse dans le camp, les besognes fastidieuses qu'il devait y accomplir, la médiocrité de ses compagnons, tout lui pesait. Il avait hâte de partir, d'aller à l'ennemi, d'oublier son malheur dans l'action.

rades qui ronflaient et dont certains puaient, il l'appelait à lui comme un homme qui, mourant de soif, rêve à la fraîcheur et à la pureté d'une fontaine. Elle arrivait, elle était là avec son beau visage, son sourire grave, l'illumination profonde de ses prunelles. Elle avait une façon de le regarder, de se fier à lui, de répondre à son baiser qui lui prouvait à quel point elle lui appartenait.

Un matin, le capitaine rassembla ses hommes pour le rapport. Il lut notamment une note du général commandant l'armée des Vosges qui demandait d'urgence des volontaires sachant monter à cheval et propriétaires de leur monture. La réunion terminée, Roger alla trouver son chef :

— Citoyen capitaine, dit-il, je voudrais partir pour l'armée des Vosges.

L'officier le regarda, surpris :

— Pourquoi veux-tu nous quitter ?

— J'ai toujours désiré servir dans la cavalerie... Je voudrais aussi me battre le plus tôt possible.

Le capitaine hocha la tête. La cavalerie était l'arme noble par excellence, celle où le soldat, s'il courait plus de danger, avait plus de liberté et d'initiative.

— As-tu bien réfléchi ? dit-il. Tu es sergent, tu vas perdre ton grade.

— J'aurai l'occasion d'en gagner d'autres.

— Dans ce cas, je n'insiste pas, mais je te regretterai. Tu partiras ce soir, ta destination sera Wissembourg.

XXVI

Chasseur à cheval

Quand il eut ses papiers, Roger Martinaise se dirigea directement vers Sainte-Menehould. Dans un château des environs, dont les maîtres venaient d'émigrer, il acheta un bon cheval de selle ; trois jours plus tard, il arrivait à Wissembourg. Le commandant de la place l'affecta aussitôt au 2^e régiment de chasseurs à cheval, dont le dépôt provisoire était dans la ville.

Il se rendit à la caserne ; l'officier à qui il se présenta l'inscrivit sur les rôles et appela un brigadier :

— Je te confie cet homme, dit-il, mène-le à sa chambrée, fais-le habiller, enfin veille sur lui.

Le brigadier entraîna son nouveau compagnon et lui demanda :

— Comment t'appelles-tu ?
— Roger Martinaise, et toi ?

— Cyprien Mitou... Je suis de Paris, de la section du Jardin des Plantes.

— Comme cela se trouve ! moi aussi.

— Alors, nous serons amis... D'après ce que je vois, tu es de bonne famille, tu dois avoir de l'instruction.

— Un peu... dit Roger, modestement, j'étais avocat.

— Et tu viens défendre la République comme simple cavalier ! Tu es un bon citoyen.

Cyprien était un petit homme brun, à l'allure décidée. Il avait un visage rose et rond, un nez légèrement retroussé et deux yeux bleus qui regardaient droit devant eux.

Tout en conduisant son camarade au magasin d'habillement, le brigadier donnait avec volubilité des détails sur le régiment. Le 2^e chasseurs à cheval faisait partie de l'armée des

(Suite au verso)

Vosges, placée sous les ordres de Custine. Il était présentement en position en face de Mayence. Son chef était le colonel Houchard, qui commandait également toute l'avant-garde.

— Un fameux sabreur! s'écria Cyprien Mitou, plein d'admiration. C'est lui qui vient de prendre Spire. Ça, c'est un chef, on le suivrait jusqu'en enfer.

Soupçonneux, il toisa son compagnon qui le dépassait de la tête :

— Tu sais monter à cheval?

— Je le crois, répondit Roger.

— Nous verrons cela demain, dit le brigadier avec sévérité.

Il soupira et dit :

— C'est que nous avons besoin de bons cavaliers. Notre cavalerie est dans un état lamentable. Pas de chevaux ou des rosses usées jusqu'aux paturons. On manque de tout...

Roger toucha son uniforme, un dolman de drap vert à tresses blanches et à parements écarlates, passablement délavé, une culotte à la

hongroise en drap vert toute rapiécée, des bottes à soufflets cirées avec du suif. On le coiffa d'un casque en cuir bouilli surmonté d'une chenille de crin noir. Quand il eut passé sa nouvelle tenue, Cyprien Mitou le contempla avec admiration :

— Tu es magnifique! dit-il.

Le jeune homme se rendit ensuite chez l'armurier qui lui délivra ses armes, un grand sabre à lame presque droite, un pistolet au lieu de deux, et lui promit une carabine pour la semaine suivante, car il n'y en avait pas en magasin.

Une sonnerie de trompette appela les hommes à la soupe :

— Allons manger, dit le brigadier, nous compléterons ton équipement plus tard.

Le lendemain, à l'exercice, Roger Martinaise prouva qu'il n'ignorait rien de l'art de se tenir à cheval avec et sans étriers, de sauter, de faire des pointes et des voltes, de frapper du haut en bas, en pleine course, des mannequins de paille.

Cyprien Mitou, les yeux ronds, en bâillait



MADO

de stupeur. En rentrant dans la chambrée, il ébranla d'une bourrade l'épaule de son protégé :

— Toi, tu es un fameux lapin! Si les Prussiens n'entament pas ta peau, tu iras loin. Quelques jours passeront. On apprend que Custine continuait ses exploits. Le 21 octobre, Mayence avait capitulé et, le lendemain, Houchard entra dans Francfort.

Le jour de la Toussaint, Cyprien Mitou arriva, le visage tout réjoui, et dit à ses hommes :

— Nous partons demain, préparez-vous.

— Où allons-nous? demanda Martinaise.

— Je l'ignore, mais l'officier qui nous conduira le sait. Houchard a demandé cent hommes de renfort. Nous avons été désignés.

À l'aube, la petite troupe se mit en route par un temps sec et froid et s'enfonça dans une campagne vallonnée, plantée de vignes et d'arbres fruitiers.

Le surlendemain, un spectacle majestueux s'offrit aux voyageurs. Devant eux, les eaux vertes du Rhin enchâssaient de longues îles plantées de saules et de peupliers où frissonnaient encore quelques copeaux d'or. À leurs pieds, le long du fleuve, une ville immense s'incurvait comme un croissant; elle formait sous le soleil couchant une masse brillante d'où jaillissaient des flèches et des tours noires.

Cyprien Mitou étendit la main et dit à Roger avec orgueil :

— Voici Mayence! elle est à nous... à la République...

Le lendemain, Martinaise et ses compagnons

traversèrent la ville sans s'arrêter et s'engagèrent dans la montagne du Taunus par des chemins étroits que les hauts sapins noirs rendaient presque obscurs. L'officier avait dit qu'on se dirigeait vers Limbourg, devant lequel Houchard et ses régiments étaient campés.

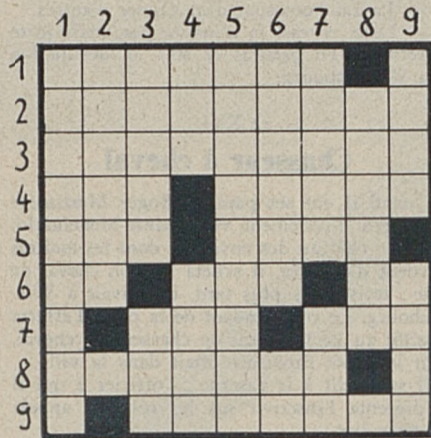
Au soir, le cantonnement était atteint. Roger achevait de panser son cheval quand Cyprien Mitou l'appela :

— Le colonel te demande tout de suite... Il veut voir lui-même les nouvelles recrues, c'est son habitude. Dépêche-toi, il n'est pas de bonne humeur... Il paraît qu'on va attaquer les Prussiens demain.

Dans une vieille maison, aux fenêtres encore fleuries de géraniums, Roger trouva son chef. Houchard était un homme de 50 ans, de haute taille, aux longs cheveux gris. Une profonde cicatrice tordait sa bouche et lui tirait le visage de côté. Il avait l'air d'un dogue prêt à mordre. Il examina longuement son nouveau cavalier qui se tenait debout devant lui sans ciller, tourna autour, se retint visiblement pour ne pas tâter les cuisses et s'assurer de leur fermeté. Enfin, il s'arrêta et enfonça ses mains dans ses poches; il paraissait satisfait :

— J'ai vu tes papiers, dit-il, tu étais lieutenant dans la Garde nationale et tu t'es engagé; tu as voulu servir dans la cavalerie et te voilà simple chasseur... C'est bon... nous avons besoin d'hommes comme toi. Jusqu'ici, on est content de toi. Si tu continues, nous ne tarderons pas à faire de toi un officier, si tu le désires. (A suivre)

MOTS CROISÉS



Horizontal : 1. Dans une vieille chanson française. 2. Parfume. 3. Ne sont pas toujours reconnus. 4. Touché. — En ce temps-là. 5. Relatif. — Tonneau de transport. 6. Habitudes. — Bavarde. — Pronom. 7. Limite. — Terne. 8. Tout beau, dit-on. 9. Riche terrain.

Vertical : 1. Gâteaux bien suisses. 2. Prières. 3. Dans la brandade. — A été. 4. Deux comme lui vivaient au Monopotapa. — Sur les pins. 5. Racornir. 6. Mère des art. — Ventile (phonétiquement). 7. Héroïne de Musset. — Ne parle pas (phonétiquement). 8. Sur le lac Majeur. 9. Réfectoire spécial. — Outil.

Solutions des Mots croisés du No 1

Horizontal : 1. Tour. Juif. 2. Uve. Ti. Roi. 3. Re. Gide. Le. 4. Gétera. 5. Calamité. 6. Il. Tu. 7. Erié. Tige. 8. Talc. Ores. 9. Agée. Cent. 10. Lee. Réa. Vertical : 1. Turc. Etal. 2. Ove. Cirage. 3. Ue. Galilée. 4. Gel. Ece. 5. Tira. 6. Idem. 7. Eri (rie). Toc. 8. UR (huèrent). Attirer. 9. Iol (loi). Eugène. 10. Fiel. Esta (tasse).

VOS ENFANTS



bien plus que vous-même, sont exposés à la menace d'un accident toujours possible. Tandis que l'adulte, dans son travail, a conscience des dangers qui le guettent et prend, par exemple, ses précautions lorsqu'il s'aventure dans le trafic chaque jour plus intense, l'enfant, lui, se laisse guider par son insouciance. Il ignore le danger. Qu'il se lance sur la route à la poursuite d'un ballon, grimpe sur un arbre, un mur ou un échafaudage, ou encore « fasse un sprint » sur son vélo, à l'image des champions, il oublie les conseils et les avertissements les plus solennels. Aussi la prudence la plus élémentaire vous conseille-t-elle d'inclure vos enfants dans l'assurance-accident pour abonnés. Car pour un enfant également, un accident peut avoir des conséquences aussi graves qu'imprévisibles.

Quelques exemples pratiques :

La petite Hanneli, huit ans, fille de l'un de nos abonnés à S., fit une chute au jardin, se cassant le bras gauche. Cet accident, qui n'eut heureusement pas de suites sévères, entraîna néanmoins d'importantes dépenses. La « Winterthur », conformément au contrat d'assurance inclus à l'une de nos revues, versa la somme de

Fr. 107.-

Le garçonnet d'un abonné à H. Joseph, quatre ans, se blessa au pied avec un lesson de bouteille alors qu'il jouait sur la route. Une infection se déclara, nécessitant de nombreuses interventions du médecin. La « Winterthur » versa le montant prévu dans les clauses d'assurance pour abonnés à l'une de nos revues, soit

Fr. 122.-

Kurt, 10 ans, fils d'un abonné à R., faisait à vélo des commissions pour sa maman. Une fillette, toute à son jeu, se jeta dans sa roue et le fit tomber. Kurt fut grièvement blessé au bras droit. Conformément aux clauses de l'assurance pour abonnés, à l'une de nos revues, la « Winterthur » versa le montant de

Fr. 220.-

Le petit René, neuf ans, de H., dont les parents sont abonnés à plusieurs de nos revues, fut victime d'un accident qui aurait facilement pu lui être fatal. Alors qu'il se trouvait dans une fromagerie, il tomba, en effet, dans une cuve de liquide bouillant. Un ouvrier parvint à l'en retirer « in-extremis ». Le malheureux garçonnet fut toutefois affreusement brûlé aux jambes et, pendant plusieurs mois, dut subir un traitement qui exigea la visite quasi quotidienne du médecin. Seules quelques cicatrices lui rappellent encore aujourd'hui ce cauchemar. Selon les conditions, la « Winterthur » paya, pour abonnement à deux de nos revues, la somme de

Fr. 666.-



Edition L'illustré S.A. Lausanne

L'assurance-accidents pour nos abonnés est contractée auprès de la « Winterthur », Société suisse d'assurance contre les accidents, à Winterthur.

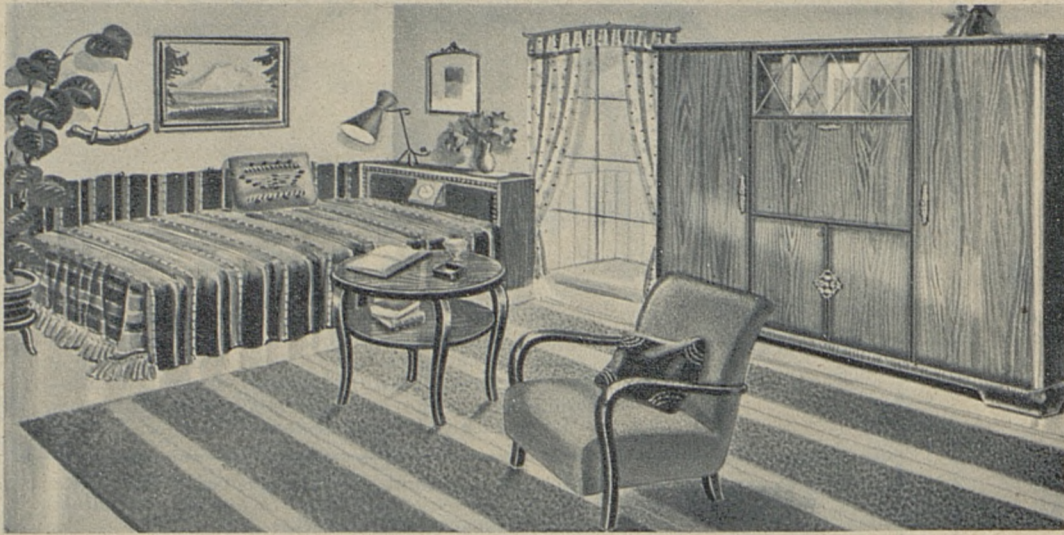
Les jours critiques

la femme avisée combat douleurs et maux de tête avec le Mélabon! Une seule capsule de Mélabon apaise les douleurs en quelques minutes. La fraîcheur et l'entrain au travail reprennent. Le Mélabon doit être absorbé à

temps, mais on en usera avec modération. Il est bien supporté et, de l'avis des médecins, il convient aussi aux natures délicates. Procurez-vous-en un paquet dans les pharmacies, mais exigez expressément

Mélabon

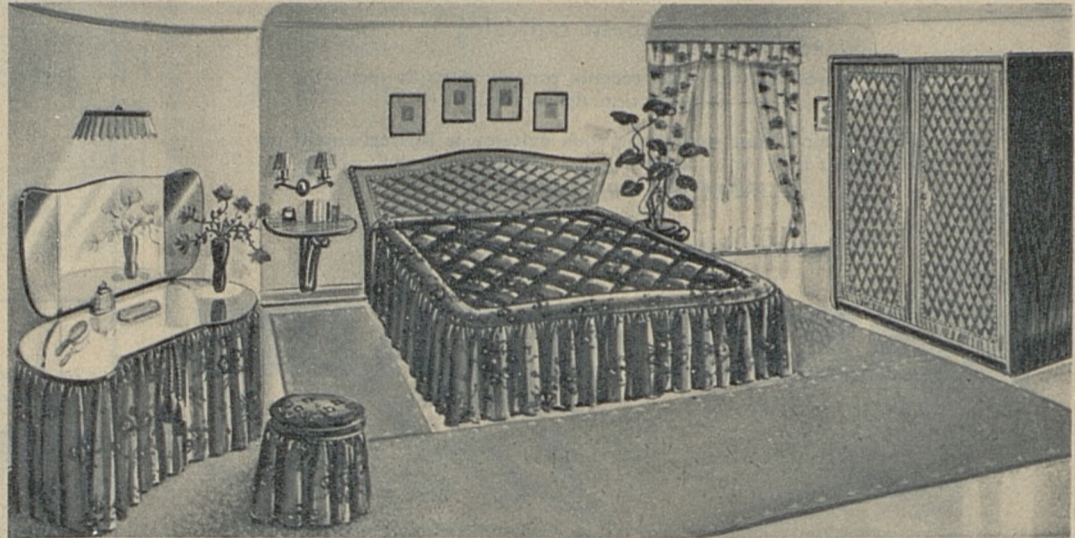
Les studios Pfister sont plus beaux, plus pratiques, meilleur marché !



Studio «Parfait», frêne clair, tête de divan capitonnée de «Boltaflex» (pas de taches); divan transformable avec matelas et protège-matelas, 130 cm., jetée à volants froncés; console-table de nuit; panneaux d'armoire avec beaux motifs «Boltaflex»; toilette à trois miroirs, étoffe comprise de même qu'un pouf.

Le studio complet, 9 pièces,
seulement Fr. **1770.-**

IMPORTANT : Notre choix est de loin le plus riche de Suisse romande; il est avantageux dans toutes les catégories de prix. — Nous vous livrerons la pièce même que vous aurez pu marquer de votre main: pas de substitution! Sur désir, nous vous aiderons à financer vos achats à des conditions très favorables, adaptées à vos possibilités.

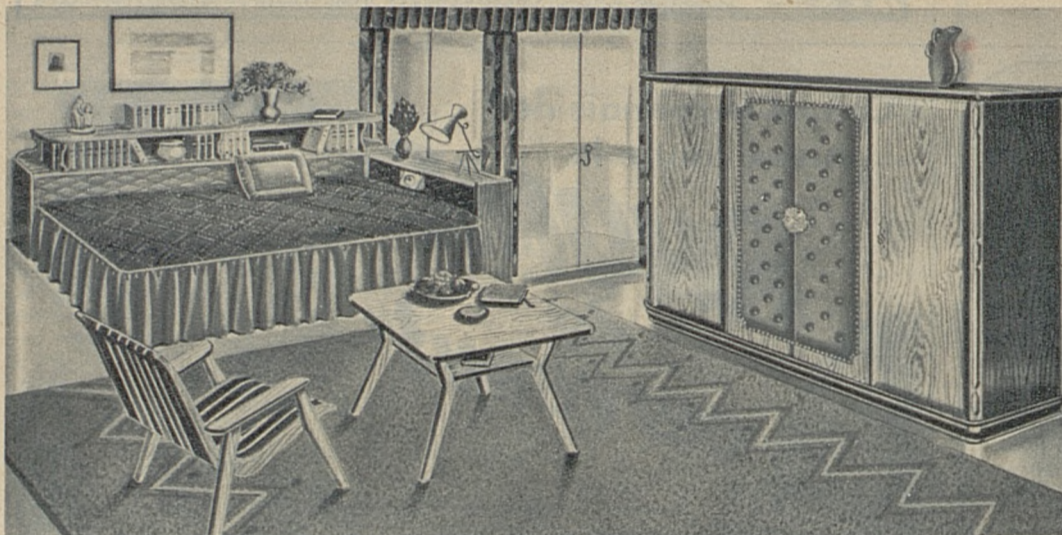


Studio «Charme», en frêne clair, armoire à usages multiples avec capitonnage stamoid; entouragement avec coffre et applications «Boltaflex»; divan transformable avec matelas moelleux à ressorts, y compris jetée froncée; guéridon avec rayon à journaux; fauteuil magnifique et confortable, recouvert de beau et solide tissu.

Le studio complet, 8 pièces,
seulement Fr. **1985.-**

LES NOUVEAUX AVANTAGES EXCLUSIFS PFISTER :

Remboursement des frais de voyage, magasinage gratuit selon entente, facilité de paiement, révision gratuite dans les dix ans, sur demande livraison par camion neutre.

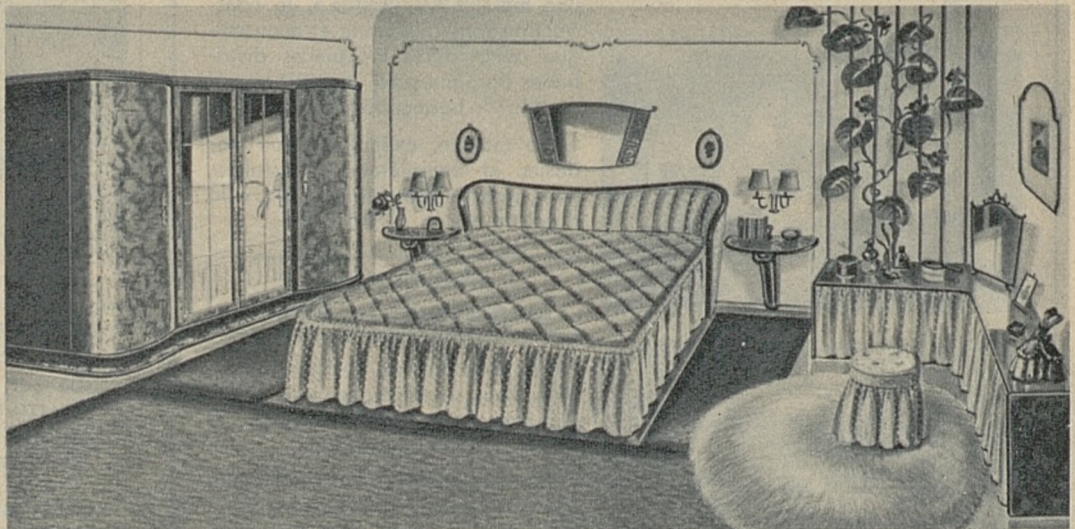


Studio «Luxiosa», avec armoire à glace galbée, élégante tête de lit capitonnée, divan transformable avec excellent matelas à ressorts, largeur 130 cm., jetée à volants froncés, 2 consoles, 2 étagères spacieuses avec rideaux, ainsi qu'un pouf servant de poudreuse.

Le studio complet, 11 pièces,
seulement Fr. **2250.-**

Dès samedi prochain, ou à votre premier jour de congé, venez faire la plus utile et la plus avantageuse des visites: chez PFISTER!

Profitez de nos offres très intéressantes!



Vous désirez, comme tout le monde, un chez soi digne de ce nom, confortable et personnel: Pfister-Ameublement vous propose un choix incomparable d'ensembles avantageux, des suggestions précieuses, des conseils éclairés, des possibilités d'achat exceptionnelles. Des exemples? Les voici:

◀ **Studio «Elégance»**, hêtre poli couleur noyer; entouragement de tête avec coffre et pendule électrique encastrée comportant réveil et enclencheur radio et lumière; divan, comprenant matelas solide et jetée; armoire combinée profonde; guéridon avec rayon à journaux ainsi qu'un fauteuil confortable avec beau tissu solide.

Le studio complet, 7 pièces, seulement Fr. **995.-**

NOUVEAU: Echange de meubles usagés contre des neufs — demandez nous une offre!

Pfister

AMEUBLEMENTS

S.A. de famille • 100% Suisse

fondée en 1882

LAUSANNE

Montchoisi 13 • Tél. 26 06 66

LAUSANNE :
Montchoisi 13

GENEVE :
Servette 44

BERNE :
Schanzenstrasse 1

BALE :
Pont-du-Milieu

ZURICH :
Walcheplatz

BELLINZONE :
Piazza Indipendenza

SAINT-GALL :
Blumenbergplatz 5

Fabrique à SUHR
près d'Aarau

GRATIS A DOMICILE

Vous pouvez examiner chez vous à loisir nos offres les plus récentes si vous envoyez aujourd'hui encore ce BON à Pfister Ameublements S. A., Lausanne ou Genève.

- Veillez me remettre gratuitement et sans engagement :
- votre nouveau prospectus en couleurs, avec choix d'ameublements dans la classe de prix de Fr.
 - votre brochure sur le plan d'épargne Pfister
 - votre riche prospectus spécial pour studios et combis
 - votre offre pour l'échange de meubles usagés contre des neufs (Biffer ce qui ne convient pas)

Nom : _____

Rue : _____ No : _____

Localité : _____

Je m'intéresse à : _____

(34/5E/307)



Nouveau!

Pour les peaux très sensibles, lors d'exposition au soleil d'altitude ou après une insolation,

l'action de la nouvelle crème
AMBRE SOLAIRE «TOTAL»
est absolument radicale!

Elle est le résultat des plus récents progrès dans la recherche de la protection de la peau.

Par son utilisation, non seulement vous éviterez le dessèchement de votre peau, mais vous la protégerez efficacement des actions néfastes du vent et du froid.



L'ORÉAL - PARIS - GENÈVE

Faites cet hiver encore un essai avec

AMBRE SOLAIRE
Total



**OBERLAND
BERNOIS**

Des vacances d'hiver pour chacun! 7 jours forfaitaires (chambre, 3 repas, taxes et pourboire compris), suivant catégorie d'hôtel et exigences.
7 JOURS TOUT COMPRIS, PRIX INDICATIF Fr. 130.-
Prospectus: Office du tourisme de l'Oberland bernois, Interlaken et bureaux de voyages.

ADELBODEN 20 hôtels - instituts - hommes d'enfants - école de ski. En janvier neige idéale, soleil à longueur de journée. Divers abonnements de sport.
pour tous les sports d'hiver! Bureau du tourisme Adelboden: Tél. (033) 9 44 72

GRINDELWALD pour sports variés tels que curling, ski et patinage. Bonne route pour autos - 5 terrains de sport.
Renseignements: Office du tourisme, Grindelwald

KANDERSTEG 1200 M. Station d'hiver pour tous les sports. Télésiège - Téléferique - Monte Pente.
Bureau officiel de renseignements Kandersteg

WENGEN 1300 m. alt. Neige assurée, chemins de fer de montagne jusqu'à 3500 m. Skilifts, Belles pistes. Grandes patinoires. Piste de luge et chemins de promenades ensoleillés. 100% soignés.
La terrasse de soleil dans la région de la Jungfrau 30 hôtels confortables avec 1600 lits.



Descentes et excursions à skis dans la région de la Jungfrau

Renseignements complets dans le Guide du skieur W/55-54 qui peut être obtenu contre envoi de 50 cts. en timbres-poste à la direction des Chemins de fer Wengernalp-Jungfrau Interlaken

Quand reviendra le Printemps.....
vous serez installé dans «votre» maison



car 3 à 5 mois nous suffisent pour réaliser la maison de vos rêves:

une villa-chalet, pourvue de tout le confort moderne, chaude en hiver et agréablement fraîche en été;

une villa «Novelty», construction massive offrant tous les avantages de la maison en bois et très appréciée pour son isolation d'une valeur exceptionnelle;

une maison «Multiplan», la construction familiale saine et économique avec toutes les pièces distribuées de plain-pied, disposition qui rend la vie beaucoup plus agréable.

Cette maison, exécutée selon vos désirs et complètement installée, vous sera remise clés en main, à la date prévue.



Maisons à un ou plusieurs logements



Faites-nous part de vos intentions; nous vous soumettrons, sans engagement, notre documentation et d'intéressantes suggestions.

Demandez notre brochure richement illustrée qui vous renseignera utilement sur nos spécialités de constructions et les «sept avantages Winckler».

Références dans toute la Suisse.



WINCKLER S.A. FRIBOURG

"Ce que je connais de mieux contre le

RHUME de cerveau!"

Oui! Va-tro-nol soulage de **trois** façons!



QUAND vous vous sentez étouffer par un gros rhume, mettez simplement quelques gouttes de Vicks Va-tro-nol dans chaque narine. Vous obtiendrez un soulagement immédiat et prolongé, combinant tous les effets suivants:

IL DECONGESTIONNE: Avec quelle rapidité le nez se débouche tandis que la médication spéciale de Va-tro-nol réduit l'enflure et l'inflammation, tout en dégagant les voies respiratoires!

IL DEGAGE LE NEZ: Vicks Va-tro-nol stimule les sécrétions naturelles qui dissolvent et dégagent efficacement les mucosités desséchées et irritées, facilitant ainsi le retour de la respiration normale.

IL CALME l'irritation: En adoucissant la muqueuse nasale, la médication efficace de Vicks Va-tro-nol calme toute irritation et fait disparaître la sensation douloureuse de "brûlure."

AU COUCHER, quelques gouttes de Vicks Va-tro-nol aident à empêcher le nez de se boucher—facilitent la respiration et favorisent un sommeil paisible. *Essayez-le!*

vicks VA-TRO-NOL GOUTTES NASALES



Une spectaculaire manifestation de joie : une jeune femme esquimau est projetée dans les airs, au-dessus d'une grande toile brusquement tendue.

Au Canada, la femme esquimau a voté pour la première fois

Par J.-E. Chable

Si durant les mois d'été le soleil ne disparaît jamais de l'horizon du pays des Esquimaux, durant le long hiver, c'est à peine s'il éclaire la vie de ce petit peuple laborieux et malicieux pendant une heure ou deux.

Dans la longue nuit polaire, cette vie continue et elle est encore plus active, et plus dure, qu'à la belle et courte saison. La femme esquimau partage l'existence périlleuse des hommes qui luttent véritablement pour l'existence et doivent arracher à la nature impitoyable de quoi subsister. La femme esquimau doit à côté de ses occupations de ménagère, de mère, de cuisinière devant faire face à des appétits de loups, de couturière confectionnant les vêtements, coupant et cousant les fourrures familiales, réparant les filets de pêche, accompagner les hommes au cours de leurs longues chasses dans la toundra ou sur les banquises. Ce sont elles qui les premières devront allumer le feu dans la hutte ou l'igloo de glace. Elles qui nettoieront les peaux des animaux pris au piège ou chassés. Elles qui empliront d'huile odorante les lampes de pierre dont la clarté remplacera celle du soleil.

Là-bas, ce n'est pas la lutte pour le pain quotidien : la lutte implacable pour la viande.



L'émancipation économique et politique des Esquimaux ne signifie pas forcément l'abandon de toutes les habitudes ancestrales. Les femmes continueront longtemps à porter leurs enfants dans le capuchon de l'« anorak ».

Sans graisse et sans huile, l'Esquimau dépérit, les animaux et les poissons conditionnent sa vie.

Ici et là, au nord-ouest du Canada et dans l'Alaska, il y a un village, un magasin, où on vend de tout : de la viande de renne et des fourrures, des sucreries et des armes. C'est le plaisir des femmes de s'y rendre, d'y rester le plus longtemps possible. Tout d'abord pour voir objets et marchandises, ensuite, parce qu'il fait chaud, puis, parce qu'il y a de la lumière, enfin parce qu'elles rencontrent du monde et aiment bavarder, bavarder, beaucoup bavarder. Chez ces solitaires, la parole est une compagnie et des conteurs parlent durant des heures dans la nuit qui ne finit que pour recommencer.

Pour la première fois cette année, les femmes esquimaux du Canada ont obtenu le droit de vote. J'ai assisté au spectacle étrange d'une de ces femmes déposant son bulletin dans l'urne. Je ne suis pas absolument certain de ses connaissances civiques.

Braves petites femmes musclées et courageuses dont les distractions sont rares et les plaisirs simples. Certes, là-bas aussi, il y a l'amour. Mais même lui est dirigé par les animaux, par la chasse et la pêche. Le jeune homme se marie jeune : dès qu'il a tué seul son premier phoque, qu'il donne à la communauté et ne doit pas manger. Alors, sa mère rassemble quelques vêtements de femme, fourrures, parkas et mocassins, et se rend chez les parents de la jeune fille que le garçon voudrait épouser, et offre ses présents. Comme dans d'autres pays du monde, le mariage est souvent un troc, une affaire.

Parfois, en été, des jeux sont organisés : tandis que les hommes font des régates avec leurs kayaks, les femmes jouent à la couverture tendue. Des garçons tendent une peau sur laquelle une jeune fille se tient et ils la projettent à quelques mètres au-dessus de leurs têtes. La jeune fille continue le jeu tant qu'elle retombe sur ses pieds... En hiver, on se réunit dans une salle pour la danse. Oh ! non pas la danse à deux : hommes et femmes miment leurs aventures de chasse tandis que des peaux tendues, en forme de tambourins, sont violemment frappées par les accompagnants.

Les loups et les chiens hurlent dans la nuit, sous les aurores boréales, par quarante degrés de froid... La journée de la femme esquimau se compose d'une longue nuit. J.-E. C.

Camelia +

maintenant

... mais attention ! Exigez bien Camelia, même si vous avez les plus grandes exigences pour l'hygiène discrète. L'hygiène Camelia a chaque jour la préférence de plus en plus de jeunes filles et femmes.

BON GRATUIT

donnant droit à 3 possibilités. Chaque boîte Camelia contient un bon. Contre l'envoi de 12 bons vous recevez gratis, suivant votre choix :

- 1) 1 ceinture Camelia entièrement en tissu élastique
- 2) L'étui neutre renfermant deux comprimés de voyage Camelia.
- 3) 5 comprimés de voyage Camelia.



CAMELIA RECORD
la serviette Camelia la plus demandée

CAMELIA ROSE
pour les femmes ayant l'épiderme délicat 2.25

CAMELIA NORM
bien garnie sous gaze très douce 2.50

maintenant

Camelia toujours plus douce plus absorbante et plus discrète

Fabrication CAMELIA St-Gall



Mon estomac enfin fonctionne sans malaise

Plus d'aliments, plus de boissons que je ne puisse supporter, car je ne sors jamais sans «Magnésie Bismurée». Ce médicament qui a fait ses preuves depuis de longues années apaise rapidement tout trouble gastrique, tels que sensation de poids sur l'estomac, d'aigreurs, de brûlures et tous les symptômes désagréables provoqués par un estomac chargé. «Magnésie Bismurée» neutralise l'excédent en acidité gastrique et protège les muqueuses de l'estomac attaquées contre toute irritation provoquée par l'hyperacidité.

«Magnésie Bismurée» (Magbis)

sous forme de comprimés ou de poudre - se vend dans les pharmacies et drogueries au prix de fr. 1.95 et 3.65.

* **INSTITUT MONTEBELLO** * Lugano * Fondé en 1907 *
 * Pensionnat de jeunes filles avec Section pour enfants *
 * Surveillance consciencieuse — Ambiance saine et joyeuse. *
 * Anglais/Allemand/Français/Italien — Ménage — Branches *
 * commerciales. Sténographie en quatre langues — Culture *
 * générale — Musique — Sports — Certificats/Diplômes. *
 * Section spéciale pour ENFANTS (garçons jusqu'à 12 ans): *
 * enseignement primaire et secondaire* Entrée à toute époque. *

PRÊTS
 de 400 à 2000 fr. à fonctionnaire, employé, ouvrier, commerçant, agriculteur et à toute personne solvable. Petits remboursements mensuels. **Discret** absolu garanti. Timbre-réponse.
 Banque Goly & Cie
 Passage St-François 12 - Lausanne

Jambes froides ?
 et pieds engourdis ? Prenez du

CIRCULAN

contre les
 troubles de la
 circulation

Cure 20.55, 1/2 11.20, 4.95
 chez votre pharmacien.

Nous accordons des
PRÊTS
 jusqu'à Fr. 5000.— à personnes ayant un revenu régulier. Pas de formalités compliquées.
 Réponse rapide. Discretion complète assurée.
**BANQUE PROCREDIT
 FRIBOURG**

**Tout de suite
 non-fumeur**
 habitude rapidement perdue. Recommandation médicale. Travail simple. Prospectus gratuit. —
 SOCHIM S. A., pharmacie du Parc, KREUZLINGEN 93.

Arosa

le paradis de la neige
 constante et épaisse

	lits	Forfait pour 7 jours*	
		min.	max.
Excelsior	100	192.—	306.—
Hof Maran (nouv. bât.)	100	192.—	306.—
Hof Maran (anc. bât.)	100	176.50	265.—
Arosa Kulm	170	192.—	306.—
Tschuggen Grand-Hôtel	180	192.—	306.—
Des Alpes	60	176.50	265.—
Eden	70	176.50	265.—
Seehof	110	176.50	265.—
Valsana	100	176.50	265.—
Alexandra Golf-Hotel	90	169.—	242.—
Bellevue	110	169.—	242.—
Berghotel Prättschli	80	169.—	242.—
Raetia	90	169.—	242.—
Hohenfels	80	169.—	242.—
Post- und Sporthotel	70	169.—	242.—
Alpenzone	40	143.50	210.—
Suvretta	40	143.50	210.—
Belvédère-Terrasse	70	143.50	210.—
Tanneck	70	126.50	173.—
Merkur	40	143.50	210.—
Rothorn	80	143.50	210.—
Surlej	40	143.50	210.—
Streiff-Juventas	50	143.50	210.—
Anita	40	140.—	190.—
Berghaus	40	140.—	190.—
Touring	30	136.—	180.—
Gentiana	30	136.—	180.—
Hubelsee (chambre, petit déjeuner, serv., taxes)	35	70.—	98.—

(chambre avec petit déjeuner, service et taxes)
 Kursaal-Casino avec jeu de la boule.

* Dans le forfait de 7 jours sont compris : la chambre (sans bain), surtaxe de chauffage, les trois repas principaux, pourboire, taxe de séjour, sport et taxe d'Etat.

mais aujourd'hui on éclaire mieux avec

La reine des lampes standard, la véritable TUNGSRAM-KRYPTON est enfin revenue rajeunie et rayonnante!

TUNGSRAM

CHANNES

Vatican en microfilm

* La reproduction sur microfilm de tous les manuscrits de la bibliothèque vaticane constituera la richesse principale de la nouvelle bibliothèque qui sera érigée à Saint-Louis, aux États-Unis, en 1954. L'édifice, annexé à l'université, sera consacré à Pie XII. Une souscription a permis d'amasser les fonds pour la création de cette bibliothèque unique en son genre.

**ALLO!
ICI
ROME**

Savoir attendre

* C'est seulement après nonante ans qu'a disparu, cette année, du bilan de l'État italien, le poste « indemnités pour dommages de guerre causés dans le royaume de Naples au cours des opérations de 1860-61 par les troupes bourbonnes aux troupes italiennes. Dans le bilan 1952-53, ce poste figurait encore pour 400 000 lire. Les personnes qui attendent les indemnités relatives à la dernière guerre se regardent avec inquiétude. « Savoir attendre » semble être la réponse du ministère du Trésor.

Un Pacelli au club de golf

* Le prince Marcantonio Pacelli, neveu de Pie XII, vient d'être nommé vice-président du Club de golf de Rome.

Fabrizi deviendrait Farouk !

Après le refus d'Orson Welles de créer le personnage de Farouk dans un film sur la vie de l'ex-souverain égyptien, le choix se serait porté sur Aldo Fabrizi qui vient de camper, dans son dernier film, Cent ans d'amour, une cocasse silhouette de curé (ci-dessus), faisant ainsi concurrence à Fernandel et Gino Cervi. Pour le rôle de Narriman, les producteurs ont essayé d'approcher Joan Bennett... Ces curiosités sont le propre du cinéma.



La Flèche du Sud

* La « Flèche du Sud », train qui relie Milan à Syracuse et Palerme, vient d'entrer en service. C'est la première fois que la vallée du Pô est reliée directement à Palerme. Cette ligne est aussi la plus longue du parcour italien : elle compte 1546 km.

Le mystère de « l'homme au sac »

* L'identité d'un mystérieux « homme au sac », qui quitte chaque nuit, à douze heures, sa maison à Rome, soulevant un énorme fardeau, et ne rentrant qu'à l'aube, vient d'être percé. Il s'agit d'un rentier des Abruzzes, Mario Tirabassi, âgé de 40 ans. Tirabassi distribue chaque nuit le contenu de son sac aux pauvres qu'il rencontre et spécialement aux clochards du Tibre. Cet extraordinaire bienfaiteur est aidé dans sa tâche par un prince et un amiral.

Les cadeaux de nocce de Margherita

* La princesse Margherita d'Aosta qui vient d'épouser à Bourg-en-Bresse le duc Robert de Habsbourg, a décidé d'offrir tous ses cadeaux de mariage au fonds pour l'assistance aux anciens combattants de l'Afrique orientale et pour constituer une dot en faveur des filles et des sœurs de ceux-ci.

L'arbre de Noël de Togliatti

* Palmiro Togliatti, souffrant ces derniers jours de rhumatismes, a dû charger son chauffeur de s'occuper des achats de Noël que le leader communiste faisait jusque-là personnellement. C'est le chauffeur qui a dû également effectuer l'acquisition du hêtre traditionnel que Palmiro tenait à acheter en personne chaque année pour sa jeune fille adoptive.



Lollobrigida Yougoslave ?

Selon un ex-caporal de l'armée allemande, Richard Mosler, Lollobrigida ne serait pas Italienne, mais Yougoslave. L'ex-caporal affirme avoir connu la belle Lollo personnellement, au cours de la dernière guerre, dans le village serbe de Palanka. Elle avait alors 14 ans, ne parlait que le serbe et déclarait s'appeler Gina Lollobridischa. L'actrice, interpellée, a dit que le sieur Mosler divague. Constatons cependant que la belle Lollo a épousé un Yougoslave, le médecin Mirko Skofic qui se trouvait dans un camp de réfugiés.

Linda, femme pratique

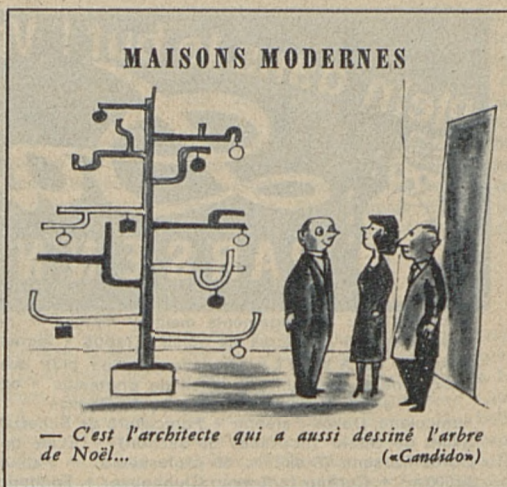
* Linda Christian, à laquelle des journalistes ont demandé à Hollywood de leur désigner la ville au monde lui plaisant le plus, a répondu sans hésiter : Rome. « Et après Rome ? » interrogea un autre journaliste. « Rome, lorsqu'il pleut. » Précisons que l'épouse de Tyrone Power est attendue prochainement à Rome où elle doit tourner dans un film. Linda est une femme ravissante, et elle ne manque certainement pas d'esprit pratique.

Tramways congestionnés et bonne humeur

* Pour distraire les passagers, on installe dans les tramways de Milan des « supports radiophoniques ». En s'appuyant à ces supports, les passagers qui sont debout déclenchent un mécanisme qui émet aussitôt des airs en vogue, des berceuses de préférence...

Nadine et les 19 têtes

* Un navire belge, la Nadine, a été abandonné dans le port de Gênes avec tout son équipage, la société à laquelle il appartient ayant fait faillite. A bord du Nadine se trouvent dix-neuf hommes sans argent et sans vivres. Ils refusent d'être rapatriés, craignant de perdre définitivement les arriérés qui leur sont dus.



Plus fort que Piccard ?

Le jeune Nicola Grienti, né à Bari il y a 35 ans, a mis au point et expérimenté sur le lac de Côme un modèle de sous-marin qui aurait plongé à 400 mètres de profondeur. Ce modèle bouleverserait toutes les théories connues dans ce domaine : de Jules Verne à Piccard. Grienti est dessinateur de profession ; son « hobby » : la mécanique.

« Bitis arientas » n'est pas un slow...

* Détrompez-vous : « Bitis arientas » n'est pas un nouveau slow américain, mais le serpent le plus venimeux que la science connaisse. Un des plus rares exem-

plaires européens de ce serpent a été embarqué ces derniers jours à Naples, en route pour Cleveland où l'on se propose de tirer, de son venin, un vaccin contre la polyomyélite. *Bitis arientas*, considéré comme un voyageur de grand luxe, a accompli le voyage douillettement enveloppé de douze bouillottes tièdes.

Fasciste par distraction

* La sentinelle de service à Montecitorio a relevé qu'un parlementaire entraînait tous les matins en saluant le bras tendu à la fasciste. Il s'agit du député néofasciste Ernesto De Marzio qui, interpellé, s'est excusé en assurant qu'il le faisait par distraction.



LE RHÔNE

par Ignace Mariétan, coll. « Trésors de mon Pays ». Edit. Griffon, Neuchâtel.

Enfin maté après avoir, pendant des millénaires, erré à sa fantaisie dans la plaine pierreuse, le Rhône, le vieil ennemi héréditaire, celui dont on ne pouvait rien attendre que des malheurs, s'est mis au service des hommes. Il a fallu le contraindre d'abord à respecter ses rives. Ce fut l'œuvre, au siècle dernier, de Venetz et de successeurs qui continrent le fleuve entre des levées parallèles et le contraignirent à civiliser son humeur contre les épis, ces digues perpendiculaires à son cours. Ensuite, on put songer à lui reprendre son eau, domestiquée, pour irriguer la plaine conquise. Enfin, les hommes le réduisirent en esclavage et l'envoyèrent à travers des tunnels obscurs jusqu'aux turbines d'où jaillit la lumière.

C'est son histoire, nourrie de chiffres, de dates, de faits que raconte M. Ignace Mariétan. Quarante-huit photographies de M. F. Chiffelle doublent et illustrent un texte qui intéressera tous ceux qui ont rêvé au bord d'un fleuve.

A. G.

GRAND SAINT-BERNARD

Texte de M. Chappaz, photographies de O. Darbellay coll. « Merveilles de la Suisse ». Marguerat édit.

Trop longtemps, les textes de M. Chappaz, défendus, aux deux sens du mot, par des éditions confidentielles, ont eu pour seuls et rares lecteurs ceux qui, dans ce pays, ont tellement besoin de poésie qu'ils la découvrent partout où elle se cache. Au printemps dernier, le Félix Rambert, si justement attribué au poète du « Testament du Haut-Rhône » (Editions Rencontre), lui a valu une audience un peu plus large, bien étroite encore. Que léguait-il donc, ce Testament ? Un message d'angoisse, le tourment d'un homme qui sait, qui voit que son pays devient un autre et qui, devant ce changement essentiel, survécu en une génération, cherche quelle sera la place d'un poète dans ce monde qui s'élabore à coups de dynamite, de tracteurs et de barrages, et s'il y aura sa place. Message d'angoisse — mais y a-t-il aujourd'hui d'autre poésie que de l'angoisse ? — exprimé dans une langue qui, refusant la continuité du discours, veut n'être qu'images déliées.

Aujourd'hui, Chappaz introduit en trente pages l'admirable série de photographies consacrées par O. Darbellay à la route du St-Bernard et au pays des trois Dranses. Aucun sujet n'était mieux fait pour lui, car il a la démarche et le souffle du pèlerin. Mystérieux pouvoir des artistes. Ses images, une à une, reconstruisent pour nous un paysage, une route, une histoire. Et nous allons avec lui, en lui, car il nous impose sa méditation comme si elle était nôtre.

Ces pages vaudront-elles à Chappaz de trouver, enfin, cet accord avec les hommes de son temps ; se

fera-t-il entendre d'eux comme il en a le besoin ? Je le voudrais, mais je n'en suis pas sûr. Car il subsiste dans sa matière des traces d'une préciosité empruntée à ceux qu'il a élus pour maîtres — parce qu'ils étaient artistes dans un pays où on l'est peu — et cette recherche donne l'impression, parfois, que Chappaz marche sur les pointes des pieds au lieu d'appuyer au sol leur plante entière. Il pourrait maintenant, sans dommage, se libérer entièrement de



Maurice Chappaz. (Photo Suzi Pilet)

ceux qui furent ses maîtres — il a les reins plus solides qu'eux — et devenir, écrivant, l'homme qu'il est quand il pense et quand il parle. Car, de par leur nature, sa pensée ni son langage ne sont hermétiques. Ses images, devenues plus immédiatement accessibles, auraient des pouvoirs plus grands. Et le poète deviendrait, je le crois, celui qu'il veut être et ne dirait plus, parlant de ce temps : « Je ne l'aime pas ». A. G.

TROIS LIVRES D'ART

Félix Vallotton, par Francis Jourdain, avec une étude d'Edmond Jaloux, une biographie et une documentation complète sur le peintre et son œuvre. (Edition Pierre Cailler, Genève.) Pour nous présenter le grand artiste vaudois, Francis Jourdain narre ses souvenirs. Avec un langage direct, il fait revivre une époque et rend un hommage objectif à Félix Vallotton, dont on n'a pas encore compris aujourd'hui le dualisme exaspéré. Esprit caustique et désespéré, si proche de Jules Renard, ce peintre était capable d'émotions sincères. Son œuvre le révèle souvent ; mais encore faut-il savoir la regarder pour en saisir — au-delà d'un certain formalisme glacé — la signification intime. Ce livre capital comporte en outre une magnifique série de planches en noir et en couleurs.

Amédée de La Patellière, par Jean Alazard, avec une biographie, une bibliographie et une documentation complète sur le peintre et son œuvre. (Edit. Pierre Cailler, Genève.) Jean Alazard, en quelques pages d'introduction, nous donne l'essentiel de ce qu'il faut connaître de ce peintre trop peu connu, mais dont l'œuvre s'impose avec une autorité qui ne fait que grandir. Il nous trace le portrait d'un homme de grande culture et d'idéal élevé n'ayant d'autre passion que celle de traduire ses pensées, plastiquement, avec toute sa ferveur de peintre et de poète. Presque toutes ses toiles furent et restent des œuvres essentielles. L'humanisme de La Patellière était de la même qualité que sa sensibilité picturale, qui a fait de lui un beau coloriste et un créateur de formes et de volumes puissants. L'histoire verra en lui un des maîtres les plus originaux et les plus sensibles du XXe siècle, un de ceux dont l'élévation de pensée égale celle des grands classiques français, d'un Louis Le Nain, d'un Corot et par-dessus tout d'un Poussin.

Daumier Sculpteur, par Pierre Gobin. (Edit. Pierre Cailler, Genève.) Daumier sculpteur passa inaperçu de ses contemporains. Lui-même ne fit jamais

rien pour se faire connaître. Et pourtant son génie éclate dans tous ses bustes et figurines. Il n'aborde pas la vie du dehors en la contournant et la polissant pour en donner une imitation de surface. Il y plonge. Et ce qu'il en retire, c'est la substance d'où il crée cette forme expressive qui gagne le spectateur et le convainc. Il saisit la vie dans sa continuité, dans sa durée, marquant ainsi le caractère et le tempérament d'un personnage. Il entend représenter des « types » tout imprégnés d'humanité, du double point de vue plastique et psychologique. Ces formes qu'il a tirées de la terre, modelées et créées en les transposant dans un ordre universel, toutes chargées de vie, sont l'essence de son art. L'étude très poussée de Pierre Gobin est suivie d'un essai de *Catalogue raisonné et illustré de l'œuvre sculptée*. Plus de cent reproductions très intéressantes y figurent, chacune, commentée et expliquée par l'auteur. M. M. B.

Cent Fleurs et un Adjudant, par Jean-Paul Pellaton. (Les Edit. du Griffon, La Neuveville.) Une dizaine de nouvelles se partagent les quelque 180 pages d'un recueil fort bien imprimé et que l'éditeur place dans une collection intitulée « Les idées et les lettres ». M. Jean-Paul Pellaton possède un style agréable et ses nouvelles, du reste déjà publiées pour la plupart dans diverses revues, ne manquent assurément pas de poésie. J.-L. R.

Frédéric Barbey : *Libertés vaudoises* (d'après le journal inédit de Philippe Secrétan). 1953 a vu paraître plusieurs ouvrages consacrés au 150e anniversaire de la libération vaudoise, les uns humoristiques, les autres austères et sûrs. Cette fois, on nous propose une œuvre où la précision historique la plus certaine voisine sans peine avec l'anecdote souvent amusante et presque toujours inédite. L'auteur, historien de renom, a pu se pencher longuement sur le journal inédit de Philippe Secrétan, l'une des figures les plus marquantes du canton de Vaud en 1803. Un livre passionnant qui, sans conteste, plaira autant au spécialiste qu'au profane. De belles illustrations complètent ces pages. (Edit. Labor & Fides, Genève.)

Plein dans le but ! Vacances d'hiver à



Davos

PARSENN STRELA

JANVIER: Arrangements meilleur marché • neige poudreuse • 6-7 heures de soleil • repos • récréation
MARS et AVRIL: Prix de pension plus avantageux • neige suffisante • soleil de printemps • excursions à ski • saison jusqu'à Pâques
 Funiculaire Davos-Parasnenn • Funiculaire de Schatzalp • Skilift de Strela (nouveau: 3e section) • Ecole de ski Davos-Parasnenn (2 skilifts, 60 professeurs) • Patinoires 30 000 m² • Curling (nouveau: Clubhouse) • Equitation • Piste de luge • 30 km de promenades déblayées • Aviation (vols circulaires) • Sauna • Casino • Manifestations mondaines et sportives

Renseignements et prospectus avec photos en couleurs, cartes des descentes de Parsenn, programme détaillé des sports d'hiver par les hôtels, le Syndicat d'initiative de Davos ou les agences de voyages.



HOTELS DE SPORT		Lits	Prix de pension (sans bain privé)		HOTELS DE SPORT		Lits	Prix de pension (sans bain privé)	
			min.	max.				min.	max.
o Belvedere Grand Hotel	P 180	22.50	35.—		Regina Sporthotel	P 40	14.50	20.—	
o Derby Hotel	D 100	22.50	35.—		Sans Souci Sporthotel	D 27	14.50	19.—	
o Palace Hotel Davos	P 130	22.50	35.—		Wellstein Sporthotel	P 25	14.50	20.50	
o Central Sporthotel	P 100	20.50	30.—		Rinaldi Sporthotel	P 30	14.—	17.50	
o Fiérela Sporthotel	D 130	20.50	30.—		vorm. Schiathorn	D 40	14.—	19.—	
o Schweizerhof Sporthotel	P 100	20.50	30.—		Privat-Hotel Meisser	D 20	14.—	18.—	
o Montana Sporthotel	P 70	19.—	28.—		Touring Hotel	D 20	14.—	20.—	
o Saehol & Parsennbahnhotel	D 100	19.—	28.—		Vadrel Sporthotel	D 24	13.50	17.—	
o Victoria Hotel	P 65	19.—	30.—		Herrmann Sporthotel	P 30	13.50	18.—	
o Berghotel Schatzalp	P 100	18.—	27.—		Rosenhügel Sporthotel	P 35	13.50	18.—	
o Grischuna Sporthotel	P 55	17.50	24.—		Stalom Hotel-Pension	D 30	13.50	19.—	
o Morosanis Post- und Sporthotel	P 50	17.50	25.50		Sonnenberg Hotel-Pension	D 28	13.50	18.—	
Bristol Familien- und Sporthotel	D 65	17.—	24.—		Sporthof Hotel	P 24	12.50	14.—	
Eden Sporthotel	P 50	15.25	22.—		Bolgenschanze Sporthotel	D 24	12.50	18.—	
Bahnhof-Terminus Sporthotel	P 40	15.—	19.—		Villa Paul Hotel-Pension	P 25	5.—	8.50*	
Belmont Privathotel	ML 136	9.—	(2.50 s. Pens.)		Furka Hotel Garni	P 25	4.50*	8.—*	
Bernina Sporthotel	P 30	14.50	19.—		Hotel Garni Villa Collina	P 25	4.50*	8.—*	
Davoserhof Sporthotel	P 38	14.50	18.—						
Villa Emma Hotel-Pens.	P 25	14.50	19.—						
Löwen Hotel	P 25	14.50	19.—						

PENSIONS DE SPORT		Lits	Prix de pension	
			min.	max.
Villa Pravenda	P 18	14.50	16.50	
Margreth	P 16	13.50	14.50	
Merula	P 18	13.—	16.—	
Romano	D 30	13.—	16.50	

LYCEE ALPIN DAVOS, INTERNAT POUR JEUNES GENS ET JEUNES FILLES
 P = Davos-Platz, D = Davos-Dorf, ML = dortoirs modernes, o = orchestre de l'établissement.
 *Prix de chambre (sans pension)
 Dans les prix de pension par jour à partir de 3 jours le chauffage, le service et les taxes ne sont pas compris. Les guides des hôtels de la Suisse, des Grisons et de Davos donnent de plus amples renseignements.

CONTRE LA PARESSE DU FOIE, DES REINS ET DE L'INTESTIN.



Cette cure chasse les poisons de la constipation.

LORSQUE l'élimination des déchets de la digestion est ralentie (parce que le foie et l'intestin deviennent paresseux et que les reins n'arrivent plus à filtrer tous les poisons), l'acide urique s'accumule dans l'organisme, déjà encrassé par la mauvaise graisse, provoque les névralgies et douleurs rhumatismales. Pour nettoyer, délivrer et stimuler votre organisme fatigué et endolori, essayez une cure minérale de Sels Kruschen. Chaque matin, dans un verre d'eau tiède ou dans la boisson de votre petit déjeuner, une pincée de ces sels curatifs, qui agissent à la façon des sources thermales, expulse naturellement les poisons en même temps qu'elle stimule le fonctionnement des organes d'élimination; le foie est décongestionné (et les migraines cessent); l'intestin est délivré (et la mauvaise graisse « fond »), les reins sont débloqués (et les douleurs causées par l'acide urique disparaissent). Commencez demain matin votre cure de désintoxication par les Sels Kruschen. Pharmacies et Drogueries.

Sels minéraux pour 'décrasser' et 'recharger' l'organisme

KRUSCHEN



Splendeur de l'argent

Mettez en évidence le charme éblouissant de votre argenterie en la nettoyant régulièrement avec SILVO. En quelques instants et de façon absolument sûre, Silvo lui confère une beauté pleine et durable.



AGENTS: SARIC S.à.R.I., LAUSANNE 57 (Fr.)



LANCOFIL

si vous gelez transpirez gelez transpirez

plus solide que la laine, plus chaud que le coton.

LANCOFIL tient chaud, est économique.

TRÜB & CO. S.A. USTER

Dr. Engler's Colos Libère soulage en 5 minutes en 5 minutes de la constipation

Ne laissez pas la constipation s'installer à demeure. Elle est la cause de bien des troubles physiques et psychiques.

COLOS, le remède nouveau expérimenté à fond, est inoffensif et vous soulage en 5 minutes sans provoquer aucun trouble. Emploi simple, même en voyage.

COLOS est un remède indiqué pendant les périodes de grossesse, d'allaitement, de menstruation et en général pour les personnes affaiblies. Il est efficace contre les hémorroïdes et les inflammations de la prostate. COLOS a été expérimenté par les médecins: il est inoffensif et peut être employé

AUSSI POUR LES ENFANTS
 Boîte à 4 ovules COLOS . . . Fr. 2.10
 Boîte à 10 ovules COLOS . . . Fr. 4.15
 Boîte à 30 ovules COLOS . . . Fr. 10.90
 Dans toutes les pharmac. et drogueries
 EROS S.A. Laboratoire pharmaceutique
 Dr Engler, Kusunacht 15 - Zch.



RÉVEILLEZ LA BILE DE VOTRE FOIE-

et vous vous sentirez plus dispos.

Il faut que le foie verse chaque jour un litre de bile dans l'intestin. Si cette bile arrive mal, vos aliments ne se digèrent pas. Des gaz vous gonflent, vous êtes constipé!

Les laxatifs ne sont pas toujours indiqués. Une selle forcée n'atteint pas la cause. Les PETITES PILULES CARTERS pour le FOIE facilitent le libre afflux de bile qui est nécessaire à vos intestins. Végétales, douces, elles font couler la bile. Exigez les Petites Pilules Carters pour le Foie. Fr. 2.34. Etabs Henri Girod - 11, Clos de la Fonderie - Carouge - Genève

Soulagement instantané des Aigreurs d'ESTOMAC

Parce qu'elles sont anti-acides et calmantes, les Pastilles Rennie transforment l'acide de la fermentation en substance inoffensive, si bien que les brûlures cessent en un instant. Sucez des Pastilles Rennie au dessert! "Elles agissent tellement plus vite... Elles ont tellement meilleur goût!" Pharmacies et drogueries.



Pastilles RENNIE

«VOUS AVEZ LA PAROLE»

Lecteurs prenez la plume...

Où l'on enterre Gracie Field prématurément !

Dans un de nos numéros de l'automne dernier, sous la rubrique « Allô ! Ici Londres », un de nos correspondants d'Angleterre nous communiquait la nouvelle suivante, sous le titre « Avant Oakland » : « C'est l'ancien chauffeur de Gracie Field, la grande chanteuse américaine morte dans un accident d'aviation, qui conduira la Rolls Royce de la reine Elisabeth, lorsqu'elle visitera la ville d'Oakland, au cours du voyage royal aux Antipodes cet hiver. » Une aimable lectrice du Dorset, Mme E. Landau, a réagi, avec raison, à cette nouvelle, en nous écrivant : « En lisant votre article Avant Oakland, j'ai éprouvé un vif étonnement, car notre grande comédienne-chanteuse Gracie Field est heureusement bien vivante, puisqu'elle s'est remariée, il n'y a pas longtemps, et vit, pour la plus grande partie de l'année, à Capri... Je suis sûre que d'autres Anglais vous auront fait part de cette erreur, provenant d'une confusion avec la chanteuse américaine Grace Moore qui, elle, a perdu la vie dans un accident d'avion. »

Et Mme Landau de conclure : « Je tiens à vous remercier pour le plaisir que je ressens toujours en lisant vos très intéressants articles et les belles

photos qui apportent un air de fraîcheur, surtout en ces mois d'hiver. » Nous avons signalé son erreur à notre correspondant londonien, qui a fait, par écrit, son mea culpa... Espérons que Gracie Field ne nous tiendra pas rigueur — si cet article lui est tombé sous les yeux — de l'avoir enterrée avec un peu trop de précipitation !

Un de nos lecteurs, M. D., nous donne, à propos du beau village de Villarzel — qu'un de nos reporters a qualifié à tort de « hameau » — les intéressants renseignements suivants :

« Cette localité dont le passé se perd dans la nuit des temps a joué un rôle non indifférent dans notre histoire vaudoise... Une localité qui fut un bourg fortifié avec murs d'enceinte et un château aujourd'hui détruit, qui fut édifié, il y a sept siècles et demi... Une localité qui a donné son nom à la famille noble « de Villarzel », dont les traces se retrouvent dans l'histoire de toute la région et plus particulièrement dans l'histoire de Lucens, et dont le dernier descendant fut enseveli dans l'église de Curtelles en 1668. Et si Villarzel fut vivant dans le passé, le présent atteste encore une belle vitalité. Quelle localité de moins de 300 habitants peut se flatter d'avoir eu tant de personnalités ? Le syndic actuel est fils de conseiller national. Son prédécesseur était fils de conseiller d'Etat et frère de conseiller fédéral. Villarzel a compté dans ses citoyens de nombreux grands conseillers, un président du Grand Conseil, un conseiller d'Etat, des conseillers nationaux, pour ne parler que des personnalités politiques. Il ne manquait à Villarzel qu'un conseiller fédéral, un président de la Confédération... »

A LIVRE OUVERT

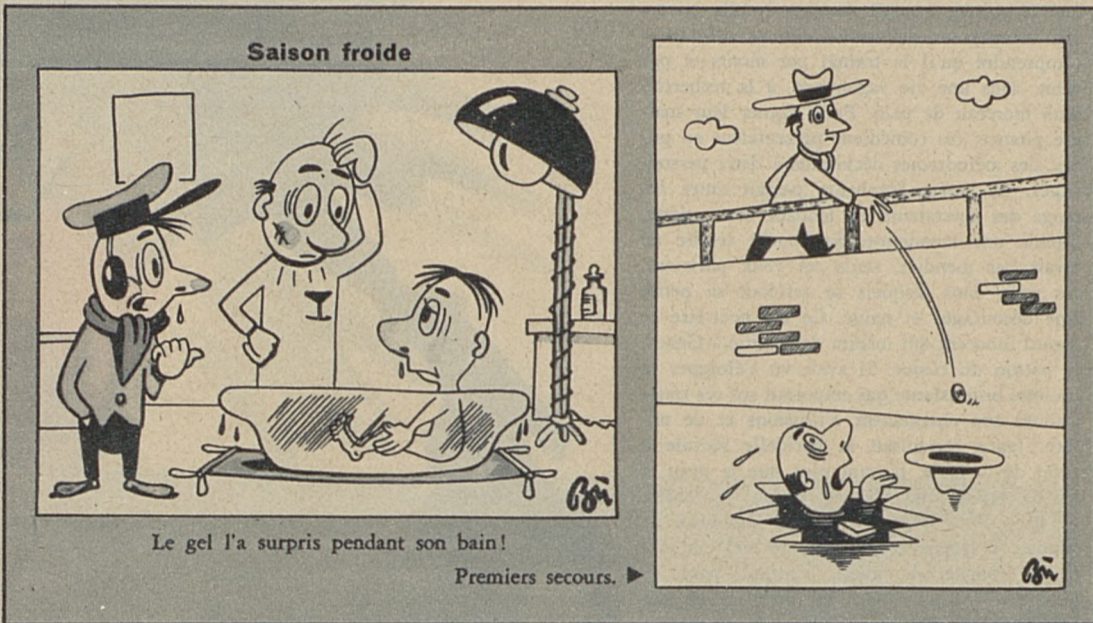
(Suite de la page 33)

De Roosevelt à Eisenhower, par Jacques Freymond. (Edit. E. Droz, Genève. En souscription à la « Gazette de Lausanne ».) Dans le formidable conflit qui divise le monde, 1945 marque une date historique : rompant avec l'isolationnisme, les Etats-Unis acceptent de s'associer, en temps de paix comme en temps de guerre, à l'édification d'une communauté internationale. Rien de plus passionnant que de suivre, dans l'exposé de M. Freymond, la succession des événements et l'implacable logique des faits, qui impose à un peuple sans cesse contraint à faire face à l'inéluctable, la responsabilité de décisions grosses de nouveau de problèmes dont l'urgence engage à la fois sa destinée et celle des autres nations. M. J. Freymond, décèle et démêle, à travers les fluctuations de

l'opinion américaine, les causes profondes d'un comportement qui déroute l'observation superficielle. La plus sûre, la plus complète des documentations nourrit le texte et le soutient sans l'alourdir, et l'historien a réussi la gageure de dégager de la multiplicité complexe du flux quotidien des événements, les points repérant la courbe d'une évolution qui se continue sous nos yeux. Cet ouvrage de bonne foi témoigne d'autant de sympathie que de perspicacité. Son auteur voit juste et loin ; son don d'analyse et de synthèse suscite un échange constant et vivifiant de réflexions et la lecture de ce très remarquable ouvrage stimule une vision élargie et renouvelée des événements et des hommes. Martineau disait d'un ouvrage : « A le lire, on sent devenir plus intelligent ». Le livre de M. Jacques Freymond est un de ces livres-là. Ceux qui l'auront lu en sortiront enrichis et plus lucidement conscients de l'enjeu de la partie engagée et de leur propre responsabilité. J.-R. Fiechter.

Hôtes d'un Presbytère, par Eugène Porret. (Edit. Delachaux & Niestlé, Neuchâtel et Paris.) Nicolas Berdiaeff, Karl Barth et Georges Bernanos ont été, avec André Chamson, Edouard Peisson, le peintre Lermite et l'étonnant Fritz Lieb, les principaux hôtes d'un lieu de rencontre que M. le pasteur Eugène Porret a su rendre très accueillant. D'attachantes figures apparaissent dans ce livre clair et vivant. J.-L. R.

Routes et dérouté, par Charles-André Nicole. (Edit. Pierre Boillat, Bienne.) Dans ce livre, M. Charles-André Nicole nous raconte ses aventures autour du monde d'après-guerre. De belles photographies complètent ces pages pleines de fantaisie et dans lesquelles surgissent constamment des horizons neufs et pittoresques. Ce n'est pas par hasard, d'ailleurs, que ces reportages sont dédiés à saint Christophe... J.-L. R.



Psychologie du quotidien

VIVEZ SANS FATIGUE !

C'est, y compris le point d'exclamation, le titre d'un livre¹. C'est aussi un ordre que j'aimerais vous donner ou un vœu que j'ai à vous transmettre de la part de son auteur, Marie B. Ray.

Au titre déjà — en américain : « How never to be tired » — on pressent que ce livre est « made in USA » ; à la lecture, on en est certain. Mais la fatigue de l'homme n'a pas de nationalité ; du moins la fatigue nerveuse de l'homme moderne.

Chaque époque a eu son mal du siècle ; l'épuisement nerveux, ou ce qu'on nomme ainsi, n'est-il pas le mal de notre temps ? Nous vivons sous le signe de la technique, du bruit, de la vitesse, qui mettent nos nerfs à rude épreuve. Esclaves d'une vie trépidante, nous soumettons nos muscles et notre cerveau, notre organisme physique et psychique à une tension constante, à une sorte de dangereux survolage dont les manifestations extérieures sont la hâte et l'agitation fébrile, et dont le résultat est la fatigue nerveuse et mentale qui accable et amoindrit tant d'entre nous.

L'idée fondamentale de ce livre est celle-ci : contrairement à ce que nous croyons, l'épuisement nerveux n'a pas de cause physique, mais résulte d'un état mental, d'une désorganisation intérieure ; lisez : d'un manque d'organisation de nos forces vitales et d'un mauvais emploi de nos impulsions émotionnelles. D'où vient, en effet, que des milliers d'individus se sentent fatigués, déprimés, privés de tout élan et de tout enthousiasme ? C'est qu'ils ont refoulé les forces vitales essentielles qu'ils portent en eux, pour devenir les victimes de ces dangereux complexes qui s'appellent ennui, souci, peur, indécision, sentiment de moindre valeur.

L'animal aussi, sans aucun doute, ressent la fatigue, signe avertisseur auquel il sait, lui, obéir par le repos. Mais, à cette fatigue animale, l'homme en ajoute une autre, d'ordre psychique. C'est le caractère émotif de l'homme qui est à la base de ses maladies nerveuses, comme on les nomme, et dont la fatigue chronique est un des aspects. « L'homme », dit Marie B. Ray, est un animal essentiellement émotif. Il lui arrive bien, de temps en temps, de tenir un pur raisonnement ; mais en principe, il n'éprouve que des sentiments. C'est un de ces sentiments multiples et complexes, ou une combinaison de plusieurs d'entre eux, qui cause la fatigue ».

La fatigue nerveuse est, somme toute, une de ses souffrances psychophysiques dont le Dr Dubois, que cite l'auteur, dit entre autres : « L'homme ne se contente pas (comme l'animal) de la souffrance brute, adéquate aux désordres physiques ; il la grandit par l'imagination, l'aggrave par la crainte, l'entretient par ses réflexions pessimistes ».

« Vivez sans fatigue ! » nous dit Marie B. Ray. A ce conseil, elle ajoute des recettes qu'elle illustre de nombreux exemplaires d'hommes et de femmes dont la vie féconde et l'enthousiasme sont autant de preuves qu'elle entend donner à l'appui de ses affirmations.

Quoiqu'on puisse penser de ces ouvrages d'outre-Atlantique, qui traitent à l'américaine les problèmes de médecine et de psychologie, je suis certain que le livre de Marie B. Ray, d'une lecture facile et entraînante, fera beaucoup de bien à tous ceux qui se plaignent du fardeau de la vie et de la lassitude qu'elle leur impose. Gabriel RAUCH.

¹ Marie B. Ray : *Vivez sans fatigue !* (Edit. Librairie Payot, Lausanne.)

A propos de la chronique « Un choix difficile » (« L'Illustré » No 48 1953) Mme L. H. me fait part de quelques réflexions qu'elle lui suggère : « Trop de parti pris, de préjugés sont encore dans la balance (quand il s'agit de choisir un métier pour nos fils) ; et ce qui fait le plus de mal, c'est l'attachement au nom familial. Dans beaucoup d'endroits, celui-ci est voué à un véritable culte, et déroger à la loi familiale est pareil à un crime impardonnable. Sans interroger l'enfant, les parents parlent de la continuité du métier du père comme d'une chose toute naturelle... »

Vous touchez là du doigt, chère lectrice, une de ces erreurs graves sur lesquelles j'ai déjà eu l'occasion bien des fois d'attirer l'attention des parents. Si souvent, hélas ! l'insistance d'un père à vouloir que son fils continue dans la même voie et fasse honneur à la « raison sociale », a-t-elle eu cette conséquence doublement fâcheuse : une vie ratée et une maison qui périclité et dégringole ! Mais allez donc faire comprendre cela à des gens butés et vaniteux...

Bravo pour « Egoïsmes S. A. », m'écrit un fidèle lecteur, M. E. D. (voir la chronique « Aux Egoïsmes Réunis S. A. » (« L'Illustré » No 49 - 1953). « Le Suisse, s'il consent en général à

Lettres A «DALZAC»
Sous ce titre, nos colonnes sont ouvertes à tous les lecteurs que telle ou telle de nos chroniques incite à nous écrire. Cette rubrique est gratuite. Si l'on désire une réponse directe, joindre 50 ct. en timbres-poste, pour frais. — Adresser la correspondance à la Rédaction de L'Illustré, Service « Lettres à Dalzac », Lausanne.

s'occuper un peu des indigènes du Congo ou d'Honolulu, reste profondément égoïste quant au sort de son prochain, de ses immédiats compatriotes. Cela tient peut-être au genre de vie plutôt serré que nous menons ou à d'autres motifs ? Je serais heureux d'avoir sur ce sujet votre opinion et celle de mes colecteurs de L'Illustré. Mon opinion ? C'est que ce que vous dites des Suisses — et qui n'est pas faux — peut se dire de n'importe quel autre pays. Par définition même, l'égoïsme — comme l'erreux — est humain, donc universel. Et si vous sentez davantage celui de vos concitoyens, c'est que, comme tout homme, vous vivez en contact avec ce petit groupe de gens qu'est le canton (mê-

me si c'est un grand et beau canton), ou le district, ou la commune, ou le parti, ou le syndicat, ou la société, ou la chapelle. Dans d'autres pays, cela s'appelle le clan, ou la tribu ; mais il n'y a que le nom qui diffère. Ce genre de vie plutôt « serré », comme vous dites, fait que chacun connaît bien l'égoïsme de l'autre et lui rend la parole. Il faut croire qu'à ce régime, le cœur devient presbyte et souffre, lui aussi, d'un défaut d'accommodation pour ce qui lui est proche. Il perçoit mieux les souffrances des indigènes du Congo ou d'Honolulu, que celles de son propre village...

Mme R. N., Lausanne, voudrait savoir s'il est nécessaire ou utile de faire passer à sa fille de seize ans un examen d'orientation professionnelle qui permettrait de dire si elle a les aptitudes qu'exige la profession de secrétaire-comptable. — Nécessaire, non, puisque les notes et certificats scolaires qu'elle a obtenus donnent déjà des indications suffisantes au sujet de ses dispositions pour l'arithmétique, le français, les langues. Mais un tel examen est utile non seulement pour préciser les aptitudes, mais, peut-être, en découvrir d'autres, qui permettraient une orientation différente, plus conforme aux tendances, aux goûts et aux possibilités de votre fille.

NOTRE SERVICE DE GRAPHOLOGIE

Tout document, écrit à l'encre sur papier non ligné, doit être signé. Indiquer aussi l'âge, le sexe, la profession, l'adresse exacte de l'expéditeur, un pseudonyme. Joindre à l'envoi 5 francs suisses par esquisse demandée, 10 francs pour un portrait graphologique. Pour une étude complète avec directives, 25 francs (dans ce cas, plusieurs documents sont indispensables). Nos lecteurs étrangers sont priés de verser un montant correspondant aux sommes ci-dessus, soit par mandat postal international, soit par chèque bancaire. Pour l'envoi direct, joindre 20 ct. en timbres-poste, ou, pour l'étranger, un coupon-réponse international. Adresser la correspondance à la Rédaction de L'Illustré, Service graphologique, Zofingue.

G. 490. 5. — C'est la prudence et la réflexion qui nous frappent chez vous, cher lecteur. Vos parents ont raison de vous trouver compliqué. Car vous êtes peu spontané, quoique vos impulsions ne manquent pas d'une certaine force. Mais votre vitalité instinctive n'est pas assez soutenue et votre volonté pas assez sûre, ferme, durable pour assurer votre stabilité. Dans le mental et aussi dans l'action, cette volonté est limitée par une forte timidité. Il y a en vous à la fois besoin d'expansion et contrainte, retenue, méfiance, un alliage de faiblesse et d'énergie et aussi un grand désir de bien faire. — La complexité se retrouve aussi dans le domaine de la franchise : Vous avez le désir d'être

Nous sommes quatre graphologues. Voilà pour quelques lignes de ch

clair et net, mais la prudence vous pousse à envelopper souvent votre pensée, à ne pas vous laisser voir tel que vous êtes, car vous êtes incapable de supporter la critique d'autrui. Complexité aussi dans le domaine affectif. Vous n'avez certes pas le cœur sec et vous êtes capable de sentiments bons et généreux. Pourtant vous n'avez pas toujours beaucoup de tact et vous tendez à vous montrer plus énergique et fort que vous ne l'êtes en réalité. Vous êtes aimable, mais pas familier et vous cherchez à préserver votre indépendance. On vous sent parfois un peu crispé, tendu, plus émotif que vous ne voulez le paraître. Il faudrait vaincre cette timidité qui vous empêche d'agir selon votre nature.

Lorsque le cirque eut dressé ses tentes multicolores à la périphérie de la ville, à une petite distance du fleuve azuré, la troupe des pauvres saltimbanques n'eut plus qu'à rassembler ses misérables guenilles pour s'en aller. Personne, maintenant, ne s'arrêterait plus devant la baraque des comédiens loqueteux ; la jeunesse préférait dépenser ses pengôs à admirer les fauves dressés plutôt qu'à écouter la voix éraillée de Janos, le comique de la troupe. Janos était un petit homme trapu et laid, d'une laideur qui inspirait à la fois de la pitié et de la répulsion. Son nez difforme s'incurvait sur une bouche flétrie aux gencives édentées et sa tête trop grosse reposait sur un cou grêle, grisâtre et ridé comme celui d'une tortue. Il n'avait de beau que ses grands yeux profonds au regard presque enfantin. Des yeux tout pareils à ceux de sa fille Stéphanie, petite créature frêle et délicate comme une fleur. La laideur affreuse de son mari et la fragilité de sa fille mettaient en valeur la beauté alanguie de Maritza et en faisaient un être étrangement fascinant ; c'était une femme vulgaire que la misère rendait souvent cruelle envers son compagnon difforme ; elle se refusait à comprendre qu'il la traînât par monts et par vaux, dans une vie vagabonde, à la recherche d'un morceau de pain. Pour gagner leur maigre pitance, ces comédiens présentaient au public des mélodrames déchirants à deux personnages. La petite Stéphanie passait entre les rangs des spectateurs en tendant son assiette, comme une mendicante. Sa bouche tendre ne savait pas mendier, seuls ses yeux parlaient, ces yeux dans lesquels se reflétait sa petite âme découragée et naïve. Ce fut peut-être ce regard innocent qui inspira de la pitié à Gabor, le patron du cirque. Il avait vu s'éloigner la roulotte brimbalante qui emportait sur ses roues tordues son chargement d'illusions et de misère. Janos conduisait la haridelle réduite à l'état de carcasse, n'ayant plus que la peau et les os, tandis que Maritza, devant la fenêtre de la roulotte garnie de deux lambeaux de rideaux à fleurs, contemplait le ciel embrasé par le coucher du soleil. L'enfant, petite et malingre, trottinait dans la poussière en serrant sur son cœur une poupée de chiffon.

Gabor était un homme dur et calculateur, mais en cet instant, il éprouva quelque chose comme de la compassion et même des remords. Il rappela les voyageurs et leur déclara qu'il y avait de la place pour eux dans la grande famille du cirque et qu'un repas chaud ne leur serait jamais refusé. Janos, tout d'abord, ne voulut rien entendre ; il acceptait la pauvreté à condition de rester libre. Il ne tenait pas à faire partie d'une grande organisation, d'être obligé d'obéir à un patron. Maritza, cependant, finit par le convaincre que cette vie errante ne pouvait continuer, surtout avec une enfant affaiblie par la maladie et souvent fébrile. Gabor insista et Janos, de guerre lasse, finit par céder surtout par amour pour Stéphanie, pour voir reparaitre un sourire sur le visage émacié et pâle de sa petite fille.

De fait, l'enfant sembla recouvrer la santé. Peu à peu, jour après jour, le sang afflua à ses joues délicates, ses yeux brillèrent d'une lueur jusqu'alors inconnue, ses formes s'arrondirent, devinrent plus fermes. Maritza aussi se transformait. Sa beauté exubérante de femme encore jeune qui n'avait pas fini d'épuiser les plaisirs de la vie, s'épanouissait. Parce qu'elle était forte et bien bâtie, on en fit la partenaire de Mihali dans ses exercices d'acrobatie.

Mihali, le neveu de Gabor était un gars d'une trentaine d'années, doté d'un corps d'athlète et d'un sourire insolent. Lorsque Mihali et Maritza voltigeaient dans les hautes sphères de la tente, étroitement unis, le public frémissait d'enthousiasme. Leur courage, leur force, leur beauté faisaient naître dans l'âme de Janos une sourde rancœur, une haine qui s'y enfonçait chaque jour davantage et cela d'autant plus que Maritza se détachait de lui et le traitait avec mépris. Peut-être imaginait-il ce mépris, mais avec son âme humble et sensible, il croyait toujours sentir autour de lui les raileries de tout le cirque. On lui avait confié le rôle humiliant d'un paillasse. Son visage ingrat, peinturluré, ses lèvres flasques agrandies et tordues dans une monstrueuse grimace semblaient sourire pour cacher ses larmes. Il fallait rire pour plaire au public, même si son cœur ulcéré saignait ; il fallait se rouler à terre,



LE CIRQUE

Nouvelle hongroise, par Attilia Stingelin-Venturini

sauter, ricaner, rebondir tel un ballon, parmi les autres clowns, peu importait qu'il en résultât d'atroces souffrances pour son pauvre corps déformé.

Au moment où l'acrobatie atteignait son point culminant, lorsque Maritza et Mihali se lançaient dans le vide aux sons du roulement de tambour, Janos, à terre, poussait des cris de terreur et par une mimique grotesque, simulait la peur et l'épouvante pour divertir le public, lequel, entre les frissons d'angoisse et le rire, applaudissait avec frénésie. Après ces prouesses qui se répétaient tous les soirs depuis un mois, Janos se sentait épuisé, anéanti. Dans son pauvre esprit, obscurci par la jalousie, se formait l'idée que le public riait plus de l'homme qu'il était réellement que du paillasse et que sous son masque cruellement hilare se devinait son angoisse et ses atroces tourments. Il supplia Gabor de lui épargner ces humiliations, mais ce fut en vain. Il s'adressa alors à Maritza, plus belle que jamais dans son costume d'acrobate aux paillettes scintillantes, avec sa magnifique chevelure rousse répandue sur ses épaules, afin qu'elle intercédât en sa faveur. Mais Maritza, en train de repeindre ses lèvres devant son miroir, ne se retourna même pas ; elle éclata de rire : « Et que pourrais-tu faire d'autre que le paillasse ? C'est le seul rôle qui te convienne réellement ! »

Janos reçut ce soufflet en plein visage. Il se retourna brusquement et se trouva face à

face avec Mihali, fort et arrogant et qui, sans nul doute, avait entendu la phrase méprisante de la femme. Peut-être Mihali le heurta-t-il exprès, ou simplement par plaisanterie ? Toujours est-il que le pauvre être difforme roula à terre sans un gémissement, mais son regard s'assombrit.

A partir de ce jour-là, Janos se promit de se taire. Non, il ne dirait plus rien. Il ne révélerait à personne qu'une des cordes servant aux exercices des acrobates portait une entaille profonde à un endroit qui échappait aux regards superficiels ; lui seul s'en était aperçu parce que c'est à lui qu'incombait le soin de monter les appareils avant le spectacle. Il avait eu l'intention d'avertir le patron, mais maintenant... non, il ne dirait rien, tout était changé. Les paroles blessantes de Maritza, l'insolence de Mihali l'emprisonnaient à jamais dans un mutisme tragique, dans une douleur féroce ; il attendait l'inévitable.

Désormais, tous les soirs, quand retentissaient les sonneries de trompettes et les roulements de tambour annonçant l'apparition des deux acrobates, Janos fixait des yeux d'halluciné sur le haut de la tente et un rire horrible, silencieux, fendait sa bouche. Les deux corps se balançaient, se lâchaient, se rattrapaient, se jetaient dans le vide et à la dernière seconde, alors qu'ils semblaient prêts à être

précipités au sol, ils s'agrippaient à la corde fatale qui ne cédait pas encore. Janos, toutefois, savait que ce jeu macabre ne durerait plus longtemps. Un effort plus violent mettrait fin au drame. Son tourment de paillasse qui faisait rire les foules prendrait fin pour toujours. Ce serait un accident, personne ne songerait à l'accuser. Il partirait avec sa fille, la petite Stéphanie, qu'il idolâtrait et ils reprendraient leur vie de nomades, trouveraient un engagement dans une troupe de tziganes. Le soir, autour d'un grand feu, ils entonneraient à nouveau les vieilles rengaines des pays orientaux, en les scandant de leurs grands tambourins. Ils connaîtraient encore des jours heureux, lui et la petite, cette enfant qui avait son regard et son âme assoiffés d'infini.

« Le soleil et les étoiles sont les compagnons célestes de mes pérégrinations — Sous le soleil et les étoiles, ma vie sera toujours plaisante. » Du fond de son cœur, la vieille chanson tzigane monta aux lèvres de Janos et ses yeux se voilèrent d'une émotion soudaine. La dernière soirée du spectacle, sur les rives du fleuve bleu, allait se dérouler. Le jour suivant, au matin, le cirque plierait sa tente et prendrait la route dans la direction du Nord. Janos ne ferait plus partie de la troupe. L'accident était pour ce soir, il le sentait. Il s'enfuirait de nuit, disparaîtrait dans les ténèbres avec celle qu'il chérissait.

Le son des trompettes déchira l'air immobile sous la tente gigantesque. Le roulement du tambour retentit. Le public se figea, silencieux. Sous le feu des projecteurs, Janos attendait, les nerfs tendus jusqu'à la douleur.

Mais contrairement à toute attente, personne ne parut après ces accords annonciateurs. Maritza et Mihali, à la surprise de tout le monde, semblaient avoir du retard.

Le public, étonné et déçu, attendait. Enfin, dans un profond silence, Gabor apparut sur la piste, tenant par la main un petit être fragile, une fillette. Tourné vers le public, il prononça quelques paroles qu'il accompagna d'un large sourire. Il se retira ensuite, abandonnant au milieu de l'arène une silhouette minuscule, vêtue du tutu blanc des acrobates et portant sur ses cheveux noirs une petite couronne de fleurs blanches.

Janos écarquilla les yeux et un cri inhumain sortit de ses lèvres : « Non ! Par pitié ! Non ! »

Mais Stéphanie avait déjà empoigné l'extrémité de la corde et grimpait avec l'agilité et la grâce d'un petit écureuil.

« Non ! non ! » hurlait Janos qui tenta de s'élaner vers sa fille.

Les autres clowns le retinrent, le secouant et se le jetant l'un à l'autre comme un ballon. Le public s'amusait et riait. Jamais ce paillasse ne s'était montré aussi habile comédien ; jamais il n'avait su simuler avec autant de vérité la terreur et le désespoir. Il se débattait comme un fou et sa pauvre bouche grimaçante écuma. Les clowns le maîtrisèrent à grand-peine.

Stéphanie, sur son trapèze, à quinze mètres du sol, exécutait son premier numéro en public ; telle une apparition, elle voltigeait dans les airs dans son costume blanc. La petite couronne de fleurs était tombée à terre dans la poussière. Janos, les yeux levés, la contemplait avec terreur, s'attendant à tout moment à voir le petit corps de son enfant s'écraser sur la piste. « La corde ! La corde ! » criait-il sans arrêt, comme pris de folie, mais les autres riaient, personne ne l'écoutait.

Les trompettes d'argent faisaient toujours résonner leurs accords joyeux ; on croyait entendre des trompettes d'anges.

Stéphanie, pendue à la corde, se balançait doucement. De tout là-haut, elle sourit et lança un baiser à la foule, puis elle redescendit, se glissant rapidement le long de la corde et, légère, posa son pied sur le sol.

Et tandis que les spectateurs applaudissaient à tout rompre, l'enfant s'approcha de son père, lui entoura le cou de ses bras blancs et lui murmura à l'oreille, si bas que personne ne l'entendit : « Pourquoi pleures-tu, papa ? »

Elle seule, de ses yeux clairs et purs, ces yeux qui savaient voir l'infini, elle avait découvert sur le visage transfiguré de son père, le paillasse, la trace de deux larmes.

Janos comprit alors que par amour pour sa petite fille, il ne haïrait plus jamais personne.

(Traduction H. Breuleux)

Hero



Pour la même dépense,
une boîte de Ravioli en plus!

Qui ne serait heureux de cette aubaine, surtout lorsqu'il s'agit des délicieux Ravioli Hero!

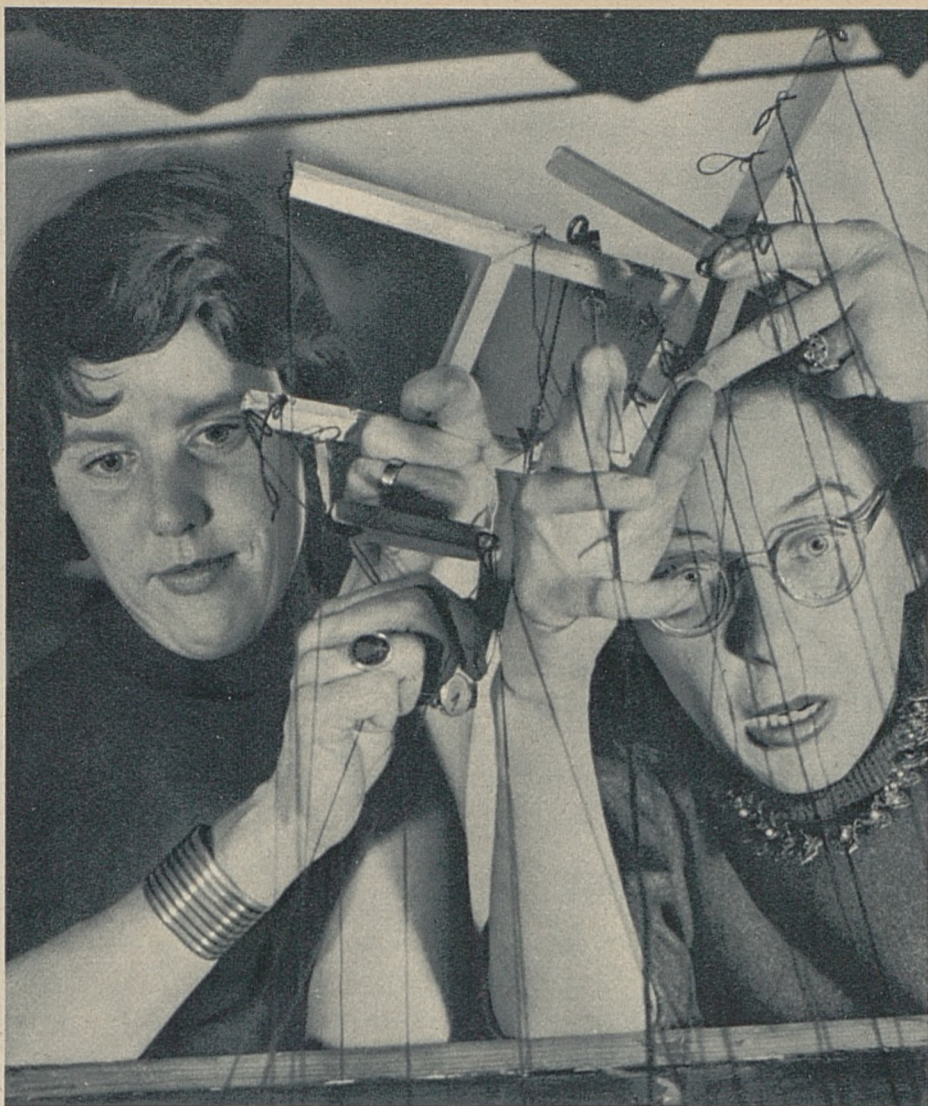
Ceux-ci coûtent un septième de moins qu'autrefois, de sorte que pour la même dépense, vous recevez aujourd'hui 7 boîtes au lieu de 6 seulement, que ce soient des boîtes de 500 g, d'un kg ou de 2 kg.

Qui désire des Ravioli tout prêts, de première qualité, exige donc expressément la marque Hero, c.-à-d. la qualité Lenzbourg.

Boîte de 500 g	1.20	moins l'escompte.
Boîte de 1 kg	2.10	
Boîte de 2 kg	3.85	

*Ravioli-Hero aux œufs
vraiment succulents...
et si bon marché!*

Conserves Hero Lenzbourg



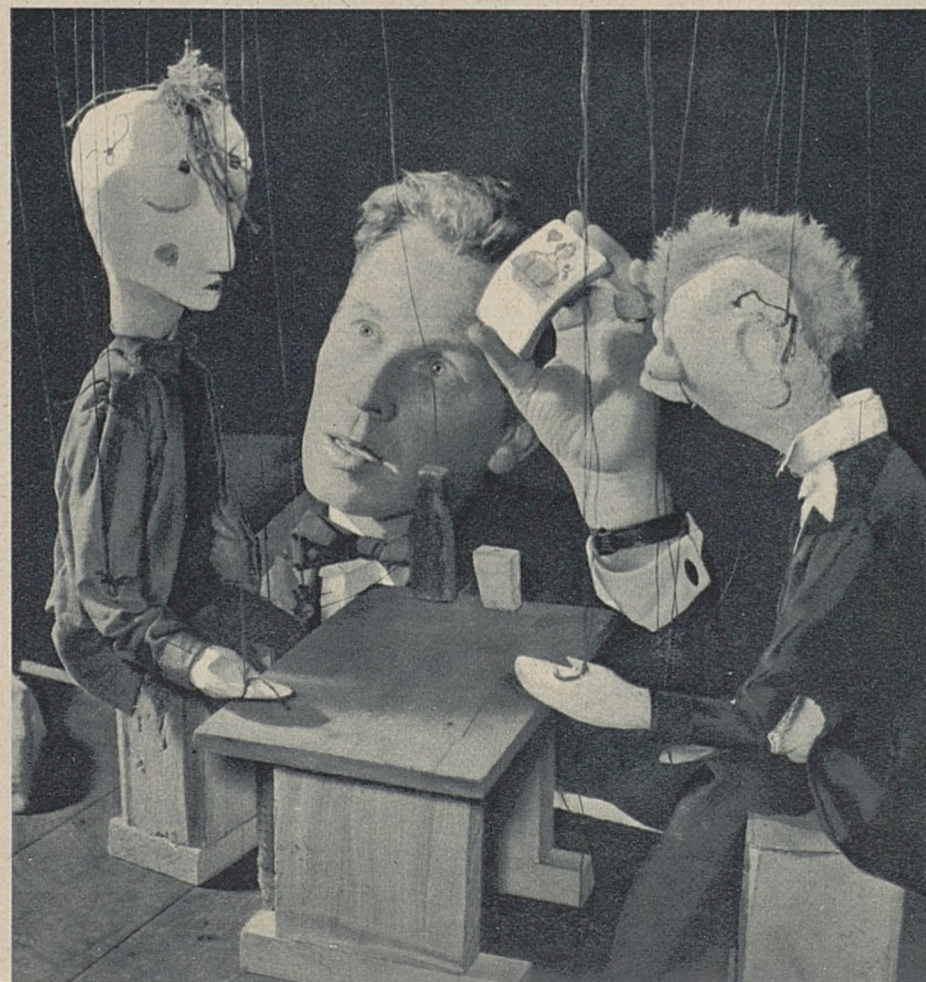
Les deux « joueuses de marionnettes » dirigent le comportement de leurs personnages. Madeline Humm, dans les danses de la princesse, et Evi Müller, dans les danses du diable, parviennent à des résultats étonnants. On comprend que ce genre de spectacle ait remporté un grand succès dans les boîtes de nuit anglaises et américaines. (Photos Metzger)

A Zurich, une œuvre fantasque revit

« L'HISTOIRE DU SOLDAT »

Ramuz, Stravinsky et Ernest Ansermet s'étaient groupés pour créer et représenter L'Histoire du Soldat. C'était il y a trente-cinq ans ; tous trois connaissaient de sérieuses difficultés matérielles et ils projetaient de parcourir la Suisse pour y donner, à l'aide de quelques marionnettes, l'histoire du soldat que le diable emporte. Hélas, la grippe espagnole s'abattit sur la troupe, de sorte que leur beau projet dut être abandonné. Aujourd'hui, à Zurich, un jeune acteur, M. Peter W. Loosli, s'applique à faire revivre L'Histoire du Soldat. Et c'est dans une brasserie qu'il a installé son théâtre. Le petit orchestre que Stravinsky avait placé à proximité de la scène a été remplacé par un modeste gramophone. Les rôles du soldat et du diable sont dirigés par Peter W. Loosli, qui fait en même temps l'office du lecteur. Pendant les représentations, les verres s'entrechoquent sur les tables. Les clients de la brasserie boivent et fument, mais le service se fait aussi discrètement que possible, tandis que se déroule ce spectacle si particulier. L'atmosphère est celle qui convient à cette œuvre magique et que le temps n'atteint pas.

Le lecteur, Peter W. Loosli, tend au soldat (à gauche) la carte du jeu du bonheur. A droite, le diable. L'entrée soudaine d'un être vivant produit un effet extraordinaire. C'est ici, à n'en pas douter, que se situe le sommet de l'œuvre.



LA GUERRE

BLUFF OU DÉSIR DE REVENIR

A minuit, le chalutier islandais « Ingolfur Arnarson » s'amarrait au quai du port anglais de Grimsby. La nouvelle courut de bouche en bouche : « Le bateau de Dawson est arrivé ». Depuis des mois, il n'était question que des projets de ce millionnaire de 44 ans, issu d'un quartier prolétaire de Londres, et qui s'était mis en tête de briser le boycott du poisson islandais, proclamé par les puissants armateurs du groupe Ross.

M. Vincent, directeur du groupe Ross, avait prophétisé, quelques mois auparavant :

— Dawson bluffe et nous le prouverons.

Quand les 300 tonnes de morue, de sébaste, de lingue et de flétan de l'« Ingolfur Arnarson » furent là, chacun dut se rendre

vant les poissons de Dawson, ce fut le silence complet. Plus trace des velléités d'indépendance montrées naguère par les commerçants à l'égard du puissant groupe Ross. Les bruits, les murmures, les menaces agissaient. Le seul Jack Wright acheta de grandes quantités de cette pêche islandaise. Il fit les jours suivants d'étranges expériences. Un marchand de poisson a besoin de glace. Lorsque Wright téléphona à son fournisseur habituel, il s'entendit répondre : « Nous sommes désolés, mais nous n'avons pas de glace ». Lors d'autres enchères, il vit ses concurrents enlever la marchandise bien qu'ils eussent offert des prix inférieurs aux siens.

Georges Dawson ne fut pas embarrassé pour si peu. Il fit charger le poisson invendu



Voici le millionnaire Dawson (premier plan, à droite) inspectant les premières caisses de poissons reprocher d'avoir soustrait au contrôle sanitaire officiel la cargaison de l'« Ingolfur Arnarson », mais l'emportait dans toute la Grande-Bretagne, de le vendre et était à

à l'évidence : Dawson ne bluffait pas. Il avait acheté un parc de camions de 250 000 livres, une fabrique pour entreposer son poisson, il avait fait fabriquer ses propres caisses, il faisait venir de la glace du lointain Lancashire, installait dans le port deux grands réfrigérateurs.

Quelques heures après le déchargement, eut lieu la mise à prix de la cargaison du chalutier. On s'y bat ordinairement à coups de centimes et de demi-centimes ; le jeu est aussi passionnant que la roulette ou le baccarat. Des sommes énormes sont en jeu. De-

sur ses camions et le dirigea sur Londres, Liverpool, Birmingham et Manchester.

La lutte ne faisait que commencer. Le groupe Ross promit de vendre à tout coup au-dessous des prix de Dawson et Dawson prit le même engagement. Les ménagères anglaises suivaient avec joie le déroulement des opérations. Pour la première fois de sa vie, George Dawson sentit autour de lui monter la sympathie. Riche à millions après ses ventes de matériel de guerre allié en supplément, il avait eu souvent à en découdre avec la justice du continent. On avait même fait

DES POISSONS À GRIMSBY

RE SERVICE

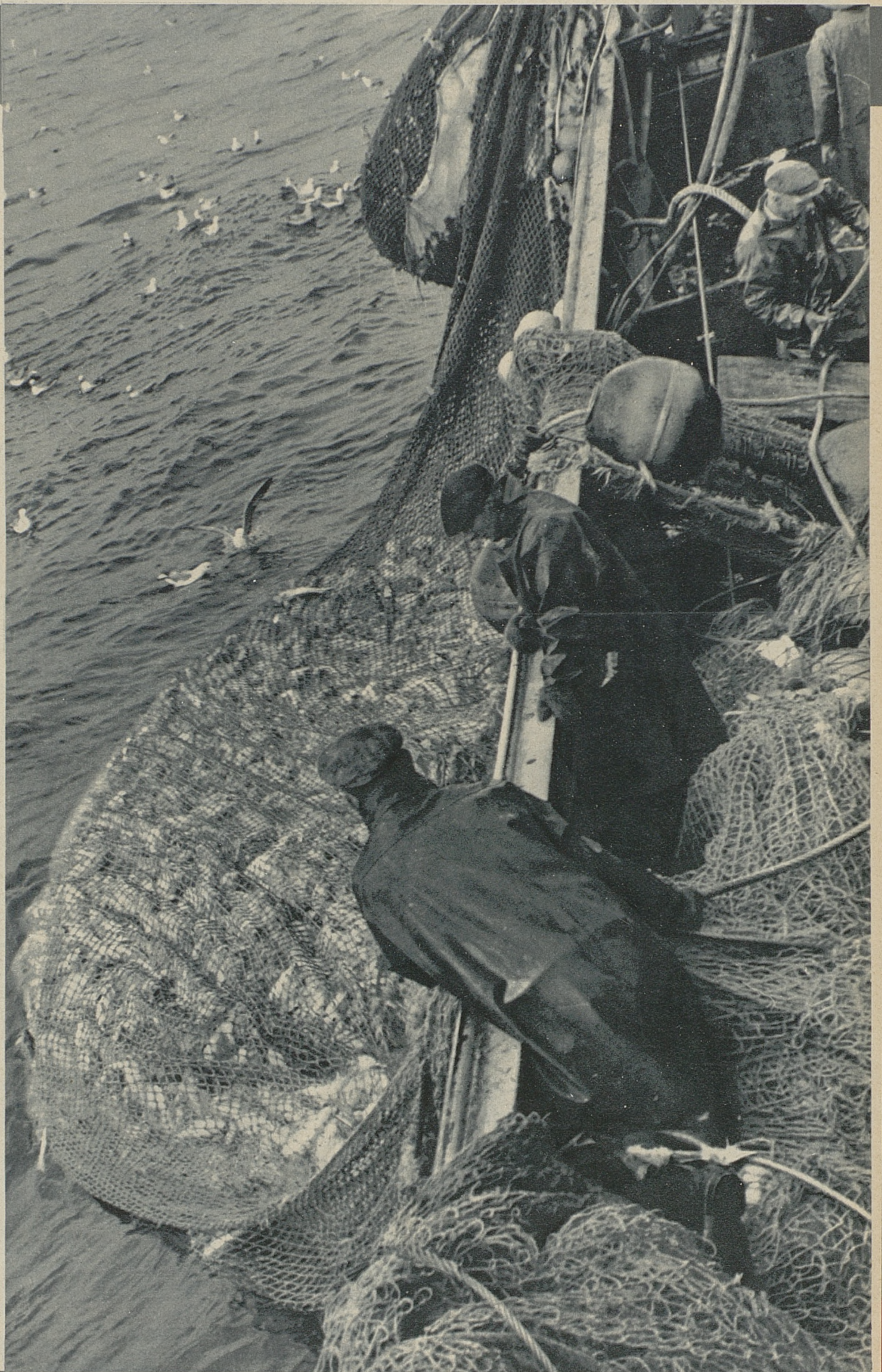
mention de son nom aux Communes. Cependant, les Anglais l'applaudissaient dans cette nouvelle phase de son existence agitée.

Avant de se lancer dans cette affaire, Dawson n'entendait rien aux pêcheries. C'est l'un de ses employés, marié à une Islandaise, qui le rendit attentif au conflit ouvert entre l'Islande et la Grande-Bretagne. En effet, l'Islande a considérablement agrandi la surface de ses eaux territoriales par une décision unilatérale. La Norvège a imité cet exemple et le Tribunal international de La Haye lui a donné raison. Les pêcheurs britanniques se plaignent de ne plus pouvoir immerger leurs chaluts sur des fonds qu'ils visitaient depuis très longtemps; l'industrie anglaise de la grande pêche a répliqué par le boycott des



poissonnées dans le port de Grimsby. On voulait lui mais l'empêcha pas de répandre son poisson islandais et metait à Birmingham, de le donner.

importations de poisson islandais. C'était là menacer d'une crise grave les chalutiers islandais qui constituent la principale ressource du pays des sagas. George Dawson s'est déclaré ému par le sort des marins du Grand-Nord. Il a menacé de faire venir chaque semaine une douzaine de chalutiers islandais en Angleterre, avec leur pleine charge de poisson. Est-ce la lutte d'un sentimental David contre le Goliath des monopoles ou, comme les cyniques le prétendent, une simple affaire de gros sous? Sans doute tous les deux à la fois. M. E.



A bord d'un chalutier islandais

Salué par les cris des fulmars, le chalut de bâbord a été amarré. Par le jeu des rabans, des erses et des élingues, on vide le filet palanquée par palanquée. Il n'est pas rare que d'un seul trait, le chalut capture environ trois tonnes de poissons.

1954

: EN AVANT, TOUTE.



Afrique : Il est minuit, Docteur Schweitzer !



Pôle Nord :
— Triste état ! Il a réveillé toute la nuit polaire !...



Algérie : — Bien terminé l'année ?...
— Cousse-couçi, couçà !



Japon : — A l'heure du baiser traditionnel, y'a le mari de madame Ara qui rit jaune !



Amérique du Sud :
— Si à Nouvel-An, on ne peut plus faire la bombe !...



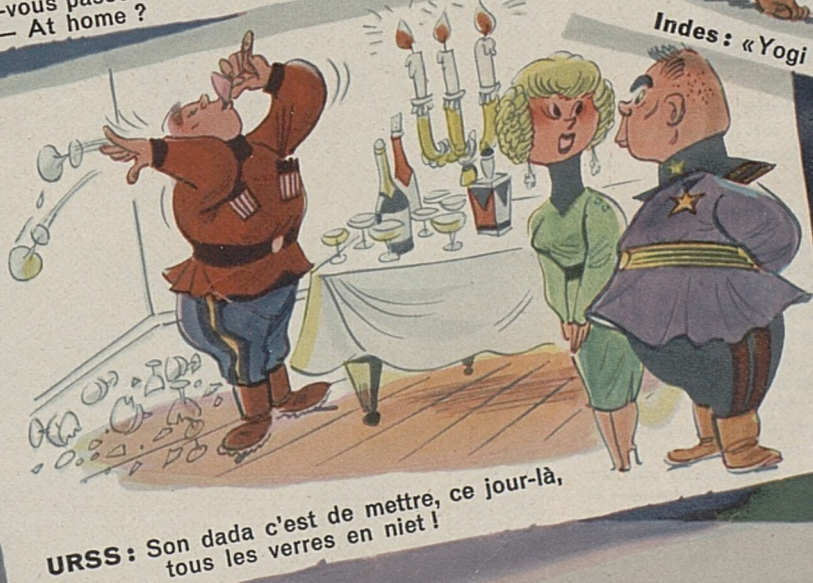
USA : — Où avez-vous passé la St-Sylvestre ?...
— At home ?



Indes : «Yogi l'an neuf !»



Canada :
— 1953 : année difficile ! Grand chef «Ceil-de-Chacal» y a laissé beaucoup de plumes !...



URSS : Son dada c'est de mettre, ce jour-là, tous les verres en nief !

COMPOSITION D
LEFFE